

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

5e LIVRAISON.—PRIX 15 SOUS.

# LA RUCHE LITTÉRAIRE

ILLUSTRÉE,

OU RECUEIL DE ROMANS, POÉSIE CANADIENNE, &c.

---

La distraction vaut à l'esprit ce que le délassement  
vaut au corps : il faut de l'une et de l'autre.

---

H. EMILE CHEVALIER, *Rédacteur-en-chef.*

G.-H. CHERRIER, *Editeur-gérant.*

← → **JUIN 1853.** ← →

AVIS.

Nous prions nos agents de vouloir bien nous envoyer les sommes qu'ils ont reçues ainsi que les noms des abonnés réguliers. De leur côté, les abonnés sont priés de nous faire parvenir le montant de leurs souscriptions.

MONTREAL,

DES PRESSES A VAPEUR DE JOHN LOVELL, RUE ST. NICOLAS.

Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *La Ruche Littéraire* est expédiée par la poste à raison de *deux sols* par numéro.

TABLE DES MATIÈRES.

|   |          |
|---|----------|
| <i>La case du père Tom</i> (suite), par MAD. H. BEECHER STOWE. ..           | PAGE 237 |
| <i>Courrier de Londres, Paris, etc.</i> , par MME. JULIE DE MARGUERITES. .. | 269      |
| <i>Amertume</i> , poésie par VICTOR. ..                                     | 271      |
| <i>Un quart d'heure de Rabelais</i> (suite), par UN PHYSIOLOGISTE. ..       | 272      |
| <i>Le Printemps</i> , poésie, par F. MARCHAND. ..                           | 278      |
| <i>Revers de Fortune</i> , par E. L'ECUYER. ..                              | 279      |
| <i>A l'ombre de l'Ormeau</i> , par V. BARON. ..                             | 284      |
| <i>Agronomie</i> , par OSSAYE. ...  | 285      |
| <i>Un Sujet de Fable</i> , par V. BARON. ...                                | 287      |
| <i>La Caravane</i> , poésie par MME. EUGENIE CHERVET. ..                    | 289      |
| <i>Tablettes éditoriales</i> , par X. Y. Z. ..                              | 291      |
| <i>Fanatisme Religieux</i> , par H. E. C. ...                               | 300      |

☞ Toute personne qui procurera HUIT ABONNÉS à la *Ruche Littéraire* en nous envoyant le montant des abonnements, recevra comme PRIME, une copie de CHARLES GUERIN, le plus charmant produit de notre littérature canadienne.

# LE RÉPUBLICAIN

Journal du Soir,

PUBLIÉ A NEW YORK.

## PRIX DE L'ABONNEMENT:

AU CANADA.

*Affranchi jusqu'à la frontière.*

|                 |        |
|-----------------|--------|
| Un an.....      | \$9.50 |
| Six mois.....   | 4.75   |
| Trois mois..... | 2.50   |

## ANNONCES:

Première insertion, 60 cents le carré de 10 lignes.  
Insertions suivantes, 35 " " "

|                 | TOUS<br>LES JOURS. | 3 FOIS<br>LA SEMAINE. | 2 FOIS<br>LA SEMAINE. |
|-----------------|--------------------|-----------------------|-----------------------|
| Un mois.....    | \$ 5.....          | \$ 3.....             | \$ 2.50               |
| Trois mois..... | 12.....            | 6.....                | 5                     |
| Six mois.....   | 24.....            | 12.....               | 10                    |
| Un an.....      | 36.....            | 24.....               | 20                    |

Les abonnements et les insertions sont payables d'avance.  
Agence à Montréal: RUCHE LITTÉRAIRE, Rue Sainte-Thérèse.

## AGENTS POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE.

|                               |                          |
|-------------------------------|--------------------------|
| THOS.-ET. ROY.....            | Québec.                  |
| J. GASPARD DUMOULIN.....      | Trois-Rivières.          |
| CHARLES GIROUX.....           | Nicolet.                 |
| J. F. G. COUTU, N. P.....     | Berthier.                |
| LOUIS G. DE LORIMIER.....     | L'Assomption.            |
| ISAIE MELANCON.....           | Industrie.               |
| ROMUALD ST. JACQUES.....      | St. Denis.               |
| GUILLAUME ST. JACQUES.....    | St. Hilaire et Belœil.   |
| E. PAGES.....                 | Longueuil.               |
| ANTOINE MASSE.....            | St. Philippe.            |
| DR. A. DECOUAGNE.....         | Lachine.                 |
| F. X. GIRARD.....             | Varenes et Boucherville. |
| J. B. E. DORION.....          | Durham, E. T.            |
| P. GUITTÉ.....                | St. Hyacinthe.           |
| TOUSSAINT LEFEBVRE.....       | Laprairie.               |
| L. G. LACASSE.....            | St. Jean.                |
| MÉCHIN ET CIE, LIBRAIRES..... | New-York.                |

# LE PERE TOM. (1)

## CHAPITRE XVIII.

### TRIBULATIONS DE MISS OPHELIA. (Suite)

Le premier jour miss Ophélie se leva à quatre heures, et après avoir fait sa chambre elle-même, au grand étonnement de la femme de chambre, elle se mit en devoir d'inspecter les armoires, les cabinets, le garde-manger, la cuisine, la cave, la buanderie, les magasins dont elle avait les clefs. La découverte de mystères cachés dans les ténèbres alarma les puissances de la domesticité, il y eut à l'office des murmures contre les dames du Nord. La vieille Dinah, cuisinière en chef, fut surtout exaspérée de ce qu'elle considérait comme une atteinte à ses privilèges. Elle fut saisie d'une rage pareille à celle que les empiétements de la couronne auraient pu faire éprouver, du temps de la grande Charte, à un baron féodal.

Dinah avait un caractère original, et ce serait manquer de respect à sa mémoire que de ne pas en donner une idée à nos lecteurs. Elle était née cuisinière, comme la mère Chloé, comme un grand nombre de femmes de la race africaine ; mais Chloé était une femme méthodique qui accomplissait sa tâche avec une invariable régularité ; Dinah était une femme d'inspiration sujette à l'erreur, entière dans ses opinions. Comme certains philosophes modernes, elle avait un souverain mépris pour la raison et la logique ; elle n'écoutait que son intuition. Il n'y avait point de talent, d'autorité, d'explications capables de lui persuader qu'un autre système fût meilleur que le sien, ou que le sien pût être modifié. Son ancienne maîtresse, la mère de Marie, s'était inclinée devant cette conviction inébranlable ; et miss Marie, pour nous servir du nom que Dinah lui avait conservé, même après son mariage, aima mieux céder que de combattre.

Dinah possédait à fond cet art diplomatique qui consiste à unir la plus complète soumission apparente à la plus grande inflexibilité. Elle ne manquait jamais d'excuses ; elle établissait comme un axiome que la cuisinière en chef ne peut jamais avoir tort ; et elle était entourée d'assez de pécheurs pour les rendre responsables de tout égarement et se maintenir immaculée. Si quelque partie du dîner venait à manquer, elle avait pour se justifier cinquante raisons irréfutables ; et c'était incontestablement la faute de cinquante autres personnes dont elle cherchait en vain à stimuler le zèle. Mais il était rare qu'on eût à se plaindre des résultats définitifs du travail de Dinah. Elle suivait des routes sinueuses, détournées ; elle dédaignait les unités de temps et de lieu ; on aurait dit qu'un ouragan s'était chargé en passant d'arranger sa cuisine ; elle avait pour chaque ustensile autant d'emplacements divers que l'on comptait de jours dans l'année ; et pourtant, pour peu qu'on eût la patience d'attendre, le dîner était servi avec un ordre parfait, tous les mets étaient de nature à ravir un epicurien.

C'était l'heure où commençaient les préparatifs du dîner. Dinah, qui avait besoin de repos et de réflexion, et qui cherchait toujours ses aises, était assise sur le plancher de la cuisine. Elle fumait un vieux tronçon de pipe, auquel elle tenait beaucoup, et qu'elle allumait comme une sorte d'encensoir toutes les fois qu'elle éprouvait le besoin d'inspiration. C'était de cette manière que Dinah invoquait les muses domestiques.

Autour d'elle était assis divers membres de cette florissante jeunesse qui abonde dans les habitations de l'Amérique du Sud. Ils travaillaient à écos-

[ (1) Voir *La Revue Littéraire* des mois de Mars, d'Avril et de Mai.

ser des pois, à peler des pommes de terre, à ôter le duvet des volailles; pendant ces préparatifs, Dinah interrompait par intervalles ses méditations pour donner un coup de cuiller à pot sur la tête d'un de ses jeunes coadjuteurs. Dinah les tenait tous sous une verge de fer; elle croyait qu'ils n'étaient venus au monde que pour lui épargner de la peine. C'était là la base du régime dont elle avait vu l'application dans son enfance, et dont elle avait poursuivi le développement.

Après avoir fait sa tournée de réforme dans les autres parties de l'établissement, miss Ophélie parut à la cuisine. Dinah, ayant appris ce qui se passait, avait résolu de se tenir sur la défensive, de se mettre à la tête du parti conservateur, et d'opposer à toute mesure nouvelle une force d'inertie.

La cuisine était une vaste pièce carrelée en briques, dont l'antique cheminée garnissait tout un côté. Attachée à tout ce qui était incommode mais consacré par le temps, Dinah avait obstinément refusé d'échanger contre un fourneau moderne l'âtre construit à la vieille mode. Quand Saint-Clare était revenu des Etats du Nord, sous l'impression de l'ordre admirable qui régnait chez son oncle, il avait abondamment pourvu la cuisine d'armoires et de buffets. Il se figurait que Dinah en tirerait parti; mais il aurait moins perdu son temps en important du Nord une pie ou un écureuil. Plus on augmenta le nombre des tiroirs, plus il y eût de cachettes où Dinah enfouit des chiffons, des savates, des peignes, des rubans, des fleurs artificielles et autres objets de fantaisie.

A l'apparition de la surintendante, Dinah ne daigna pas se lever. Elle continua à fumer avec une tranquillité sublime, seignant de surveiller les préparatifs culinaires, et suivant miss Ophélie du coin de l'œil.

Miss Ophélie commença ses investigations.

—Que met-on dans ce buffet? dit-elle.

—Toutes sortes de choses, missis.

Cette assertion était exacte, à en juger par ce que renfermait le susdit buffet. Miss Ophélie y prit d'abord une belle nappe damassée, tachée de sang et qui avait évidemment servi à envelopper de la viande crue.

—Qu'est-ce que cela, Dinah? Est-ce que vous avez l'habitude d'envelopper votre viande dans les plus belles nappes?

—Mon Dieu, non, missis, mais je n'avais plus de serviettes; j'ai pris cette nappe et je l'ai mise là pour l'envoyer au blanchissage.

—Etourdie! se dit miss Ophélie; et furetant de nouveau dans le buffet, elle y trouva deux muscades, un recueil d'hymnes méthodistes, une râpe à muscade, des madras déchirés, un paquet de tabac et une pipe, du fil et un dé à coudre, quelques pétards, deux saucières de porcelaine dorée contenant de la pommade, des escarpins, de petits oignons blancs soigneusement enfermés dans un morceau de flanelle, des torchons, plusieurs serviettes damassées, des aiguilles à tricoter, et des enveloppes de papier d'où s'échappaient des herbes odoriférantes.

—Où mettez-vous vos muscades, Dinah? demanda miss Ophélie de l'air d'une femme qui demandait au ciel la patience.

—Tantôt ici, tantôt là, missis; il y en a dans cette tasse sêlée, dans cette armoire... Eh bien, Jacques, pourquoi vous arrêtez-vous? occupez-vous donc de vos affaires.

Et Dinah administra au criminel un coup de sa cuiller à pot.

—Qu'est-ce que cela? demanda miss Ophélie, en montrant une saucière remplie de pommade.

—C'est de la graisse pour mes cheveux ; je l'ai mise là pour l'avoir sous la main.

—Et vous employez pour cela des saucières de porcelaine dorée !

—Mon Dieu ! missis, j'étais si pressée ? mon intention était de l'enlever dès aujourd'hui.

—Voici deux serviettes damassées.

—Je les ai mises là pour les faire laver un jour ou l'autre.

—Est-ce que vous n'avez aucun endroit pour serrer le linge sale ?

M. Saint-Clare a acheté ce coffre pour ça ; mais le couvercle n'est pas facile à lever, et je m'en sers d'ailleurs pour pétrir ma pâte dessus.

—Pourquoi ne pétrissez-vous pas votre pâte sur la pâtissoire que voilà ?

—Mon Dieu ! missis, elle est si encombrée de vaisselle et d'autres choses qu'il n'y a pas de place.

—Vous pourriez bien laver votre vaisselle et l'emporter.

—Laver ma vaisselle ! s'écria Dinah, qui, dans sa fureur, commençait à perdre ses habitudes de respect ; est-ce ainsi que des dames sont au fait de l'ouvrage ? S'il me fallait passer mon temps à laver et à empiler des plats, comment se ferait le dîner ! Miss Marie ne m'a jamais parlé ainsi.

—Bien, bien. Pourquoi ces oignons sont-ils là ?

—Je ne m'en souviens plus ; je crois que je les avais mis de côté pour une étuvée, et que je les ai oubliés dans cette vieille flanelle.

—Et ces herbes ?

—Je prierai missis de ne pas y toucher ; j'aime à garder les choses-là où je sais les trouver au besoin.

—Mais le papier est tout troué.

—C'est afin de les prendre plus vite.

—Mais vous voyez qu'elles se répandent dans le buffet.

—Oui, parceque vous les avez dérangées, dit la cuisinière en s'approchant avec inquiétude. Vous avez mis le désordre là dedans, miss Phélia ! Si vous vouliez bien monter au salon jusqu'à l'heure où viendra le temps de ranger, je mettrai tout en place ; mais il m'est impossible de rien faire quand une dame rôde autour de moi... De quoi vous avisez-vous, Samuel, de donner le sucrier à cette petite ? Tenez-vous bien, ou sinon !...

—Je vais mettre l'ordre dans la cuisine, Dinah, et j'espère que vous le maintiendrez.

—Mon Dieu ! miss Phélia, les dames ne se comportent jamais ainsi ; ni mon ancienne maîtresse, ni miss Marie n'ont eu ces manières, et je ne vois pas à quoi elles servent !

Là-dessus la cuisinière indignée s'éloigna du buffet. Sans se déconcerter, miss Ophélia assortit des assiettes, vida dans un seul receptacle les morceaux de sucre épars dans une douzaine de bols, tria le linge sale et nettoya tout avec une rapidité dont Dinah fut stupéfaite.

—Ah ! dit-elle tout bas à un de ses satellites, si les dames du Nord ont de telles habitudes, ce ne sont pas des dames. Je fais mon affaire aussi bien qu'une autre les jours de rangement général ; mais je n'aime pas que les dames viennent flâner ici, et fourrer les choses dans les endroits où je ne les trouverai jamais.

Pour rendre justice à Dinah, elle avait des paroxysmes périodiques de réforme et de coordination, qu'elle appelait les jours de rangement général. Alors elle vidait tous les tiroirs en les renversant sans dessus dessous et augmentait encore la confusion. Ensuite elle allumait sa pipe et procédait à loisir au classement. Elle examinait les objets les uns après les autres en dis-

sertant sur leur emploi ; elle faisait récurer vigoureusement le fer-blanc et l'é-tain par la jeune génération, et entretenait tout pendant plusieurs heures dans un état de bouleversement qu'elle expliquait à la satisfaction de tous les questionneurs, en disant que c'était le jour de rangement général. Elle faisait valoir les obstacles que lui opposait la négligence de ses collaborateurs, car, dans ses illusions, Dinah se persuadait qu'elle était le prototype de l'ordre, et que si le ménage n'était pas admirablement rangé, c'était uniquement la faute des autres.

Quand les casseroles étaient fourbies, les tables frottées avec du grès, les ustensiles qui pouvaient gêner relégués dans les coins ou sur des rayons, Dinah mettait une robe voyante, un tablier blanc, un turban de madras, et ordonnait aux jeunes maraudeurs de déguerpir, afin qu'elle pût entretenir l'ordre. Ces nettoyages périodiques n'étaient passans inconvénients ; Dinah s'éprenait d'un si grand amour pour ses casseroles récurées, qu'elle refusait de s'en servir, du moins jusqu'à ce que l'époque du rangement général fut définitivement expirée.

En quelques jours, miss Ophélie eut établi dans toute la maison un plan systématique ; par malheur, elle ne pouvait recueillir le fruit de ses travaux sans la coopération d'esclaves qui ressemblaient à Sisyphe ou aux Danaïdes. Dans son désespoir, elle en appela à Saint-Clare.

—Il est impossible, dit-elle, d'introduire de la régularité dans cette famille.

—C'est vrai, dit Saint-Clare.

—Quelle légèreté ! quel gaspillage ! quelle prodigalité ! Je n'ai jamais rien vu de pareil.

—Je le crois sans peine.

—Vous n'en parleriez pas à votre aise si vous aviez le ménage à diriger.

—Ma chère cousine, je vous dirai une fois pour toutes que, nous autres maîtres, nous nous partageons en deux classes : les oppresseurs et les opprimés. Ceux qui sont d'un bon naturel et qui détestent la sévérité s'exposent à de graves inconvénients. Puisque nous croyons devoir entretenir chez nous une bande de lourdauds sans instruction, il faut en subir les conséquences. On a vu, quoique rarement, des maîtres doués d'un tact particulier établir l'ordre sans mesures sévères ; mais je n'en suis pas. Aussi ai-je pris depuis longtemps la résolution de laisser aller les choses comme elles vont. Je ne veux pas faire battre et tailler en pièces de pauvres diables ; ils le savent, et ils en abusent parfois.

—Mais il n'y a point de temps déterminé, point de règles fixes, point de méthode !

—Ma chère cousine, vous autres indigènes du Nord, vous donnez au temps une valeur extravagante. Qu'importe le temps à un homme qui en a deux fois plus qu'il n'en peut dépenser ? Qu'importe que le dîner soit servi une heure plutôt ou plus tard à qui n'a rien à faire qu'à s'étendre sur un canapé ? Dinah est un vrai cordon bleu ; ses potages ; ses ragoûts, ses rôlis, ses crèmes glacées sont irréprochables ; et elle tire tout cela du chaos et des ténèbres de sa cuisine, avec un talent qui me semble vraiment sublime. Maintenant, si nous descendions souvent près d'elle, si nous la voyions, la pipe à la bouche, commander son armée de noirs marmitons, nous ne voudrions plus manger. Dispensez-vous-en, ma cousine ; c'est une pénitence inutile, qui ne peut que vous mettre en colère et dérouter Dinah : laissez-la tranquille.

—Mais, Augustin, vous ignorez dans quel désordre j'ai tout trouvé.

—Moi ! Est-ce que je ne sais pas qu'elle met la râpe à muscade dans sa

poché avec du tabac ; que le rouleau pour la pâte est sous son lit ; qu'il y a soixante-cinq sucriers dans soixante-cinq trous différents ; qu'elle essuie la vaisselle un jour avec une serviette de table, un autre jour avec les restes d'un vieux jupon ? Mais, ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'en somme elle fait d'excellents dîners, du café exquis. Il faut la juger comme on juge les guerriers et les hommes d'Etat, par le succès.

— Mais le gaspillage, les dépenses ?

— Oh ! vous pouvez tout enfermer, garder les clefs, ne livrer les provisions qu'au fur et à mesure ; mais ne vous inquiétez pas des menus morceaux.

— Je ne puis m'empêcher, Augustin, de croire que ces domestiques ne sont pas rigoureusement honnêtes. Êtes-vous sûr qu'on puisse compter sur eux ?

Augustin rit aux éclats de la mine grave et inquiète qu'avait sa cousine en lui imposant cette question.

— C'est trop bon ! s'écria-t-il ; vous demandez s'ils sont honnêtes ? Non, certes ; pourquoi le seraient-ils ? qui aurait pu les rendre tels ?

— L'éducation.

— L'éducation ! Et quelle éducation puis-je leur donner ? Ai-je l'air d'un pédagogue ? D'ailleurs, me serait-il possible de les empêcher de me tromper.

— Il n'y en a donc point d'honnêtes ?

— On en voit par intervalles que la nature a créés si simples, si fidèles, que les plus détestables influences ne peuvent les corrompre. Mais, voyez-vous, dès le berceau, l'enfant de couleur reconnaît qu'il ne peut arriver que par des voies clandestines. Il est artificieux avec ses parents, sa maîtresse, les enfants du maître qui l'admettent à leurs jeux. La déception devient chez lui une habitude invétérée. On ne peut en attendre autre chose. On ne saurait l'en punir. Relativement à la probité, l'esclave est tenu dans un tel état de minorité et de dépendance, qu'il ne peut se former une idée exacte des droits de la propriété, et comprendre que les biens de son maître ne lui appartiendraient pas, même s'il parvenait à s'en emparer. Je ne vois pas comment les nègres peuvent être honnêtes, et un individu tel que Tom est un... est un miracle moral.

— Et que deviennent leurs âmes ?

— Ce n'est pas mon affaire, reprit Saint-Clare ; je ne m'occupe que du présent. Toute la race est vouée au diable ici-bas pour le plus grand avantage des blancs, et il est possible qu'elle change de condition dans l'autre monde.

— C'est affreux ! dit miss Ophélie ; vous devriez rougir de votre conduite.

— Je ne sais trop : nous nous conformons à des principes généralement adoptés. Regardez ce qui se passe sur la terre : partout les classes inférieures sont sacrifiées, âme, intelligence et corps, au bien-être des hautes classes. L'Angleterre en offre un exemple ; et pourtant les colons de l'Amérique du Sud sont signalés à l'indignation de toute la chrétienté, parce que notre manière d'opprimer est un peu différente de celle des autres.

— Tout le monde est libre dans l'Etat de Vermont.

— Ah ! j'en conviens ; dans la Nouvelle-Angleterre et les Etats libres, vous êtes mieux organisés que nous. Mais j'entends la cloche ; ainsi donc, ma cousine, oubliez un moment vos préoccupations, et venez dîner.

Vers le soir, miss Ophélie était dans la cuisine, quand un des négrillons cria :

— Voici la mère Pruc ; elle arrive en grommelant.



Une femme de couleur, grande et osseuse, entra portant sur sa tête un panier de biscottes et de petits pains chauds.

—Bonjour, Prue, lui dit la cuisinière.

Prue avait l'air maussade et la voix rauque ; elle déposa son panier, s'accroupit à terre, et appuya ses coudes sur ses genoux en disant :

—O mon Dieu ! je voudrais être morte !

—Pourquoi voudriez-vous être morte ? demanda miss Ophélie.

—Je serais délivrée de mes misères, répliqua Prue sans lever les yeux.

—Pourquoi vous grisez-vous toujours ? dit Jeanne, jolie femme de chambre quarteronne, qui faisait tinter en parlant ses pendants d'oreilles de corail.

Prue lui lança un regard farouche en répondant :—Vous y viendrez un de ces jours, et je serai charmée de vous y voir. Alors, vous prendrez, comme moi, plaisir à boire une goutte pour oublier votre misère.

—Allons, Prue, reprit la cuisinière, occupez-vous de vos petits pains ; madame va les payer.

Miss Ophélie en prit une douzaine.

—Il doit y avoir des bons dans cette vieille cruche fêlée, sur la planche d'en haut, dit Dinah ; grimpez, Jacques, et descendez-la.

—A quoi servent ces bons ? demanda la surintendante.

—Ils sont donnés pour de l'argent par le maître de Prue, et nous les échangeons contre du pain.

—Et quand je retourne à la maison, il compte mes bons et mon argent pour voir si j'ai bien toute ma monnaie ; et si je ne l'ai pas, on m'assomme.

—Vous le méritez, dit Jeanne ; vous détournez l'argent pour vous enivrer. Oui, missis, voilà ce qu'elle fait.

—Et c'est ce que je serai toujours. Je ne puis vivre autrement ; boire, et oublier ma misère.

—C'est bien mal de votre part, dit miss Ophélie, de voler votre maître pour vous abrutir.

—Vous avez raison, missis, mais j'agirai toujours comme ça.... Je voudrais être morte et délivrée de ma misère. Oui, je le voudrais.

La vieille femme se releva tout d'une pièce, remit son panier sur sa tête ; mais, avant de sortir, elle regarda la quarteronne, qui continuait à jouer avec ses pendants d'oreilles.

—Vous vous croyez bien belle avec ces colifichets, vous secouez la tête, et vous méprisez tout le monde ; n'importe vous pourrez devenir une pauvre vieille maltraitée comme moi, et vous verrez si vous ne buvez pas !

Et la vieille Prue sortit en poussant un ricanement satanique.

—Quelle ignoble bête ! dit Adolphe, qui préparait l'eau pour la barbe de Saint-Clare. Si j'étais son maître, elle serait battue encore plus qu'elle ne l'est.

—Ce ne serait guère possible, dit Dinah ; elle a le dos criblé de cicatrices et ne peut supporter même une chemise dessus.

—On ne devrait pas laisser entrer d'aussi viles créatures dans des maisons comme il faut, dit miss Jeanne : qu'en pensez-vous, monsieur Saint-Clare ?

Il faut savoir qu'Adolphe ne se contentait pas d'approprier les hardes de son maître, il lui prenait jusqu'à son nom ; dans les cercles des gens de couleur de la Nouvelle-Orléans il s'appelait monsieur Saint-Clare ?

Je suis certainement de votre avis, miss Benoit.

Benoit était le nom de famille de Marie Saint-Clare, au service de laquelle était Jeanne.

—Dites-moi, miss Benoir, ajouta Adolphe, oserai-je vous demander si ces pendants d'oreilles figureront au bal de demain?... Ils sont ravissants!

—En vérité, dit Jeanne en faisant de nouveau cliqueter le corail, les hommes se permettent à présent des réflexions bien audacieuses! Si vous m'interrogez encore, je ne danserai pas avec vous de toute la soirée.

—Oh! vous n'auriez pas cette cruauté. Je meurs d'envie de savoir si vous aurez votre robe de tarlatane rose?

—De quoi s'agit-il? dit Rosa, petite quarteronne piquante et éveillée qui descendait en ce moment l'escalier.

—Monsieur Saint-Clare est d'une impudence!...

—Est-il possible? s'écria Adolphe; j'en fais juge miss Rosa.

—Je sais qu'il est toujours impertinent, dit Rosa en sautillant sur la pointe du pied. Je suis souvent en colère contre lui.

—Ah! mesdames, mesdames, vous finirez par me briser le cœur, s'écria M. Saint-Clare; un de ces matins on me trouvera mort dans mon lit, et vous en serez la cause.

—L'entendez-vous, le monstre? dirent les deux dames en riant aux éclats.

—Allons, décamppez!... dit Dinah; je n'aime pas qu'on vienne bavarder dans ma cuisine.

—La mère Dinah grogne parce qu'elle ne va pas au bal, dit Rosa.

—Je me soucie bien de ces fêtes, où vous tâchez de singer les blancs! En définitive, vous n'êtes que des nègres comme moi.

—Ca n'empêche pas, dit Jeanne, que Dinah met de la pommade à ses cheveux crépus pour les faire tenir droits.

—Et c'est toujours de la laine! ajouta Rosa en secouant avec malice les boucles soyeuses qui couvraient sa tête.

—Ma foi, reprit Dinah, aux yeux de Dieu la laine vaut les cheveux. Je voudrais que missis décidât ce qui vaut mieux, d'un couple comme vous ou d'une femme comme moi. Allons, filez vite!

La conversation fut doublement interrompue. Du haut de l'escalier, le vrai Saint-Clare demanda à son homonyme si l'eau pour la barbe serait prête ce soir; et miss Ophélie, réparissant tout à coup, dit à Jeanne et à Rosa:

—Pourquoi perdre le temps ici?... Allez travailler à vos rideaux.

Notre ami Tom, qui avait entendu la porteuse de pain exhaler ses plaintes, l'avait suivie dans la rue. Il la vit continuer sa route en poussant par intervalles un gémissement étouffé. Enfin elle déposa son panier sur le bas d'une porte, et arrangea le vieux châle sané qui lui couvrait les épaules.

—Voulez-vous que je porte un peu votre panier? dit Tom d'un ton de compassion.

—Pourquoi?... je n'ai pas besoin d'aide.

—Vous semblez malade ou agitée....

—Je ne suis pas malade, dit laconiquement la mère Prue.

—Je voudrais pouvoir déterminer à ne plus boire. Savez-vous où cela vous conduira?

—A la mort, à l'enfer, reprit la femme d'un air sombre, vous n'avez pas besoin de me le dire; je le sais bien et je le souhaite.

—Que Dieu ait pitié de vous! s'écria Tom en frissonnant. N'avez-vous jamais entendu parler de Jésus-Christ?

—Jésus-Christ?... Qui est-il?

—C'est le Seigneur, répliqua Tom.

—Je crois avoir entendu parler du Seigneur, du jugement dernier, de l'enfer... J'ai idée de ça.

—Mais ne vous a-t-on pas dit que le Christ nous avait aimés, nous, pauvres pécheurs, et qu'il était mort pour nous ?

—Je n'en sais rien. Personne ne m'a jamais aimée, depuis que mon vieil homme est mort !

—Où avez-vous été élevée ?

—Dans le Kentucky. Mon premier maître nourrissait pour le marché des enfants qu'il vendait sitôt qu'ils étaient assez grands. J'étais chargée d'en prendre soin. Il finit par me vendre à un spéculateur, auquel mon maître actuel m'a achetée.

—Pourquoi avez-vous contracté l'habitude de boire ?

—Pour me délivrer de ma misère. Après mon arrivée à la Nouvelle-Orléans, j'eus un enfant, et je crus que je l'édifierais, puis que mon maître n'était pas spéculateur. C'était bien le plus joli de tous les êtres, et ma maîtresse le trouvait charmant. Il ne criait jamais ; il avait bonne mine. Mais ma maîtresse tomba malade. Je la soignai, j'attrapai la fièvre ; tout mon lait s'en alla, mon enfant n'eut bientôt plus que la peau et les os, et madame ne voulut pas acheter du lait pour le nourrir. Elle ne m'écouta pas quand je lui dis que je n'avais plus de lait. Elle soutint que je pouvais le nourrir avec ce que les autres mangeaient. L'enfant souffrit, cria, un jour et nuit, se réduisit à rien ; et madame se mit en colère contre lui, en disant qu'il était d'une maussaderie insupportable. "Je voudrais qu'il fut mort," dit-elle. Elle ne me le laissait pas pendant la nuit disant qu'il me tenait éveillée, et que je n'étais plus bonne à rien. Elle me faisait coucher dans sa chambre, et j'étais obligée de laisser l'enfant dans un grenier, où il mourut une nuit. Je commençai à boire pour m'étourdir, pour empêcher ses cris de me poursuivre.... J'ai bu, et je boirai toujours, dussé-je aller pour ça en enfer !

—Pauvre femme !... Ne vous a-t-on pas dit que le Seigneur était mort pour vous.... qu'il veillerait à votre salut.... que vous pouviez aller au ciel, et y trouver enfin le repos ?....

—Le ciel ! reprit la vieille ; n'est-ce pas là où vont les blancs ?.... Si je m'y rencontrais avec eux.... Oh ! j'aime mieux aller en enfer..... être loin de mon maître et de ma maîtresse !

Elle accompagna ces mots de son gémissement ordinaire, replaça son panier sur sa tête et s'éloigna à pas lents.

Tom retourna tristement au logis. Dans la cour, il trouva la petite Evangéline le front ceint d'une couronne de tubéreuses et les yeux rayonnants de plaisir.

—Oh ! Tom, vous voilà ?... Je suis ravie de vous rencontrer. Papa m'a chargée de vous dire que vous pouviez atteler les poneys à ma petite voiture neuve, et me mener à la promenade.... Mais, qu'avez-vous donc, vous êtes tout rêveur ?....

—Je ne me sens pas bien, miss Eva ; mais je vais harnacher les chevaux.

—Enfin, qu'avez-vous ?.... Je vous ai vu canser avec la vieille Prue...

Tom, avec une éloquente simplicité, raconta l'histoire de la porteuse de pain. Evangéline ne proféra aucune exclamation ; elle ne pleura pas, ne manifesta point d'étonnement, comme un autre enfant. Ses joues pâlirent, un nuage sombre passa sur ses yeux, elle croisa les mains sur sa poitrine, et poussa un profond soupir.



## CHAPITRE XIX.

## CONTINUATION DES EXPERIENCES DE MISS OPHÉLIA.

—N'attendez pas, je ne veux pas sortir, dit Evangéline.

—Pourquoi, miss Eva ?

—Ces misères me déchirent le cœur ; je ne veux pas sortir.

A ces mots, elle rentra dans la maison.

Quelques jours après, une autre femme vint à la place de la vieille Prue apporter les biscottes. Miss Ophélie était dans la cuisine.

—Mon Dieu ! s'écria Dinah, qu'est devenue la mère Prue ?

—Elle ne reviendra plus, dit la femme d'un ton mystérieux.

—Comment ! est-ce qu'elle est morte ?

—Nous n'en savons rien, elle est en bas, dans la cave, dit la porteuse en jetant un coup d'œil sur miss Ophélie.

Lorsque celle-ci eut pris les biscottes, Dinah accompagna la porteuse jusqu'à la porte.

—Qu'a donc la mère Prue ? Voyons, confiez-moi ça.

La femme avait envie de parler ; cependant elle hésitait.

—Vous ne le direz à personne, répondit-elle à voix basse : Prue s'est encore enivrée ; on l'a enfermée dans la cave, et on l'y a laissée toute la journée. On assure que les mouches se sont mises après elle, et qu'elle est morte.

Dinah leva les mains au ciel ; en se retournant, elle vit à son côté Evangéline, dont les grands yeux mystiques étaient dilatés d'horreur, et dont le sang avait abandonné les lèvres et les joues.

—Dieu nous garde ! miss Eva s'évanouit ! Aussi, à quoi bon débiter devant elle des choses si terribles ?

—Je ne m'évanouis pas, dit l'enfant d'un ton ferme : pourquoi n'entendrais-je pas ces choses-là ? Je suis aussi capable de les entendre que la pauvre Prue l'a été de les souffrir.

Miss Ophélie demanda avec anxiété l'histoire de la vieille. Dinah la raconta avec de longs détails, auxquels Tom ajouta ceux qu'il connaissait.

—C'est abominable ! s'écria miss Ophélie en entrant dans la chambre où Saint-Clare lisait le journal.

—De quel iniquité parlez-vous ?

—On a fouetté Prue à tel point qu'elle en est morte ! dit miss Ophélie ; et elle fit le récit de ce qui s'était passé en insistant sur les détails les plus révoltants.

—Je pensais bien qu'on finirait par là, dit Saint-Clare en reprenant son journal.

—Vous le pensiez, et vous n'avez rien fait pour vous y opposer ! N'avez-vous pas ici de notables, dont l'intervention puisse empêcher d'aussi odieux forfaits ?

—On suppose en général que l'intérêt de la propriété suffit pour les prévenir. S'il y a des gens qui viennent se ruiner, je ne vois aucun moyen d'action contre eux. La pauvre vieille était, dit-on, voleuse et adonnée à l'ivrognerie. Elle excitera par conséquent peu de sympathie.

—C'est horrible, Augustin ! Il y a certes de quoi attirer sur vous la vengeance céleste.

—Ma chère cousine, je n'ai pas commis le crime, et je n'ai pu l'empêcher. Si quelques misérables obéissent à la brutalité de leurs instincts, qu'ai-je à y

voir? Ils ont une autorité absolue; ce sont des despotes irresponsables. Il serait inutile d'intervenir en l'absence de toute loi positive. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de fermer les yeux et les oreilles, et de laisser les choses aller leur train.

—Vous est-il possible de fermer les yeux et les oreilles?

—Ma chère amie, qu'attendez-vous de nous? Une classe avilie, indolente, dénuée d'instruction, est livrée sans condition à des blancs, qui en immense majorité ne savent pas se maîtriser, qui ne sont pas même éclairés sur leurs véritables intérêts. Dans une pareille organisation sociale, que peut faire un homme d'honneur, si ce n'est de fermer les yeux et de s'endureir le cœur? Je ne puis acheter tous les pauvres malheureux que je vois; je ne puis m'ériger en chevalier errant, et entreprendre le redressement de tous les torts: j'essaye du moins de les tenir à l'écart.

La figure de Saint-Clare s'assombrit un moment; mais, reprenant tout à coup son joyeux sourire: —Allons, cousine, dit-il, n'ayez pas cette physionomie de fée en colère. Vous n'avez encore soulevé qu'un coin du rideau; mais si vous voulez sonder les mystères de la scène du monde, vous n'aurez plus de cœur à rien. C'est comme lorsqu'on examine en détail la cuisine de Dinah.

Et Saint-Clare, s'étendant sur un canapé, reprit la lecture de son journal. Miss Ophélie se mit à tricoter avec un mouvement presque convulsif. Elle rêva quelque temps en silence; ses réflexions acerurent son indignation, et enfin elle éclata:

—Je vous le dis, Augustin: il est affreux de défendre un pareil système; voilà mon opinion.

—Quoi! dit Saint-Clare levant la tête, voilà que vous recommencez?

—Je vous le répète, il est affreux de votre part de défendre un pareil système! reprit miss Ophélie avec une chaleur toujours croissante.

—Moi le défendre, ma chère dame! Qui vous a jamais dit que je le défendais?

—Est-ce que tous les habitants du Sud ne le défendent pas? Autrement, pourquoi le pratiqueraient-ils?

—Avez-vous la naïveté de croire qu'on ne fait en ce monde que ce que l'on croit conforme à la justice? ne vous êtes-vous jamais permis d'action que vous sentiez n'être pas complètement irréprochable?...

—Si cela m'est arrivé, je m'en repens! dit miss Ophélie entre-choquant ses aiguilles avec énergie.

—Et moi aussi! dit Saint-Clare.

—En ce cas, pourquoi continuez-vous?

—Il a dû vous arriver parfois de faire le mal après vous être repentie, ma bonne cousine?

—Oui, mais lorsque j'ai été exposée à de fortes tentations.

—Eh bien! j'ai été exposé à de fortes tentations.

—Mais j'ai toujours résolu de ne pas retomber dans mes fautes.

—J'ai pris dix-huit ans la même détermination, mais en vain. Êtes-vous parvenue à vous exempter de tout péché, cousine?

—Augustin, dit gravement miss Ophélie mettant de côté son tricot, je mérite que vous me reprochiez mes écarts, dont je ne cherche pas à disconvenir; il y a pourtant une différence entre vous et moi. Il est vrai que ma conduite n'est pas toujours d'accord avec mes principes; mais il me semble que j'en couperais la main droite plutôt que de persister dans une route que je croirais mauvaise.

Saint-Clare s'assit sur le parquet aux pieds de sa cousine :—Ne prenez pas un air si sérieux, lui dit-il ; vous savez que je suis un être bizarre et imparfait. Je me plais à reconnaître, malgré mes railleries, que vous êtes une femme excellente ; mais, de grâce, ne m'accablez pas de votre supériorité.

—Vous avez beau plaisanter, le sujet est grave, Augustin.

—D'une gravité désolante, trop grave pour être traité quand il fait chaud. Peut-on s'élever à des considérations sublimes lorsqu'on est tourmenté par le soleil et les moustiques ? Quelle idée ! ajouta-t-il en se levant : je comprends maintenant pourquoi les nations du Nord sont toujours plus vertueuses que celles du Sud.

—Quel écervelé vous faites !

—C'est possible ; mais je veux être sérieux au moins une fois dans ma vie. Permettez-moi d'abord de mettre à ma portée cette corbeille d'oranges, afin de me réconforter au besoin. Quand le cours des événements exige qu'un homme garde en captivité deux ou trois douzaines de ses frères, il faut tenir compte de l'opinion publique ; et...

—Je ne remarque pas que vous deveniez plus sérieux, dit miss Ophélia.

—M'y voici, reprit Saint-Clare, dont la figure prit tout à coup une expression de gravité. Il ne peut y avoir qu'une opinion sur cette question abstraite de l'esclavage. Les planteurs qui en profitent, les prêtres qui veulent plaire aux planteurs, les politiciens qui cherchent à dominer, pourront dénaturer la morale, démentir la nature, fausser le sens de l'Évangile ; mais ils ne font illusion à personne. L'esclavage vient du diable, qui a prouvé en l'instituant ce dont il était capable.

Mis Ophélia fut étonnée ; et Saint-Clare, qui semblait jouir de sa surprise, continua en ces termes :

—Qu'est-ce que cette institution, maudite de Dieu et de l'homme ? Dépouillez-la de son prestige, soumettez-la à une scrupuleuse analyse, qu'est-ce que c'est ? Quoi ! parce que mon frère noir est ignorant et faible, et que je suis intelligent et fort, je lui volerais tout ce qu'il a ! La besogne trop rude, trop désagréable, je l'imposerai au noir ! Parce que je n'aime pas à travailler, le noir travaillera ! Parce que le soleil me brûle, le noir supportera l'ardeur du soleil ! Le noir gagnera l'argent, et je le dépenserai ! Le noir s'enfoncera dans les marécages pour que je puisse marcher à sec ! Le noir, durant toute son existence mortelle, fera ma volonté et non la sienne, et il n'aura de chances pour gagner le ciel qu'autant que je lui en laisserai ! Toutes ces injustices découlent de l'institution. Je défie qui que ce soit de lire notre code noir et d'en tirer autre chose. On parle des abus de l'esclavage ; mais l'esclavage même est un monstrueux abus ! S'il ne disparaît pas de la surface de la terre comme Sodome et Gomorrhe, c'est parce qu'on ne l'applique pas dans toute sa rigueur. Par pitié, par pudeur, parce que nous sommes des hommes nés de la femme, et non des bêtes fauves, nous n'usons pas de toute la puissance que des lois cruelles ont mise en nos mains. Celui qui montre le plus d'insensibilité et de barbarie ne sort pas des limites de la légalité.

Saint-Clare s'était levé, et, comme il en avait l'habitude quand il était animé, il marchait à pas précipités. Sa belle figure classique, pareille à celle d'une statue grecque, rayonnait d'une noble ardeur ; ses grands yeux bleus lançaient des étincelles ; il gesticulait involontairement avec vivacité. Miss Ophélia, qui ne l'avait jamais vu ainsi, garda un profond silence.

Je vous le déclare, reprit-il en s'arrêtant brusquement devant sa cousine,

je me suis dit parfois que si, pour cacher un jour tant d'injustice et de misère, ce pays s'abîmait dans les entrailles de la terre, je consentirais à être englouti avec lui. Lorsque, dans le cours de mes voyages, je voyais de vils coquins investis d'une autorité légale sur des hommes, des femmes, des enfants, qu'ils avaient achetés avec des deniers souvent extorqués, cent fois j'ai été sur le point de maudire ma patrie, de maudire la race humaine !

—Augustin ! Augustin ! c'en est trop ! s'écria miss Ophélie ; je n'ai jamais entendu rien de semblable ; même dans le Nord.

—Dans le Nord ! dit Saint-Clare, qui, par une subite métamorphose, retrouva tout à coup son ton d'insouciance habituel. Bah ! vos gens du Nord ont le sang froid. Ils ne peuvent, comme nous, se décider à maudire.

—Mais la question est de savoir...

—Oui, de savoir comment j'ai accepté l'iniquité !... Il m'est facile de répondre : elle m'est venue par héritage. Mes esclaves appartenaient à mon père et à ma mère ; maintenant ils sont à moi avec leur postérité, qui commence à former un contingent considérable. Mon père, vous le savez, était originaire de la Nouvelle-Angleterre ; c'était un tout autre homme que le vôtre, un vieux Romain altier, énergique, doué d'une volonté de fer. Votre père s'établit dans la Nouvelle-Angleterre pour régner sur des rochers et des pierres, pour fertiliser le sol ; le mien s'établit dans la Louisiane pour gouverner des hommes et des femmes. Ma mère—et Saint-Clare contempla avec vénération un portrait suspendu à la muraille—ma mère était divine !... Ne vous offensez pas de cette épithète ; vous savez ce que je veux dire. Certes, elle était née mortelle ; mais, autant que j'ai pu en juger, il n'y avait en elle aucune trace des erreurs et des faiblesses humaines. Tous ceux qui l'ont connue, libres ou esclaves, parents ou amis, l'attesteront comme moi. Ma mère m'a seule empêché d'être complètement inerte ; c'était une incarnation du Nouveau Testament, une morale vivante, une émanation de l'éternelle vérité. O ma mère ! ma mère !...

Saint-Clare joignit les mains avec transport ; puis, se calmant soudain, il s'assit sur une ottomane.

—Mon frère et moi, nous étions jumeaux, reprit-il : on dit, vous le savez, que des jumeaux doivent se ressembler, et pourtant nous formions un parfait contraste. Il avait des yeux noirs, des cheveux de jais, un teint brun, un profil romain fortement accentué : j'avais les yeux bleus, la chevelure dorée, le teint blanc, le profil grec. Il était actif ; j'étais rêveur. Il montrait de la générosité à l'égard de ses amis et de ses égaux, mais de la fierté, de l'insolence, envers ses inférieurs. Il n'avait aucune pitié pour ceux qui se déclaraient contre lui. Nous nous aimions l'un l'autre comme des enfants, tantôt plus, tantôt moins. J'étais le favori de ma mère ; c'était celui de mon père.

J'avais une sensibilité morbide que mon père et lui ne comprenaient pas, mais qui m'assurait les sympathies de ma mère. Lorsque je me disputais avec Alired, et que mon père me regardait sévèrement, je me réfugiais auprès de ma mère. Je la vois encore avec ses joues pâles, ses yeux doux et profonds, sa robe blanche. Elle s'habillait toujours de blanc, ce qui me faisait penser aux saints dont les livres saints décrivent le costume. Elle avait des talents de toute espèce ; elle cultivait surtout la musique avec succès ; souvent elle jouait sur l'orgue ces vieux airs grandioses de l'Église catholique, en chantant d'une voix qui se rapprochait de celle des anges ; je posais alors ma tête sur ses genoux, je pleurais, je rêvais, j'éprouvais des sensations indéfinissables que le langage ne saurait exprimer.

A cette époque la question de l'esclavage n'avait pas été abordée, personne ne songeait à l'attaquer.

Mon père était né aristocrate. Peut-être, dans une existence antérieure, avait-il occupé une position élevée, et il avait conservé toute l'arrogance des vieilles cours, quoiqu'il fût de famille pauvre et roturière. Mon frère était sa fidèle image.

Un aristocrate, vous le savez, n'a point de sympathies pour les hommes qui vivent en dehors d'une certaine classe. La ligne de démarcation varie suivant les pays ; mais on ne la dépasse jamais. Aux yeux de mon père, c'était la couleur qui la déterminait. Juste et généreux avec les blancs, il regardait les nègres, métis, mulâtres et quarterons, comme des êtres qui tenaient le milieu entre l'homme et les animaux, et il basait sur cette hypothèse toutes ses idées d'équité. Dans le cas où on lui aurait demandé s'ils avaient des âmes, peut-être aurait-il répondu affirmativement ; mais il ne se mêlait guère de spiritualisme. Il n'avait point de sentiments religieux ; seulement il vénérât Dieu comme le chef des classes supérieures.

Mon père avait environ cinquante nègres à mener ; inflexible, exigeant, vétilleux, il voulait que tout marchât chez lui avec une précision et une régularité infaillibles. Si vous réfléchissez, qu'il avait pour agents des travailleurs indolents, hébétés, pleins de mollesse, vous concevrez qu'il se passât sur sa plantation beaucoup de choses de nature à faire gémir un enfant sensible comme moi.

Le gérant de l'habitation était un fils renégat de l'Etat de Vermont, grand gaillard de mauvaise mine, qui avait fait un long apprentissage de la brutalité, et avait pris ses degrés avant d'être admis à la pratique. Ma mère ni moi ne pouvions le souffrir ; mais il avait acquis sur mon père un ascendant complet, et gouvernait en despote absolu.

J'étais bien jeune alors ; mais j'avais déjà une sorte de passion pour l'étude de l'humanité. On me voyait souvent dans les cases et dans les champs de cannes ; j'étais aimé des noirs ; je recevais leurs plaintes, et les transmettais à ma mère ; car nous avions formé à nous deux une sorte de comité pour le redressement des torts. Nous étions parvenus à réprimer bien des cruautés ; nous nous félicitions d'avoir fait quelque bien ; mais trop de zèle nous perdit ; Stubbs déclara à mon père qu'il n'était plus maître des esclaves, et qu'il était forcé de donner sa démission. Mon père était un mari bon et intelligent ; mais il ne cédait jamais sur les points qu'il jugeait nécessaires, et il mit une barrière insurmontable entre nous et les ouvriers des champs. Il dit à ma mère, sans lui manquer de respect et de déférence, qu'elle avait sur les esclaves de la maison une autorité absolue, mais qu'elle ne devait s'occuper en rien de ceux qui travaillaient au dehors. Il la plaçait au-dessus de toutes les femmes ; mais il aurait fait une déclaration pareille à la Vierge même, si elle avait contrarié son système.

J'entendais parfois ma mère discuter avec lui, et l'implorer en termes pathétiques en faveur des nègres. Il lui répondait poliment, mais avec une désespérante froideur. "Toute la question est là, disait-il : dois-je me séparer de Stubbs ou le garder ? Stubbs est exact, honnête, expérimenté, et aussi humain qu'il peut l'être ; on ne saurait prétendre à la perfection : si je le garde, il faut que je soutienne son administration dans son ensemble quand même elle serait entachée de quelques sévérités insupportables de tout gouvernement. Les règles générales dominent les cas particuliers." Cette dernière maxime semblait, aux yeux de mon père, justifier les moins excusables barbaries. Quand il l'avait émise, il s'étendait sur un canapé, comme



un homme qui a terminé un différend, et se mettait à faire un somme ou à lire un journal.

En réalité, mon père avait les talents qui conviennent à un homme d'Etat. Il aurait partagé la Pologne aussi facilement qu'une orange, et opprimé l'Irlande avec une magnifique impassibilité. Ma mère finit par renoncer à ses projets. On ne saura jamais, jusqu'au compte définitif, ce qu'ont souffert des natures nobles et sensibles comme la sienne, jetées dans un abîme d'injustice et de cruauté, dont elles seules appréciaient la profondeur. Il y a pour elles de longues et poignantes douleurs dans ce monde voué à l'enfer. Tout ce que pouvait faire ma mère, c'était d'inspirer à ses enfants ses idées et ses sentiments ; mais, malgré ce qu'on dit de l'éducation, les enfants restent ce que la nature les a faits. Alfred, dès le berceau, inclinait vers l'aristocratie ; il conserva son caractère en grandissant, et suivit sa route en dépit des exhortations maternelles. Pour moi, je les recueillis avidement. Ma mère ne contredisait jamais ouvertement ce que disait mon père, elle ne lui faisait point d'opposition directe ; mais elle imprimait en traits de feu dans mon cœur l'idée de la dignité de l'âme des plus vils humains. Je la contemplais avec une pieuse vénération, quand le soir elle me disait en me montrant les étoiles : " Voyez, Augustin ! les âmes des plus pauvres vivront encore lorsque ces astres se seront éteints ; elles vivront autant que Dieu ! "

Elle avait de beaux tableaux anciens, entre autres un *Jésus-Christ guérissant un aveugle*. " Songez-y, me disait-elle, l'aveugle était un misérable mendiant, aussi le Sauveur ne voulut-il pas le guérir de loin ; il l'appela, et lui imposa les mains. " Si j'avais grandi sous ses ailes, elle aurait excité en moi un incroyable enthousiasme ; je serais devenu un saint, un réformateur, un martyr ! . . . Mais, hélas ! je lui fus enlevé à l'âge de treize ans, et je ne l'ai jamais revue !

Saint-Clare appuya la tête sur ses mains, et devenant silencieux pendant quelque minutes :

— Qu'est-ce que la vertu humaine ? reprit-il : souvent un hasard, un accident, une affaire de position géographique, de latitude, et de longitude, combinés avec les dispositions natives. Votre père, par exemple, s'établit à Vermont, dans une ville dont tous les habitants sont libres et égaux ; il devient diacre de l'église, entre dans une société abolitionniste, et nous regarde presque comme des païens : et pourtant c'est, sous bien des rapports, le double de mon père. J'ai vu maintes fois percer en lui la même énergie, la même arrogance, le même esprit de domination. Il est tombé au milieu d'une population démocratique, il a embrassé des théories démocratiques ; mais il est au fond du cœur aussi aristocrate que l'était mon père, qui tenait sous ses lois cinq ou six cents esclaves.

Miss Ophélie allait se récrier, et mettait de côté son tricot pour répondre : mais Saint-Clare lui coupa la parole :

— Je devine ce que vous allez m'objecter ; je ne prétends pas qu'ils fussent positivement semblables. L'un, se trouvant dans un ordre de choses en opposition constante avec les tendances naturelles, devint un implacable tyran. L'autre, dans une condition conforme à la nature, s'est rangé sous le drapeau de la démocratie. Si tous deux avaient possédé des plantations à la Louisiane, ils auraient été aussi semblables que deux balles fondues dans le même moule.

— Que vous êtes peu respectueux envers vos parents ! dit miss Ophélie.

— Ce n'est pas mon intention, reprit Saint-Clare, quoique le respect ne soit pas mon fort. Pour en revenir à mon histoire, quand mon père mourut,

ses biens furent partagés entre mon frère et moi : il n'existait pas d'homme plus noble, plus désintéressé qu'Alfred avec tous ceux de sa caste ; nous nous entendîmes à merveille sur les questions de propriété. Nous entreprîmes d'exploiter ensemble la plantation ; et Alfred, qui avait deux fois plus d'activité que moi, devint un planteur enthousiaste, et réussit admirablement.

Deux années d'expérience me convinquirent que je ne pouvais m'associer utilement à ses travaux. Avoir à gouverner sept cents esclaves que je ne connaissais pas, dont aucun ne m'inspirait d'intérêt spécial ; les faire travailler, manger ou dormir avec une précision militaire ; les conduire comme un troupeau de bêtes ; leur mesurer le repos et les jouissances ; employer toujours le fouet comme dernier argument : quel métier intolérable et révoltant ! Il m'effrayait même, quand, me rappelant les paroles de ma mère, je songeais au prix d'une âme humaine.

Je ne puis entendre sans indignation certains philosophes de nos États du Nord, animés de l'envie de nous excuser, parler du bonheur des esclaves. Je sais à quoi m'en tenir. Peut-il exister un homme heureux de travailler tous les jours, depuis l'aube jusqu'à la brune, sous l'œil d'un maître irresponsable ; de poursuivre incessamment le même labeur triste et monotone ; de n'avoir pour salaire que deux pantalons et une paire de souliers par an ; d'être à peine abrité ; de n'avoir que juste assez de nourriture pour ne pas succomber sous le poids de la fatigue ? Je voudrais que quiconque s'imagine qu'un homme peut s'accommoder d'un pareil régime, y fût soumis en personne. Je l'achèterais et je le ferais travailler sans scrupule.

—J'ai toujours supposé, dit miss Ophélie, que vous autres, habitants du Sud, vous approuviez l'esclavage comme conforme aux textes saints.

—Erreur ! nous n'en sommes pas réduits là ? Alfred, qui est un despote déterminé, n'adopte point ce mode de justification. Non ; il s'appuie fièrement sur ce vieux principe : le droit du plus fort. Il dit, avec assez de raison, que les planteurs américains font, sous une autre forme, la même chose que l'aristocratie et les capitalistes anglais ; c'est-à-dire qu'ils approprient à leur usage les classes inférieures. Il ajoute qu'il n'y a point de grande civilisation sans asservissement des masses. Il doit y avoir, dit-il, une basse classe condamnée au travail matériel et une classe supérieure qui jouisse d'assez d'aisance et de loisir pour développer son intelligence. C'est ainsi qu'il raisonne, parce qu'il est né aristocrate, et c'est ce que je ne crois pas, parce que je suis naturellement démocrate.

—Est-il possible, dit miss Ophélie, de comparer l'Angleterre à l'Amérique ? L'ouvrier anglais n'est pas vendu, séparé de ses enfants, battu de verges !

—Il dépend de celui qui l'emploie, presque autant que si celui-ci l'avait acheté. Le propriétaire d'esclaves peut les faire périr sous le fouet, le capitaliste peut faire mourir de faim le prolétaire. Vous dites qu'il jouit en paix de sa famille ; mais est-il plus pénible de voir vendre ses enfants que de les voir mourir de faim à la maison ?

—Mais vous ne justifiez pas l'esclavage en prouvant que ses résultats ne sont pas plus désastreux que ceux d'une autre institution également mauvaise.

—Je n'ai pas la prétention de le justifier ; je dirai seulement que nous enfreignons avec plus d'audace les droits de l'humanité. Ici, on achète un homme comme un cheval ; on lui regarde les dents, on lui fait craquer les articulations, on essaye son allure, et on le paye. Nous avons des spéculateurs, des éleveurs, des usuriers, qui trafiquent de la chair humaine. Le

mal se présente donc, aux yeux du monde civilisé, sous une forme plus palpable, mais en définitive il est essentiellement le même. Ici comme ailleurs, on sacrifie une partie du genre humain au bien-être d'une autre partie.

—Je n'avais jamais envisagé la chose à ce point de vue, dit miss Ophélie.

—J'ai voyagé en Angleterre, et j'ai recueilli bon nombre de documents sur les classes inférieures de ce pays. Je crois en vérité qu'Alfred a raison quand il dit que ses esclaves sont mieux traités que la majorité des travailleurs anglais. Vous voyez par là qu'on ne saurait mettre Alfred au nombre des maîtres barbares. Il est sans pitié pour l'insubordination, il traitait un esclave rebelle comme un daim, sans plus de remords, mais en général il se fait un point d'honneur d'avoir des esclaves bien nourris et convenablement installés. Quand je demeurais avec lui, je le priai de faire quelque chose pour leur instruction. Il consentit à leur donner un chapelain, qui faisait le catéchisme tous les dimanches; mais il pensait intérieurement, je crois, que ce pieux personnage eût tout aussi bien employé son temps en sermonnant des chiens ou des chevaux. En effet, l'homme abruti depuis son enfance, et qui travaille machinalement, sans réflexion, pendant toute la semaine, ne saurait tirer grand profit de quelques heures de culture intellectuelle. Les directeurs des écoles du dimanche, dans les plantations de l'Amérique, ou dans les districts manufacturiers de l'Angleterre, attesteraient peut-être qu'ils ont obtenu, ici et là, les mêmes résultats négatifs. Il y a cependant parmi nous des exceptions frappantes, parce que le nègre est plus accessible que le blanc aux sentiments religieux.

—Eh bien, dit miss Ophélie, comment avez-vous quitté votre plantation ?

—Au bout de quelque temps, Alfred reconnut que je n'étais pas fait pour être planteur. Lorsque, pour me complaire, il eut introduit des changements et des améliorations, il trouva mauvais que je ne fusse pas encore satisfait. Ce que je laissais en réalité, c'était l'esclavage même, l'exploitation de ces hommes et de ces femmes, la perpétuation de tant d'ignorance, de vices et de brutalité.

Et puis, étant moi-même le plus paresseux des mortels, j'éprouvais trop de sympathie pour la paresse. Quand de pauvres nègres mettaient des pierres au fond de leurs corbeilles de coton pour les rendre plus lourdes, quand ils recouvraient de coton des sacs remplis de poussière, il me semblait que j'en aurais fait autant à leur place, et je m'opposais à ce qu'on les fouettât. La discipline n'était plus observée; j'étais en contradiction perpétuelle avec Alfred, comme autrefois avec mon père. Il me disait que j'étais un rêveur, étranger à la vie pratique. Il finit par m'offrir la maison patrimoniale et les fonds que nous possédions à la Nouvelle-Orléans, et me conseilla d'aller m'y établir et de le laisser seul à la tête de la plantation. Nous nous séparâmes, et je vins ici.

—Mais pourquoi n'avez-vous pas affranchi vos esclaves ?

—Je n'en ai pas eu le courage. Il m'avait répugné de m'en servir comme d'instruments pour gagner de l'argent, il me sembla plus honnête de dépenser mon argent avec eux; quelques-uns étaient d'anciens serviteurs, auxquels j'étais attaché; les plus jeunes étaient leurs enfants; tous étaient contents de leur sort.

Saint-Clare s'arrêta; puis, après avoir fait quelques pas en réfléchissant, il reprit :

—Il y a eu un temps où j'avais le projet et l'espoir de faire quelque chose en ce monde, au lieu de me laisser entraîner à la dérive. J'éprouvais un

désir vague d'être une espèce d'émancipateur, de délivrer ma terre natale de cette souillure. Tous les jeunes gens, je le suppose, ont de pareils accès de fièvre; mais...

—Il fallait mettre la main à la charrue, et ne pas regarder en arrière.

—Ma foi ! rien n'allait à ma guise, et, de même que Salomon, je pris la vie en dégoût. C'était, sans doute, chez moi comme chez lui, une condition de la sagesse. Quoi qu'il en soit, renonçant à m'occuper de la régénération sociale, je me laissai aller au courant, comme une pièce de bois flotté. Alfred me gronde toutes les fois que nous nous voyons, et il a sur moi un avantage incontestable. Il fait quelque chose; sa vie est la conséquence logique de ses opinions, la mienne est sans but.

—Mon cher cousin, pouvez-vous vous complaire dans cette existence inactive ?

—Moi ! Je la déteste !... Mais, pour en revenir à la question, les idées que j'ai émises sur l'esclavage ne me sont point personnelles. Un grand nombre d'hommes ont, à cet égard, la même opinion que moi. C'est un fléau pour tous, non-seulement pour tant d'êtres dégradés, vicieux, imprévoyants, mais encore pour les maîtres qui sont forcés de vivre avec eux. L'aristocratie anglaise n'éprouve point ce que nous éprouvons; elle n'est pas confondue avec la classe qu'elle dégrade. Les nègres sont dans nos maisons; ce sont les compagnons de nos enfants, dont ils forment l'esprit avant nous : car ils appartiennent à une race dont les enfants se rapprochent volontiers. Si Eva n'avait pas des qualités supérieures, elle serait perdue. Autant vaudrait laisser la petite vérole se propager parmi les esclaves, avec l'idée que nos enfants ne l'attrapperont pas, que de les laisser sans instruction et sans principes, et de se persuader que nos enfants n'en subiront pas l'influence funeste. Cependant nos lois défendent formellement qu'on organise pour les esclaves un système général d'éducation, et elles font bien. Qu'une seule génération soit éclairée, et tout l'édifice s'écroulera. Si nous ne leur donnons pas la liberté, ils la prendront.

—Et quelle sera, selon vous, la fin de tout ceci ? demanda miss Ophélie.

—Je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est que les masses se remuent dans le monde entier, et qu'un *dies ira* viendra tôt ou tard. La même agitation règne en Europe, en France, en Angleterre et dans ce pays. Ma mère avait coutume de me dire que nous touchions à une époque millénaire où le Christ régnerait, où tous les hommes seraient libres et heureux. Quand j'étais enfant, elle me faisait répéter : *Que votre règne arrive*. Il approche sans doute, mais qui peut prédire le jour où il arrivera ?

—Augustin, dit miss Ophélie en regardant fixement son cousin, je crois parfois que vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu.

—Merci de votre bonne opinion, mais j'ai des hauts et des bas; je monte en théorie jusqu'aux portes du ciel, et je descends en réalité dans la poussière de cette terre... Mais la cloche sonne; allons prendre le thé, et j'espère que vous ne direz plus maintenant que je n'ai jamais eu avec vous de conversation sérieuse.

A table, Marie fit allusion à la mort de Prue.—Je suppose, dit-elle, ma cousine, que vous nous regardez tous comme des barbares.

—Je crois seulement, répondit miss Ophélie, que c'est un acte de barbarie.

—Il y a, reprit Marie, des créatures dont il est impossible de venir à bout. Leur perversité ne cesse qu'avec leur existence. Je n'ai pour elle aucune sympathie; elles sont leurs propres victimes.

—Mais, maman, dit Evangéline, cette pauvre vieille était malheureuse, c'est pour cela qu'elle buvait toujours.

—Allons donc! comme si c'était une excuse! Je suis bien souvent malheureuse; mes tribulations sont, je le présume, plus grandes que celles dont cette vieille avait à se plaindre. La misère de ces noirs provient de leur méchanceté! Il y en a qu'on ne peut dompter, même par les traitements les plus rigoureux. Je me rappelle que mon père avait un esclave si paresseux qu'il s'enfuyait pour ne pas travailler, et qu'il errait dans les savanes, vivant de maraude et commettant toutes sortes de déprédations. On le reprit, on le fouetta; mais en vain; il recommença plusieurs fois, et on le fouettait régulièrement après chacune de ses évasions. A la fin, sanglant et meurtri, il se traîna dans les savanes, où il mourut. Il n'avait aucune raison plausible pour s'évader, car mon père traitait toujours ses nègres avec bienveillance.

—Il m'est arrivé, dit Saint-Clare, de soumettre un homme qui avait déjoué les efforts de tous les maîtres et de tous les commandeurs.

—Vraiment! s'écria Marie, je serais charmée de savoir comment vous vous y êtes pris.

—C'était un indigène de l'Afrique, d'une taille herculéenne, d'une force de lion. On l'appelait Scipion. Il avait au plus haut degré l'instinct de l'indépendance. On n'en pouvait rien faire. Il avait passé de mains en mains, quand Alfred l'acheta, espérant être plus heureux que ses devanciers. Un jour, Scipion rosse un commandeur et se sauve dans les savanes. C'était après la dissolution de notre indivis, et j'étais venu rendre visite à mon frère. Alfred était dans un état d'exaspération terrible; mais je lui dis que c'était sa faute, et je lui pariai que je materais le rebelle. Il fut convenu que si on le rattrapait, il me laisserait tenter l'expérience. Nous entrâmes en chasse au nombre de six ou sept, avec des fusils et des chiens. Vous concevez qu'on met autant d'ardeur à chasser un homme qu'un cerf, pour peu qu'on en ait l'habitude. J'étais moi-même un peu animé, quoique je dusse agir comme médiateur dans le cas où l'esclave marron serait repris. Nous lançons nos chevaux; les chiens aboient en flairant, et nous finissons par le débûcher. Il court avec la rapidité d'un chevreuil, et conserve de l'avance sur nous pendant quelque temps; mais, acculé dans un massif impénétrable de cannes, il retourne pour combattre. Il fait tête aux chiens, les écarte à droite et à gauche, en tue deux rien qu'avec ses poings; mais un coup de fusil l'abat presque à mes pieds. Le pauvre diable me lançait des regards où se peignait la fierté de l'homme et le désespoir du vaincu. J'écartai les chiens et les chasseurs, et je réclamai mon prisonnier. Ils voulaient l'achever dans l'enivrement de leur triomphe; mais j'insistai pour qu'il eût la vie sauve, et Alfred me le vendit. Je m'en chargeai, et au bout d'une quinzaine je l'avais rendu aussi soumis et aussi traitable qu'on pouvait le désirer.

—Quels procédés avez-vous donc employés? demanda Marie.

—Des procédés tout simples. Je l'installai dans ma chambre; je lui fis faire un bon lit, je pansai ses blessures, et je lui prodiguai des soins jusqu'à ce qu'il fût guéri. Cependant j'avais préparé pour lui un acte d'affranchissement, et dès qu'il fut rétabli, je lui dis qu'il pouvait aller où bon lui semblerait.

—Et il partit? dit miss Ophélie.

—Non; il eut la folie de déchirer l'acte en morceaux, et refusa absolument de me quitter. Je n'ai jamais eu de serviteur plus brave, plus fidèle, plus dévoué. Dans la suite, il embrassa le christianisme, et devint doux comme

un enfant. Il était chargé de la gestion de mon habitation du Lac, et il s'en acquittait à merveille. Je le perdîs pendant le choléra, et de fait il sacrifia sa vie pour sauver la mienne. J'étais atteint de l'épidémie; saisis d'une terreur panique, tous mes domestiques s'étaient enfuis. Scipion m'assista avec un zèle infatigable, et je lui dois d'être encore de ce monde. Pauvre garçon ! il fut frappé bientôt après, et il n'y eut pas moyen de le sauver. Jamais perte ne m'a été plus sensible.

Pendant que Saint-Clare racontait son histoire, Evangéline s'était graduellement rapprochée de lui. Elle écoutait avidement; ses lèvres étaient entr'ouvertes; ses grands yeux exprimaient un profond intérêt. Quand il eut achevé, elle lui passa les bras autour du cou, et fondit en larmes. La violence de ses émotions faisait trembler tout son corps.

—Eva, ma chère fille, qu'avez-vous? dit Saint-Clare. Cette enfant, ajouta-t-il, ne devrait jamais entendre de semblables récits; elle est trop nerveuse.

—Non papa, je ne suis pas nerveuse, dit Evangéline se contenant avec une force de résolution extraordinaire chez un enfant; je ne suis pas nerveuse, mais ces choses-là me fendent le cœur!

—Expliquez-vous, Eva.

—Je ne le puis. Il me vient une foule d'idées; peut-être vous les dirai-je quelque jour.

—A votre aise, mon enfant; mais ne pleurez pas... Voyez quelle belle pêche je vous ai apportée.

Evangéline la prit en souriant; cependant les coins de sa bouche étaient toujours contractés par un mouvement convulsif.

—Allons, poursuivit Saint-Clare en lui prenant la main, venez voir les poissons rouges.

Au bout de quelques minutes, un bruit de rire joyeux pénétra à travers les rideaux de soie: Evangéline et Saint-Clare se lançaient des roses à la tête; et couraient l'un après l'autre dans les allées de la cour.

Il est à craindre que nous négligions notre ami Tom en nous occupant de personnages plus distingués; mais nos lecteurs auront de ses nouvelles s'ils veulent bien nous suivre au-dessus des écuries. Là se trouvait une petite chambre, meublée d'un lit, d'une chaise, et d'un grand pupitre où Tom déposait sa Bible et son recueil d'hymnes. Notre héros était assis; il avait devant lui son ardoise, et s'appliquait à un travail qui semblait au-dessus de ses forces.

Les aspirations de Tom vers le foyer domestique étaient devenues si impérieuses, qu'il avait demandé une feuille de papier à lettre à Evangéline. Réunissant toutes les connaissances littéraires qu'il tenait de Georges Shelby, il avait conçu l'idée hardie d'écrire une lettre, et il en traçait le brouillon sur son ardoise. Il était assez embarrassé, car il avait oublié la forme de certaines lettres, et ne savait pas au juste comment employer celles dont il avait souvenir. Pendant qu'il suait à la peine, Evangéline arriva, monta sur le dos de sa chaise, et regarda par-dessus son épaule:

—Oh! père Tom, quels drôles de griffonnage!

—J'essaye d'écrire à ma pauvre vieille femme et à mes petits enfants, dit Tom en s'essuyant les yeux avec le revers de la main; mais je désespère d'y réussir.

—Je voudrais pouvoir vous aider, Tom! J'ai appris à écrire; l'année dernière je savais former toutes mes lettres, mais j'ai peur d'avoir oublié.

Evangéline mit sa petite tête blonde près de celle du nègre, et tous deux,

également pleins d'ignorance et de bonne volonté, tinrent une grave consultation. Après avoir délibéré sur chaque moi, ils produisirent une composition qui, à leur grand plaisir, ressemblait à de l'écriture.

—Ça commence à prendre bonne tournure, père Tom ! dit Evangéline avec transport. Que votre femme et vos petits enfants seront contents ! Oh ! c'est une honte de vous en avoir séparé ! J'ai l'intention de demander à papa de vous renvoyer dans quelque temps.

—Ma maîtresse m'a dit qu'elle enverrait de l'argent pour me racheter dès qu'elle en aurait ; je compte sur sa promesse. Le jeune M. Georges a dit qu'il viendrait me chercher, et il m'a donné ce dollar en témoignage.

Et Tom tira de sa veste le précieux dollar.

—Oh ! il viendra certainement ! dit Evangéline. Que je suis contente !

—Je ne veux leur adresser une lettre, voyez-vous, que pour leur faire savoir ce que je fais, et dire à Chloé que je suis bien, parce qu'elle doit avoir du chagrin, la pauvre femme !

—Tom ? cria Saint-Clare, qui venait de se présenter à la porte.

Tom et Evangéline tressaillirent.

—Que faites-vous là ? reprit le maître en jetant un coup d'œil sur l'ardoise.

—Une lettre pour Tom ; il m'a priée de l'aider. N'est-ce pas bien écrit ?

—Je ne veux vous décourager ni l'un ni l'autre ; mais vous auriez mieux fait, Tom, de vous adresser à moi. J'écrirai votre lettre en revenant de la promenade.

—Il est très-important qu'il écrive, dit Evangéline, parce que sa maîtresse doit envoyer de l'argent pour le racheter ; il m'a dit qu'elle s'y était engagée.

Saint-Clare pensait que c'était une de ces promesses en l'air que les maîtres bienveillants feignaient, sans intention de les réaliser, dans l'unique but de diminuer chez les esclaves la douleur d'être vendus. Toutefois, s'abstenant de tout commentaire, il dit à Tom de seller les chevaux.

La lettre de Tom fut écrite et mise à la poste le soir même.

Cependant miss Ophélie persévérait dans ses travaux. Tous les domestiques, depuis Dinah jusqu'aux plus jeunes bambins, s'accordaient à dire qu'elle était décidément curieuse. C'est une épithète que les esclaves des États du Sud emploient pour donner à entendre que leurs supérieurs ne leur conviennent guère.

L'élite de la domesticité, c'est-à-dire Adolphe, Jeanne et Rosa, avaient prononcé que ce n'était pas une dame, qu'elle n'avait pas de grands airs, qu'elle travaillait comme il n'est pas permis à une dame de travailler, et qu'il était surprenant qu'elle fût parente de Saint-Clare. De son côté, Marie déclarait qu'il était fatigant de trouver sa cousine toujours occupée. Miss Ophélie cousait et raccommodait depuis le point du jour jusqu'à la nuit, comme une personne pressée par un besoin immédiat. Quand les ombres s'épaississaient, elle pliait le linge, prenait son tricot, et se remettait à l'œuvre avec une recrudescence d'activité. C'était vraiment un supplice de la voir.



## CHAPITRE XX.

## TOPSY.

Un matin, tandis que miss Ophélie vaquait aux soins du ménage, Saint-Clare l'appela du bas de l'escalier.

— Descendez au salon, cousine ; j'ai quelque chose à vous montrer.

— Qu'est-ce ? dit miss Ophélie, qui descendit aussitôt son ouvrage à la main.

— J'ai fait une acquisition pour vous ; voyez !

Et il lui présenta une petite négresse de huit à neuf ans.

C'était une des plus noires de sa race. Ses yeux ronds, brillants comme des grains de verroterie, erraient avec une vivacité incessante d'objets en objets. Sa bouche, entr'ouverte par l'étonnement que lui causaient les richesses du salon, déployait deux rangées de dents étincelantes. Sa chevelure laineuse était divisée en plusieurs tresses qui s'éparpillaient dans tous les sens. Sur sa physionomie pleine de finesse était jetée, comme un voile, une expression de mélancolie et de gravité solennelle. Elle portait pour tout vêtement une chemise de toile à sac, sale et déchirée. Elle se tenait immobile, les mains croisées sur sa poitrine. Il y avait dans son extérieur quelque chose d'étrange et de fantastique qui déconcerta complètement miss Ophélie.

— Mon cousin, dit-elle, pourquoi m'avez-vous amené cette créature ?

— Pour que vous fassiez son éducation. J'ai pensé que c'était un assez drôle d'échantillon de son espèce. Ici, Topsy ! ajouta-t-il en sifflant, comme s'il eût eu affaire à un chien ; chantez-nous une chanson, et montrez-nous que vous savez danser.

Les yeux de la négresse prirent une expression malicieuse, et elle entonna d'une voix claire et perçante une bizarre mélodie nègre. Pour marquer la mesure, elle gesticulait, battait des mains, entrechoquait les genoux ; par intervalles, elle émettait ces sons gutturaux qui caractérisent la musique africaine. A la fin, elle fit deux ou trois culbutes, donna une dernière note aussi surhumaine que le sifflement d'une locomotive, et se jeta tout à coup sur le tapis. Elle y resta les mains jointes, dans une attitude de pieux recueillement. Une douceur béate était peinte sur son visage ; seulement il y avait une certaine astuce dans les regards furtifs qu'elle lançait du coin de l'œil.

Miss Ophélie demeura muette et paralysée par l'étonnement. Saint-Clare qui s'en amusait, adressa de nouveau la parole à l'enfant.

— Topsy, voici votre nouvelle maîtresse ; je vous laisse entre ses mains ; comportez-vous bien.

— Oui, monsieur, dit Topsy avec une gravité solennelle, mais en remuant ses yeux pleins de malice.

— Vous comprenez, Topsy, il faut être bonne, dit Saint-Clare.

— Oh ! oui, monsieur, répliqua Topsy avec un autre clignement d'yeux, et tenant toujours les mains jointes.

— Augustin, dit miss Ophélie, qu'est-ce que cela signifie ? votre maison est si remplie de ces petites pestes, qu'on ne peut faire un pas sans marcher dessus. Le matin, en me levant, je trouve un négriillon endormi derrière la porte ; un autre est étendu sur le paillason ; je vois une tête noire sortir de dessous la table. Au nom du ciel, pourquoi m'avoir amené cette fille ?

— Pour faire son éducation, ne vous l'ai-je pas dit ? Vous prêchez toujours



qu'il faut instruire les enfants de l'Afrique. J'en ai choisi un complètement ignorant, et je vous le confie.

—Je n'en ai pas besoin ; j'en ai déjà bien assez.

—Voilà comme vous êtes, vous autres bons chrétiens ! vous formez des associations, et vous chargez quelques pauvres missionnaires d'aller passer leurs jours au milieu des païens ; mais personne ne daigne en recueillir un chez lui et prendre la peine de le convertir. On trouve ces Africains trop repoussants, d'une intelligence, trop obtuse, et ainsi de suite.

—L'affaire ne se présentait point à moi sous ce point de vue, dit miss Ophélie d'un ton radouci. C'est en effet une œuvre de missionnaire à remplir.

Saint-Clare avait touché la corde sensible, et miss Ophélie commençait à croire qu'un devoir lui était imposé. Cependant elle ajouta :

—Il était inutile d'acheter cette petite ; j'en ai tant d'autres pour m'occuper.

—Ma cousine, dit Saint-Clare en la prenant à part, je dois vous demander pardon de mes méchants propos ; vous êtes si bonne qu'ils ne sauraient vous atteindre. Le fait est que cette enfant appartenait à deux individus qui tiennent une gargote devant laquelle je passe tous les jours. La malheureuse était grondée et battue du matin au soir, et j'étais las de l'entendre crier. J'ai jugé d'après sa physionomie qu'on pouvait en tirer quelque chose, et je l'ai achetée à votre intention. Donnez-lui une bonne éducation orthodoxe à la mode de la Nouvelle-Angleterre, et vous la verrez se développer. Vous savez que je n'ai point de dispositions pour l'enseignement, mais je voudrais vous voir essayer.

—Je ferai de mon mieux, dit miss Ophélie.

Et elle s'approcha de l'enfant comme on approcherait d'une araignée noire pour laquelle on aurait des intentions bienveillantes.—Elle est à moitié nue et d'une saleté effrayante, dit-elle.

—Eh bien, faites-la nettoyer, et donnez-lui des habits.

Miss Ophélie l'emmena dans les régions de la cuisine.

—Allons, s'écria Dinah d'un ton peu amical, M. Saint-Clare avait bien besoin d'une négresse de plus !

—Pouah ! dirent Jeanne et Rosa avec un suprême dégoût ; qu'elle ne se montre point sur notre passage, nous avons déjà trop de ces misérables noirs.

—Elle n'est pas plus noire que vous, miss Rosa, dit la cuisinière, qui sentait que l'observation lui était applicable. Vous avez l'air de vous croire blanche, mais vous n'êtes ni blanche ni noire, et il vaut mieux être l'un ou l'autre.

Miss Ophélie s'aperçut que personne ne se souciait de procéder à la toilette de la nouvelle venue, et elle fut forcée de s'en occuper elle-même, avec l'assistance de Jeanne, qui s'y prêta de mauvaise grâce.

Pour ménager la sensibilité de nos lecteurs, nous n'insisterons pas sur les détails de la première toilette d'un enfant négligé et maltraité. Miss Ophélie s'acquitta de sa tâche avec répugnance, mais avec une héroïque résolution. Elle s'attendrit quand elle vit sur les épaules de l'enfant des cicatrices et des callosités, marques ineffaçables du régime sous lequel elle avait vécu jusqu'alors.

—Regardez ! dit Jeanne en les montrant, cela prouve qu'elle a besoin de corrections. Oh ! elle nous donnera du mal, j'en suis sûre ! Je m'étonne que monsieur l'ait acheté.

La jeune fille écouta ces commentaires d'un air de tristesse et de résignation qui semblait lui être habituel ; seulement elle regardait à la dérobée les ornements de corail que Jeanne portait aux oreilles. Lorsqu'elle eut les cheveux coupés court et qu'elle fut déceimment vêtue, miss Ophélie la contempla avec satisfaction en disant qu'elle avait un air un peu plus chrétien. La bonne dame se mit dès lors à méditer divers plans d'instruction, et elle débuta par l'interroger.

— Quel âge avez-vous, Topsy ?

— Je ne sais pas, madame, répondit l'enfant en ricanant.

Comment ! vous ne savez pas l'âge que vous avez ? Est-ce qu'on ne vous l'a jamais dit ? Quelle était votre mère ?

— Je n'en ai jamais eu.

— Vous n'avez jamais eu de mère ? Que voulez-vous dire ? Où êtes-vous née ?

— Je ne suis jamais née.

Topsy accompagna ces mots d'un ricanement si diabolique, que miss Ophélie aurait pu s'imaginer qu'elle avait devant les yeux quelque gnome arrivé du pays des sorcières ; mais miss Ophélie était une femme positive. Aussi dit-elle d'un ton sévère : — Il ne faut pas me répondre ainsi ; mon enfant, je ne plaisante pas avec vous. Dites-moi où vous êtes née, et ce que faisaient votre père et votre mère ?

— Je ne suis jamais née, répéta Topsy avec assurance ; je n'ai jamais eu ni père ni mère, ni rien. J'ai été élevée par un spéculateur, avec une masse d'autres, et c'était la vieille mère Sue qui prenait soin de nous.

Evidemment l'enfant parlait avec sincérité. — Il y en a beaucoup comme cela, dit Jeanne ; les spéculateurs les achètent bon marché lorsqu'ils sont petits, pour les revendre ensuite avec avantage.

— Combien de temps avez-vous passé auprès de votre dernier maître ?

— Je ne sais, madame.

— Y a-t-il un an ou davantage ?

— Je ne saurais vous dire.

— Voyez ces nègres, s'écria Jeanne ; ils ne savent pas ce que c'est qu'une année ; ils ne savent même pas leur âge.

— Avez-vous jamais entendu parler de Dieu ?

L'enfant eut l'air étonné, et ne répondit que par son ricanement habituel.

— Savez-vous qui vous a créée ?

— Personne, répliqua Topsy, que cette question parut divertir : je ne crois pas que personne m'ait jamais créée.

— Savez-vous coudre ? demanda miss Ophélie, qui crut devoir faire porter son interrogatoire sur un sujet plus facile à saisir.

— Non, madame.

— De quoi êtes-vous capable ?

— De puiser de l'eau, laver la vaisselle, frotter des couteaux, et servir à table.

Après ce colloque encourageant, miss Ophélie se leva, et trouva Saint-Clare appuyé sur le dossier de sa chaise.

— Vous avez à cultiver un sol vierge, lui dit-il, semez-y vos idées, elles y pousseront !

Les idées de miss Ophélie en matière d'éducation comme en toute autre étaient nettement déterminées ; c'étaient celles qui prévalaient il y a un siècle dans la Nouvelle-Angleterre, et qui se conservent encore dans certaines parties reculées où les chemins de fer sont inconnus. L'enseignement n'était

pas compliqué ; les enfants apprenaient le catéchisme, la couture et la lecture ; on leur recommandait de ne jamais parler sans réflexion, et on les fouettait quand ils mentaient. Cette méthode a été naturellement éclipsée par les lumières qu'on a versées depuis sur l'éducation ; mais il est positif que nos grand'mères élevaient ainsi des hommes et des femmes assez fortement trempés. Miss Ophélie ne connaissait que ce régime, et elle se disposa à l'appliquer à la pauvre avec toute la diligence possible.

Topsy fut considérée dans la famille comme la fille de miss Ophélie. Celle-ci voyant sa pupille mal accueillie à la cuisine, résolut de limiter à sa propre chambre la sphère de ses opérations. Par un sacrifice que quelques-uns de nos lecteurs apprécieront, au lieu de faire son ménage comme auparavant, en repoussant avec dédain toute proposition d'assistance, elle se condamna au supplice de le faire faire par Topsy.

Dès le lendemain la petite fille était introduite dans le sanctuaire. Débarrassée de ses nattes, lavée avec soin, vêtue d'une robe propre, ayant un tablier bien empesé, elle se tenait devant miss Ophélie avec une gravité qui n'aurait pas été déplacée dans un enterrement.

—Je vais vous montrer, dit miss Ophélie, comment on fait un lit. Je suis difficile, et il faut me prêter toute votre attention.

—Oui, madame, répondit Topsy avec un profond soupir.

—Remarquez bien : voici le drap de dessus, et voilà celui de dessous.

—Oui, madame.

—C'est le drap de dessous que vous rabattez sous le traversin ; pour border, vous vous y prenez comme cela.

—Oui, madame, dit l'enfant profondément attentive.

—Vous ramenez le drap de dessus, et vous le bordez solidement aux pieds.

—Oui, madame.

Miss Ophélie ne s'était pas aperçue que pendant qu'elle avait le dos tourné, la jeune élève s'était emparée d'une paire de gants et d'un ruban, et les avait adroitement glissés dans sa manche ; après quoi elle joignit les mains comme auparavant.

—Voyons, Topsy, essayez, dit Miss Ophélie en s'asseyant, après avoir enlevé les draps.

Topsy se mit à l'œuvre avec autant d'adresse que de gravité, et réussit à la complète satisfaction de son institutrice. Son sérieux, dont cette dernière fut très édifiée, ne se démentit pas un seul instant pendant l'opération, qu'elle termina en aplanissant la courte-pointe et en faisant disparaître les moindres rides. Par malheur, le bout du ruban qu'elle avait dérobé s'échappa de sa manche et attira l'attention de miss Ophélie, qui bondit pour s'en emparer.

—Qu'est-ce que cela, méchante enfant ? vous l'avez volé !

Quoique le ruban eût été tiré de sa manche, Topsy, sans se déconcerter, la regarda d'un air de surprise et d'insouciance.

—Il est à vous ? fit-elle ; comment se trouve-t-il dans ma manche ?

—Topsy, ne me faites pas de mensonge ; vous avez volé ce ruban ?

—Madame, je vous déclare que non ; je viens de le voir à l'instant pour la première fois.

—Topsy, vous savez qu'il est vilain de mentir.

—Je ne mens jamais, miss Phélie, reprit Topsy du ton de la vertu calomniée ; c'est la vérité que je vous ai dite, et pas autre chose.

—Topsy, je vous donnerai le fouet si vous mentez.

—Quand même vous me fouetteriez toute la journée, balbutia Topsy, qui

commençait à se troubler, je n'avais pas vu ce ruban avant qu'il se trouvât dans ma manche. Miss Phélie a dû le laisser sur le lit ; il s'est entortillé dans ma robe et est entré dans ma manche.

Cet impudent mensonge indigna tellement l'institutrice, qu'elle saisit l'enfant par les bras et la secoua rudement.

—Osez-vous bien le soutenir ?

La secousse fit tomber les gants de l'autre manche.

—Là, s'écria miss Ophélie, me direz-vous maintenant que vous n'avez pas volé le ruban ?

Topsy avoua qu'elle avait pris les gants, mais elle persista à nier le vol du ruban.

—Allons, Topsy, dit miss Ophélie, si vous avouez tout, je ne vous donnerai pas le fouet pour aujourd'hui.

Topsy se rendit ; elle confessa qu'elle avait volé le ruban et les gants, et elle protesta de son repentir.

—Dites-moi maintenant ; je sais que vous avez dû voler autre chose depuis que vous êtes dans la maison, car je vous ai laissée courir hier toute la journée. Dites-moi ce que vous avez pris, et vous ne serez pas fouettée.

—Eh bien, madame, j'ai pris le collier que miss Eva porte à son cou.

—O la vilaine ! ét puis, quoi encore ?

—J'ai pris les pendants d'oreilles de Jeanne.

—Rapportez-moi tout cela à la minute.

—Je ne puis, madame ; j'ai jeté au feu le collier et les pendants d'oreilles.

—Vous les avez jetés au feu ? quel conte ! Allez les chercher, ou je vous fouetterai.

Topsy déclara en sanglotant qu'elle ne le pouvait pas, par ce qu'elle les avait jetés au feu.

—Pourquoi ? dans quel but ? demanda miss Ophélie.

—Parce que je suis méchante, très méchante.

En ce moment Evangéline entra innocemment dans la chambre : elle avait son collier au cou.

—Où avez-vous retrouvé votre collier ? dit miss Ophélie.

—Je l'ai eu toute la journée.

—Et vous l'aviez hier ?

—Certainement, et ce qu'il y a de singulier, c'est que j'avais oublié de l'ôter et que je l'ai gardé toute la nuit.

Miss Ophélie fut comme étourdie ; et ce qui augmenta sa stupéfaction, ce fut l'entrée de Jeanne qui venait apporter du linge nouvellement repassé, et qui faisait tinter ses pendants d'oreilles de corail.

—En vérité dit la bonne dame au désespoir, je ne ferai jamais rien d'un pareil enfant. Pourquoi m'avez-vous déclaré que vous aviez volé ces objets ?

—Madame m'avait dit d'avouer ; j'ai avoué tout ce qui m'a passé par la tête.

—Mais je ne vous disais pas d'avouer des vols que vous n'aviez pas commis. C'est mentir comme auparavant.

—Vous croyez ? dit Topsy d'un air d'innocence.

—Est-ce qu'on peut attendre une vérité de cette espèce ? s'écria Jeanne avec indignation ; si j'étais à la place de M. Saint-Clare, je la fouetterais jusqu'au sang.

—Ne parlez pas ainsi, dit Evangéline d'un ton de commandement qu'elle prenait quelquefois, je ne saurais le souffrir.

—Vous êtes trop bonne, miss Eva, vous ne savez pas comment il faut traiter les nègres : on n'en vient à bout qu'à force de coups.

—Silence, Jeanne ! pas un mot de plus, reprit Evangéline, dont les yeux étincelèrent et dont le teint se colora.

Jeanne n'osa répliquer, mais elle murmura en sortant :—Miss Eva est bien du sang de son père ; elle parle absolument comme lui.

Evangéline examina Topsy. Les deux enfants qui se trouvaient en présence personnifiaient les deux extrêmes de la société. C'était d'un côté la fille blonde aux yeux intelligents, au front noble, à l'allure princière ; de l'autre, la négresse timide, ignorante, mais fine et artificieuse. La première représentait la race saxonne, développée par des siècles de culture, de domination, de supériorité morale et physique. La seconde représentait l'Afrique dégradée par des siècles d'oppression, de misère et de rudes labeurs. Ce contraste frappait peut-être l'imagination d'Evangéline ; mais les pensées d'un enfant ne sont guère que des instincts vagues et indéfinis, et la fille de Saint-Clare en avait souvent qu'elle aurait été incapable de formuler. En entendant sa cousine blâmer la conduite de Topsy, elle parut attristée, et dit avec douceur :—Pauvre Topsy, pourquoi chercher à voler ? on va maintenant prendre bien soin de vous. J'aime mieux pour ma part vous donner mes affaires que de vous les laisser prendre.

C'était la première parole de bonté que la négresse eût entendue de sa vie. La voix et les manières insinuantes de sa jeune maîtresse produisirent une étrange impression sur son cœur sauvage ; on eût dit même qu'une larme perlait dans ses yeux ronds et brillants ; mais cette émotion fut passagère, et Topsy se mit à rire. L'être qui a été constamment en butte à de mauvais traitements est d'une incrédulité singulière quand on vient à lui témoigner de la bienveillance. Topsy trouvait dans le langage d'Eva quelque chose de drôle et d'inexplicable : elle n'y croyait pas.

Mais que pouvait-on faire de Topsy ? Miss Ophélie y perdait sa science, et ne trouvait pas moyen de mettre en pratique son système d'éducation. Elle pensa qu'il fallait prendre le temps de réfléchir ; et dans l'espoir que les cabinets noirs étaient favorables au développement des vertus morales, elle enferma Topsy jusqu'à nouvel ordre.

—Je ne vois pas, dit-elle à Saint-Clare, qu'il soit possible de conduire cette enfant sans lui donner le fouet.

A votre aise, cousine ; je vous donne plein pouvoir.

—Il faut toujours fouetter les enfants, reprit miss Ophélie ; jamais on ne les a élevés autrement.

—Faites comme vous l'entendrez, ma cousine ; je vous serai seulement observer que j'ai vu frapper cette enfant avec la pelle, les pincettes, ou tout autre ustensile qui tombait sous la main de son maître ; et quand je songe aux traitements auxquels elle est habituée, je me dis qu'il vous faudra la battre avec bien de l'énergie pour produire la moindre impression.

—Que faut-il donc en faire ? dit Ophélie.

—Vous me posez là une question grave, reprit Saint-Clare ; que faire d'un être humain qu'on ne peut gouverner qu'avec un nerf de bœuf ?

—Je ne sais ; je n'ai jamais vu de pareil enfant.

—Ils sont pourtant communs parmi nous, et il y a bien des hommes qui leur ressemblent. Comment en viendrez-vous à bout ?

—J'éprouverais un grand embarras, dit miss Ophélie.

—Et moi aussi, répartit Saint-Clare. D'où viennent les cruautés horribles que rapportent parfois les journaux ? par exemple, le meurtre de Prue ?

Elles viennent d'un endurcissement graduel des deux parts : le maître se montre de plus en plus cruel, et l'esclave de plus en plus indocile. Le fouet et les mauvais traitements sont comme le laudanum : il faut en augmenter la dose à mesure que la sensibilité décline. Je m'en suis aperçu de bonne heure, et j'ai pris le parti de ne jamais commencer, parce que j'ignorais où je m'arrêteraï. J'ai résolu de conserver au moins mon caractère moral ; il en résulte que mes esclaves se conduisent en enfants gâtés ; mais je crois que cela vaut mieux que de nous abrutir ensemble. Vous m'avez souvent parlé de la responsabilité qui pesait sur nous ; vous m'avez reproché de ne pas instruire mes esclaves : j'espérais que vous feriez une expérience utile sur cet enfant, qui compte parmi nous des milliers de semblables.

— C'est votre système qui crée de tels enfants, dit miss Ophélie.

— Je le sais ; mais enfin ils sont créés, ils existent : quel parti prendre à leur égard ?

— J'y réfléchirai, reprit miss Ophélie ; car il est de mon devoir de persévérer.

En effet, la bonne dame ne renonça pas à son entreprise ; elle imposa à son élève des occupations régulières, et lui donna des leçons de lecture et de couture. Topsy apprit ses lettres comme par enchantement, et fut bientôt en état de lire couramment ; mais, souple comme un chat et remuante comme un singe, elle avait en horreur l'immobilité qu'exigeait la couture : elle brisait ses aiguilles, les jetait par les fenêtres, les glissait dans les fentes de la muraille ; ou bien elle cassait son fil, le mêlait, et faisait subtilement disparaître des bobines tout entières. Ses mouvements étaient si rapides, et elle était si maîtresse du jeu de sa physionomie, que miss Ophélie ne pouvait la prendre en défaut, quoiqu'elle fût étonnée que tant d'accidents pussent successivement arriver.

Topsy fut bientôt remarquée dans la maison ; elle avait des talents merveilleux pour la pantomime, les grimaces et les drôleries ; elle dansait, chantait, faisait des cabrioles, sifflait, imitait tous les sons qui la frappaient ; aux heures de récréation, tous les enfants du logis la suivaient la bouche béante d'admiration. Evangéline elle-même était fascinée par l'enchanteresse, comme une colombe est parfois charmée par les ondulations d'un serpent. Miss Ophélie, alarmée, vint supplier Saint-Clare d'interdire à sa fille la fréquentation de Topsy.

— Bah ! laissez-la tranquille ; cela n'a pas d'inconvénient.

— J'ai peur qu'une enfant aussi dépravée lui enseigne quelque méchanceté.

— Elle peut pervertir les autres, reprit Saint-Clare, mais le mal glisse sur le cœur d'Eva comme la rosée sur une feuille.

— N'ayez pas trop de confiance, dit miss Ophélie ; je sais que je ne laisserais jamais un de mes enfants jouer avec Topsy.

— Je le permets aux miens, répliqua Saint-Clare ; si Eva avait dû se corrompre, ce serait fait depuis bien longtemps.

Topsy avait été d'abord méprisée par les principaux serviteurs ; mais ils furent bientôt obligés de changer d'avis. On s'aperçut bientôt que quiconque décriait la négrillonne était sûr d'éprouver peu de temps après de fâcheuses mésaventures. C'était quelque bijou favori qui lui manquait, ou quelque ajustement qui se trouvait tout à coup hors de service ; d'autres fois l'ennemi de Topsy trébuchait contre un baquet rempli d'eau chaude, ou recevait sur la tête un déluge d'eau sale, au moment où il était en grande toilette. On fit des recherches pour découvrir l'auteur de ces embûches ; Topsy fut citée à la barre, et comparut devant tous les degrés de juridiction ;

mais elle soutint constamment l'interrogatoire avec une imperturbable gravité. Tout le monde était convaincu qu'elle était coupable ; mais, faute de preuves matérielles, on dut abandonner les poursuites.

L'individu qui se permettait ces mauvais tours avait soin de bien choisir son temps. Ainsi, pour se venger de Jeanne et de Rosa, il profitait d'un jour où elles étaient en disgrâce, et où leur maîtresse n'était nullement disposée à écouter leurs plaintes. Bref, Topsy fit bientôt comprendre à tous qu'il importait de la laisser en paix, et on ne la contraria plus.

Topsy apprenait tout ce qu'on lui enseignait avec une célérité prodigieuse et montrait une rare adresse dans toutes les opérations manuelles. En quelques leçons, elle sut mettre dans la chambre de miss Ophelia un ordre irréprochable. Il était impossible d'ajuster avec plus de soin les oreillers, de mieux unir la surface du lit, d'enlever plus exactement la poussière. Topsy rangeait tout admirablement, quand elle le voulait ; mais elle ne le voulait pas tous les jours. Si, après quelque temps de patiente surveillance, miss Ophélie se persuadait que son élève pouvait être abandonnée à elle-même, celle-ci faisait régner dans la chambre la confusion du carnaval. Au lieu de faire le lit, elle s'amusa à ôter les taies d'oreiller ; elle boutait entre les oreillers sa tête crépue, qui se couronnait d'un grotesque diadème de plumes ; elle montait sur le ciel de lit, et s'y tenait suspendue la tête en bas ; elle bouleversait les draps, revêtait le traversin du costume de nuit de miss Ophélie, et jouait avec lui diverses scènes comiques qu'elle accompagnait de chants, de sifflements et de grimaces devant la glace.

Un jour que miss Ophélie, par une négligence inusitée, avait laissé la clef de sa commode à la serrure, elle trouva son plus beau châle rouge de crêpe de Chine roulé, en guise de turban, autour du front de Topsy. La négresse tragiquement drapée, poursuivait devant la glace le cours de ses répétitions.

—Topsy ! disait parfois l'institutrice à bout de patience, pourquoi vous conduire ainsi ?

—Je ne sais, madame ; je suppose que c'est parce que je suis méchante.

—Je ne sais vraiment que faire avec vous, Topsy.

—Ah ! madame, il faut me fouetter. Mon ancienne maîtresse me fouettait toujours : je ne travaillais qu'après avoir été battue.

—Mais, Topsy, je n'ai pas envie de vous donner le fouet. Vous faites bien quand vous le voulez ; pourquoi ne voulez-vous pas ?

—J'étais habitué au fouet, madame ; je présume que ça me faisait du bien.

Miss Ophélie essayait de la recette, et Topsy ne manquait jamais d'entrer en convulsions, de crier, de gémir, de demander grâce ; mais une demi-heure après quand elle était sur le balcon, au milieu des négrillons, elle tournait en dérision son supplice :

—Miss Ophélie m'a donné le fouet !... ça m'est bien égal ; ses coups ne tueraient pas une mouche. Il fallait voir comment mon ancien maître enlevait la chair ; il s'y entendait.

Topsy aimait à faire parade de ses égarements—Nègres, disait-elle quelquefois à ses auditeurs, vous savez que vous êtes tous pécheurs ; les blancs le sont aussi, à ce que prétend miss Ophélie ; mais personne n'a commis plus de fautes que moi ; je suis intraitable ; mon ancienne maîtresse passait sa vie à jurer après moi. Je crois que je suis la plus méchante créature du monde.

A ces mots, Topsy faisait une gambade, montait sur quelque grillage élevé, et s'y pavanait, fière de ses méfaits comme d'une distinction.

Miss Ophélie s'occupait sérieusement tous les dimanches d'apprendre à

Topsy le catéchisme. L'enfant avait une mémoire rare, et récitait ses leçons couramment, ce qui encourageait l'institutrice.

—Quel bien croyez-vous lui faire? demanda Saint-Clare.

—Le catéchisme, répondit miss Ophélie, a toujours été enseigné aux enfants, et leur a toujours fait du bien.

—Même quand ils ne le comprennent pas?

—Oh! ils ne le comprennent jamais tout d'abord, mais ils se le rappellent en grandissant.

—Ma foi, je ne me le rappelle pas, et pourtant vous me l'avez appris dans mon enfance.

—Oh! vous aviez de grandes dispositions, Augustin, et j'avais fondé sur vous bien des espérances!

—Est-ce que je ne les ai pas réalisées?

—Plût au ciel que vous fussiez aussi bon que dans vos premières années!

—Je ne crois pas avoir changé, ma cousine. Eh bien, poursuivez votre œuvre, et catéchisez Topsy; peut-être finirez-vous par lui débrouiller les idées.

Pendant cette discussion, Topsy était restée immobile comme une statue, les mains jointes, et, sur un signe de sa maîtresse, elle continua à réciter: "Nos premiers parents, ayant abusé de leur liberté, sortirent de l'état où ils avaient été créés."

En prononçant ces mots Topsy parut désirer une explication.

—Qu'y a-t-il, Topsy? demanda miss Ophélie.

—Dites-moi, madame, était-ce l'Etat de Kentucky?

—Quel Etat?

—L'Etat d'où ils sortirent. J'ai entendu mon maître dire que nous venions du Kentucky.

Saint-Clare se mit à rire en disant:

—Vous lui indiquez un sens, et elle en trouve un autre. Il semble qu'elle veuille établir une théorie de l'émigration.

—De grâce, Augustin, gardez le silence; comment puis-je arriver à bien si vous riez?

—Soit: je ne troublerai plus vos exercices.

Saint-Clare se mit à lire son journal, tandis que Topsy répétait sa leçon; elle la savait à merveille; seulement elle transportait parfois des mots importants, et persistait dans ses erreurs, malgré toute remontrance contraire. Saint-Clare prenait un malin plaisir à ses méprises, et faisait répéter à la négresse les passages qu'elle avait dénaturés.

—Comment voulez-vous que je m'acquitte de ma tâche, Augustin? dit miss Ophélie; vous contrariez mes efforts.

—C'est qu'il est vraiment comique de voir cette petite fille s'embarasser dans ces grands mots!

—Mais vous la soutenez dans ses écarts; vous devriez vous rappeler qu'elle est douce de raison, et que vous pouvez exercer sur elle une influence.

—Sans doute; mais je suis si méchant! pour me servir de l'expression de Topsy.

L'éducation de la négresse se poursuivit de la sorte pendant plusieurs mois. Miss Ophélie ne se rebuta point; elle s'habitua à son métier de pédagogue comme d'autres personnes s'accoutument à la névralgie ou à une maladie chronique. L'enfant procurait à Saint-Clare les mêmes distractions qu'un perroquet ou un épagneul. Toutes les fois que Topsy était persécutée, elle se réfugiait auprès de son maître, qui parvenait à conjurer la tempête. Il



lui donnait de temps en temps quelques pièces de monnaie, qu'elle employait à acheter des noix ou du sucre candi. Elle les distribuait avec prodigalité aux enfants du logis ; car, pour lui rendre justice, nous devons dire qu'elle était généreuse, et qu'elle avait le cœur excellent. Maintenant que la voilà introduite dans notre corps de ballet, elle y figurera à son tour avec nos autres acteurs.



## CHAPITRE XXI.

### LE KENTUCKY.

Nos lecteurs ne seront pas fâchés de retourner dans la case du père Tom, et de savoir ce qui se passait parmi ceux que nous avons un moment négligés.

C'était vers la fin d'une soirée d'été ; les portes et les fenêtres du salon étaient ouvertes, pour livrer passage aux brises égarées qui pouvaient avoir envie d'entrer. M. Shelby était étendu sur une chaise ; il avait les pieds sur une autre, et fumait le cigare de l'après-dîner. Madame Shelby travaillait à la porte, et semblait préoccupée d'une communication qu'elle désirait faire au premier moment favorable.

— Savez-vous, dit-elle, que la mère Chloé a reçu une lettre de Tom ?

— En vérité, il paraît que Tom a trouvé des amis là-bas ! Comment se porte-t-il ?

— Il a été acheté par une famille estimable ; il est traité avec égards, et n'a pas grand'chose à faire.

— Tant mieux, tant mieux ! reprit M. Shelby. Il s'habitue sans doute à sa nouvelle résidence, et ne songe plus à revenir ici.

— Au contraire, il demande avec instance quand on lui enverra l'argent pour le racheter.

— Je ne le sais pas moi-même, dit M. Shelby. Une fois qu'on est embarqué dans les mauvaises affaires, on ne s'en tire jamais. On est comme dans une savane, tombant sans cesse d'un bourbier dans un autre. Il faut emprunter à celui-ci pour payer celui-là, et les billets vous arrivent avant qu'on ait eu le temps de fumer un cigare. Les réclamations des créanciers pleuvent comme de la grêle.

— Il me semble, mon cher, que vous pourriez sortir d'embaras. Si vous vendiez vos chevaux et une de vos fermes, est-ce que vous n'arriveriez pas à payer ?

— Que vous êtes ridicule, Emilie ! Vous êtes la femme la plus charmante du Kentucky, mais vous ressemblez à vos compagnes en cela que vous n'entendez rien aux affaires.

— Vous devriez au moins m'initier aux vôtres, dit madame Shelby. Faites un état de votre actif et de votre passif, et permettez-moi d'examiner si la situation est réellement désastreuse.

— Ce que vous me demandez est impossible, Emilie ; je sais à quoi m'en tenir, mais je ne puis établir mon bilan en chiffres muets. Vous n'y entendez rien je le répète.

Ne sachant comment soutenir son opinion, M. Shelby éleva la voix, moyen concluant que les maris emploient assez volontiers lorsqu'ils parlent d'affaires avec leur femmes.

Madame Shelby n'insista pas ; elle avait cependant un esprit lucide et

pratique, et une force de caractère très supérieure à celle de son époux ; la proposition qu'elle avait faite était donc loin d'être aussi absurde que M. Shelby le supposait. Renonçant pour le moment à son grand projet de bilan, elle ne s'occupa que d'un seul point :

—N'avez-vous aucun moyen de trouver de l'argent ? Cette pauvre mère Chloé rêve sans cesse à la promesse que vous lui avez faite.

—Promesse imprudente ! s'écria M. Shelby. Ce qu'il y a de mieux à faire, je crois, c'est d'engager Chloé à prendre son parti. Dans quelques années, Tom se remariera et elle ferait bien de s'envoler aussi en secondes noces.

—Monsieur Shelby, je me garderais bien de donner un tel conseil à Chloé. J'ai appris à mes gens que leurs mariages étaient aussi sacrés que les nôtres.

—C'est dommage ! Vous leur avez enseigné une morale au-dessus de leur position sociale.

—C'est tout simplement la morale de l'Évangile.

—Allons, Emilie, je ne prétends pas contrarier vos idées religieuses, seulement elles ne conviennent pas à des gens de cette condition.

—Elles ne leur conviennent pas, c'est vrai, et c'est pourquoi j'ai leur condition en horreur. Je vous le déclare, mon cher, je ne puis me dispenser de remplir les promesses que j'ai faites à ces infortunés ; s'il m'est impossible de me procurer de l'argent d'une autre manière, je donnerai des leçons de musique, et je sais que j'en aurai assez pour gagner de quoi racheter Tom.

—Je ne souffrirais jamais, Emilie, que vous vous avilissiez ainsi.

—M'avilir ! n'est-ce pas plutôt mieux que de ne pas tenir ma parole envers des malheureux ?

—Vous êtes toujours d'un héroïsme transcendant, dit M. Shelby ; mais j'espère que vous réfléchirez avant de céder à cet accès de donquichotisme.

Ici la conversation fut interrompue par l'apparition de la mère Chloé.

—Madame, dit-elle, voudriez-vous venir un moment ?

—De quoi s'agit-il ? dit madame Shelby en se levant.

—Madame voudrait-elle jeter un coup d'œil sur les provisions qui viennent d'arriver ?

Madame Shelby descendit, et Chloé lui montra gravement un lot de poulets et de canards.

—Je me demandais s'il fallait en faire un pâté.

—Peu m'importe, mère Chloé ; accommodez cette volaille comme vous l'entendrez.

Chloé toucha les poulets d'un air rêveur ; il était facile de voir que son esprit était ailleurs. Enfin elle fit entendre ce rire dont les nègres font souvent précéder une proposition hardie.

—Monsieur, dit-elle, cherche partout de l'argent, et il ne profite pas des moyens qu'il a entre les mains pour en trouver.

—Je ne vous comprends pas, dit madame Shelby devinant aux manières de Chloé que celle-ci n'avait pas perdu un seul mot de la précédente conversation.

Mon Dieu, madame, reprit Chloé en riant, il y a des maîtres qui gagnent de l'argent en louant leurs nègres. Pourquoi garder à la maison tant de bouches inutiles ?

—Est-ce que vous désirez que nous cherchions à vous louer au dehors, Chloé ?

—Je ne désire rien, madame : seulement Samuel m'a dit qu'il y avait à Louisville des pâtisseries qui avaient besoin de serviteurs expérimentés, et qui leur donnaient quatre dollars par semaine.

—Eh bien ! Chloé ?

—Eh bien, madame, je pense qu'il est temps que Sally se mette à l'œuvre : elle est sous ma direction depuis quelque temps, et elle réussit presque aussi bien que moi. Si madame voulait me laisser partir ; j'irais gagner de l'argent là-bas.

—Vous voudriez donc quitter vos enfants ?

—Ils sont assez grands pour travailler, et Sally se chargerait de la petite.

—Louisville est bien loin d'ici ?

—Ça ne m'affraye pas, c'est en aval de la rivière, pas trop loin de l'endroit où demeure mon vieil homme.

Chloé prononça ces derniers mots d'un ton interrogateur, en regardant madame Shelby.

—Non, Chloé ; il habite à plus de cent milles au-delà.

Le visage de la négresse s'assombrit.

—N'importe, vous serez toujours rapprochée, Chloé. Oni, vous pouvez partir, et votre salaire tout entier sera mis de côté pour le rachat de votre mari.

Le visage de Chloé s'éclaircit comme un nuage noir qu'argente un rayon de soleil.

—Ah ! madame, vous êtes trop bonne ! j'avais songé à cela. N'ayant besoin ni d'habits ni de souliers, je pourrai économiser jusqu'au dernier centime. Combien y a-t-il de semaines dans une année, madame ?

—Cinquante-deux.

—Ah ! ah ! et quatre dollars par semaine, combien cela fait-il ?

—Deux cent huit.

—Deux cent huit ! s'écria Chloé d'un ton de surprise et de ravissement ; et combien de temps faudrait-il travailler pour gagner la somme ronde ?

—Quatre ou cinq ans ; mais j'abrègerai la durée de votre épreuve.

—Je n'entends pas du tout que madame donne des leçons ; mon maître a parfaitement raison en cela ; ce serait inconvenant. Personne de la famille ne sera réduit à cette extrémité tant que j'aurai des bras.

—Ne craignez rien, Chloé, dit madame Shelby en souriant, je veillerai sur l'honneur de la famille. Mais quand comptez-vous vous en aller ?

—Je suis prête ; Samuel va descendre la rivière, pour conduire des pou-lains au marché, et il m'a proposé de m'emmener. Mon paquet est fait, et je partirai demain avec Samuel, si madame veut me signer une passe, et me donner des lettres de recommandation.

—Je m'en occuperai, si M. Shelby ne s'y oppose pas. Je vais lui parler.

Madame Shelby remonta, et la mère Chloé rentra dans sa case pour achever ses préparatifs et ranger les effets de sa petite fille.

—Vous ne savez pas, dit-elle à Georges, qui vint lui rendre visite, je pars demain pour Louisville, j'y gagnerai quatre dollars par semaine, et madame les mettra de côté pour racheter mon vieil homme !

—Quelle aventure ! s'écria Georges ; comment partez-vous ?

—Avec Samuel ; et maintenant, monsieur Georges, j'espère que vous allez vous asseoir là et écrire à mon vieil homme, et lui dire tout ce qui arrive.

—Volontiers, dit Georges ; le père Tom sera charmé d'avoir de nos nouvelles ; je cours chercher du papier et de l'encre, et nous nous mettrons à la besogne.

—Allez, monsieur Georges, et je vais vous tenir en réserve quelques friandises. Ah ! vous ne ferez plus de soupers avec votre vieille cuisinière !

(La suite au prochain numéro.)

## CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DE LA RUCHE LITTÉRAIRE.

Journalier de Londres, de Paris et de New-York.

A Londres nous sommes en plein carnaval ; car vous saurez que le carnaval anglais ne commence qu'avec l'été qu'on appelle printemps dans ces parages.—Les bals, les concerts vont leur train. L'Opéra avec Grisi et Mario y fait fureur, mais ce qu'il y a de plus remarquable cette année, ce qui la distingue de toute autre, ce sont les Duchesses qui s'amuse à jouer à la république, tandis que les Américains cherchent à faire de l'aristocratie !

Deux duchesses, mère et fille, ma foi ! Mesdames de Sutherland et d'Argyle prennent par la main la femme d'un obscur ministre protestant, la font asseoir entre elles sur un canapé et les voilà qui devisent sur le moyen de rendre la liberté à tous les esclaves des États-Unis. Les femmes, les duchesses surtout, ne doutent de rien. On dit que Madame Beecher Stowe a subi tous ces honneurs sans émotion ou timidité. Plus elle aura été originale et yankee, plus elle aura satisfait la curiosité de cette assemblée aristocratique.—Quant à s'imaginer que la duchesse la plus duchesse de la terre, duchesse comme l'étaient les châtelaines du moyen-âge, ait un instant pensé à comparer la gauche et peu jolie femme de rien avec elle ou les manières, *ultra* comme il faut, de sa caste, ce serait folie. Fièvre, froide, esclave de ses devoirs, de sa position, elle n'est pas même vaine de sa beauté. Etre née comtesse et mariée duchesse de Sutherland semble à son point de vue suppléer à tout, ou plutôt comprendre tout autre mérite. Grande, elle a une taille de déesse, une chevelure blonde et abondante comme celle d'Ève, une éblouissante carnation, des traits d'une régularité désespérante, jamais une émotion n'a cerné ses beaux yeux d'un bleu limpide ; jamais un chagrin n'a laissé de trace sur ce front blanc et uni ; Paris même n'a pu la rendre ni sémillante ni gaie ; à peine si l'admiration de tout le beau monde du faubourg noble et du faubourg diplomatique a pu lui arracher un sourire. Quoique, déjà, plusieurs fois grand'mère, on la dirait aussi jeune, comme elle est certes plus belle, que sa fille la duchesse d'Argyle. Pâle copie de sa mère, le repos et la dignité maternelle ont dégénéré chez elle en tristesse et apathie. Le jeune Duc d'Argyle du clan des Campbells qu'on se figurerait être un fier et fougueux guerrier est, au contraire, un tout petit homme mince et finet au teint de nacre, aux mains d'enfant, à la chevelure soyeuse et blouclée d'un blond écossais, ce qui, en d'autres pays, veut dire d'un rouge ardent. Il se distingue par son éloquence un peu compassée et par sa grande capacité à faire d'une chose petite et mesquiné une affaire politique. Il a daigné écrire un livre religieux, une immense discussion sur quelque vétilleuse particularité de l'église presbytérienne. Je n'ai jamais lu ce livre, mais je suis disposée à lui accorder quelque mérite, parce qu'il a valu à l'auteur les honneurs de l'excommunication.

Laissons les ducs s'emparer de Mme. Stowe et disons que les Américains de New-York sont fort honteux de la manière dont elle a empoché les *pennies* Anglais, et que les Américains de Londres ont témoigné leur peu de sympathie pour la romancière négrophile en ne l'invitant point chez eux, et en déclarant qu'elle n'appartient en aucune façon à la société fashionable de New-York, de Boston ou de Philadelphie.

Dernièrement, Monsieur Peabody, banquier millionnaire établi à Londres, a donné une grande fête en l'honneur du ministre, M. Ingersoll, envoyé à Londres peu de mois avant l'élection de M. Pierce et qui, ayant fait un agréable petit voyage aux frais du gouvernement, est rentré fort content à Philadelphie pour en raconter les merveilles. Ce qui distingue les fêtes de Monsieur Peabody, c'est qu'il ne les donne jamais chez lui. L'année dernière, c'était dans une grande salle de bal (la salle d'Almacks) qu'il convia ses invités (comme si on achetait les billets à la porte) ; cette fois il les fait aller au cabaret à Richmond à trois lieues de Londres. A part cette particularité qui ferait supposer que Peabody n'a pas de maison, la fête au "*Star and gaiter*" n'offrait rien d'extraordinaire. On y a beaucoup mangé, on y a beaucoup bu et puis, entre deux vins, on a beaucoup parlé de l'affection qui unissait les deux pays, l'Angleterre et l'Amérique.

Toutte sorte d'artistes y ont chanté toute sorte de musique ; depuis le *non nobis* sacré jusqu'à l'égrillardie chanson bachique.—Grisi et Mario, moyennant 500 francs chaque,

ont bien voulu répéter les morceaux que la veille on avait entendus et que le lendemain on devait ré-entendre à l'Opéra. Enfin on est revenu, les uns jalousant l'aimable amphitryon, les autres s'en moquant. Avant d'arriver à Londres, on s'est endormi et avant de revoir M. Peabody, on l'avait oublié. Nous connaissons l'espèce Peabody, nous avons eu son pareil à Paris, seulement Monsieur Ih—e avait un magnifique hôtel à lui (bien à lui; car il l'a payé un million), rue de V—au Faubourg St. Germain et, là, il tenait table ouverte. On appelait ce rendez-vous de la société mixte "le restaurant Américain" si bien qu'un naïf et riche espagnol y ayant été conduit par un de ces malicieuses lions Parisiens qu'un Parisien peut seul comprendre, voulut, à toute force, payer son souper au maître de la maison, tant M. Ih—e avait peu l'air d'être autre chose qu'un maître d'hôtel.

A Paris, on cause tout bas sur les fêtes du couronnement qu'on avait promises pour le mois de mai.—Les uns disent que le Pape demandé ne veut pas venir—les autres qu'il est décidé qu'un couronnement serait par trop impérial, car vous saurez qu', tout en étant despote, on doit être démocrate. Du reste on a l'air de s'amuser sans trop s'occuper de politique: les jardins publics, les restaurants et les théâtres sont remplis de monde et de beau-monde encore, mais, on s'amuse sans éclat et sans effort; rien de saillant, rien de resplendissant.

A New-York, nous sommes dans un état de transition qui nous laisse peu de chose à raconter; nos plaisirs sont tous à venir.—Nous parlons beaucoup du *Crystal Palace*, mais nous n'y croyons pas trop jusqu'à présent. Malgré un assez joli dôme qui s'élève déjà au-dessus des cheminées de la quarante-deuxième rue, le programme du Palais de Cristal menace d'être une mystification; n'importe! les envoyés de toutes les parties du monde arriveront dans le courant de l'été et, après tout, les habitants de New-York seront heureux et satisfaits; car que faut-il à ce peuple *go-a-head* par excellence? Du bruit, quelque célébrité à lioniser, une grande foule, l'occasion de faire de belles toilettes pour les femmes, de boire du champagne et de faire trotter les chevaux à la barbe des Anglais pour les hommes, voilà ce qu'il faut à la population *tourbillonne* de New-York. Il y aura tout cela: les hôtels se remplissent, déjà; dans ceux achevés il n'y a plus de place, quelques autres ont des rideaux de tulle brodés et des flâneurs aux fenêtres des premiers étages, pendant que les maçons achèvent les seconds—et puis d'ici à six semaines (l'ouverture du Palais de Cristal doit, soit-disant, se faire le 15 Juillet), il y a le temps d'imaginer, de construire et de meubler autant d'hôtels que vous voudrez: ceci est le pays où l'on vous donne des palais en marbre à discrétion, comme le pain à Paris.

Les femmes aiment infiniment à demeurer dans ces grands hôtels, à voir, à être vues, à dîner à table d'hôte et enfin à faire tous les jours des toilettes *d'entrées*. Tout à New-York est pour le faste. Voici pour le bien-être:—

On est toujours isolé, quoique toujours entouré de curieux et d'indifférents—on n'a encore dans la nouvelle capitale du nouveau monde que les semblans de la société. Les hommes ont bien des amis dans Wall street et quelques compagnons alcooliques dans les *bars-rooms*, tandis que les femmes, sans intérieur, sans liens de famille, sans intimité, passent leur temps à se regarder, à s'envier et à se déchirer à belles dents—si elles font quelques connaissances entre elles, ce ne sont que des liaisons éphémères. Le hasard et non la sympathie les rassemblent; aussi n'y a-t-il ni franchise, ni abandon, ni affection dans ces amitiés toutes superficielles!—Quant aux hommes, ils ne s'amuse pas dans la société des femmes et n'y paraissent que pour y avaler leur dîner le plus vite possible.

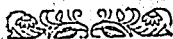
Privée ainsi de toute occupation intellectuelle,—car que voulez-vous faire dans un salon où il entre cinquante personnes toutes les cinq minutes, ou dans une chambre grande comme un "state room" de steamer où vos malles sont entassées les unes sur les autres,—n'ayant aucun soin d'intérieur, les enfans en pension, afin de leur éviter la vie d'hôtel, la femme ne peut cultiver que l'art de la toilette.

Je connais une brave dame qui m'a avoué avoir mis chaque jour une nouvelle robe durant les six semaines qu'elle est restée au *St. Nicholas*, ce nouvel hôtel tout à fresques, à lustres et à dorures, où les meubles ne sont que satin et velours, où il y a des

plais en argent, où un corps d'armée de nègres exécute incessamment de savantes manœuvres militaires en apportant des mets qui, la plupart du temps, comme toute chose fastueusement annoncée, ne valent pas les cérémonies de leur entrée. Puisque je vous parle toilette, je dirai quelques mots à propos des modes. Elles nous arrivent, comme vous le savez, directement de Paris, et elles sont certes plus fidèlement suivies par les New-Yorkaises que par les Parisiennes :—Donc, dans ce moment tout est volant—volants aux robes jusqu'à la taille, volants au mantelet de la taille jusqu'à la nuque—heureusement que les femmes sont assez généralement maigres et élançées, car sans cela elles auraient l'air de véritables paquets, et même, toutes minces qu'elles sont, elles manquent entièrement de grâce, ainsi entortillées dans des bandes de mousseline et de barège; et puis chaque volant a une garniture de couleur tranchante, soit brochée sur l'étoffe, soit brodée à la main. En revanche de tout ce frou-frou, on essaye de porter dans les promenades des polkas serrées à la taille, sans aucune écharpe ou mantelet pour en dissimuler les contours.—Il faut être bien faite, distinguée, gracieuse, jeune et jolie, pour faire accepter une telle toilette comme costume de promenade et encore faut-il quelque chose de plus, un équipement, car la polka ne peut être qu'un caprice de femme de bon ton ou de femme équivoque.

Nous nous réjouissons fort d'avoir le Niagara à notre portée. Jamais le chemin de fer qui y conduit ne s'est ouvert dans un moment plus propice; c'est un soulagement à notre conscience de pouvoir ainsi envoyer promener les commissaires du "Crystal Palace" accourus, en toute hâte d'Europe, en leur faisant voir, au lieu de cette mesquine imitation du Bazar anglais, le plus sublime spectacle des deux mondes.

JULIE DE MARGUERITES.



## AMERTUME.

*Oh! had my fate been joined with thine!*  
(Byron's Hours of idleness.)

Si vous l'aviez voulu, Marie;  
Je n'aurais point, par les douleurs,  
Senti ma jeunesse flétrie,  
Je n'aurais point versé de pleurs :  
Mon pâle front serait vierge de ride,  
Et mon printemps follement dépensé  
Même en vertus ne serait point aride ;  
Hélas ! pourquoi m'avez-vous délaissé !



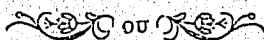
Vous étiez ma seule richesse,  
Mon seul espoir, mon seul bonheur,  
La croyance de ma jeunesse,  
La douce idole de mon cœur.  
Et maintenant je pleure solitaire  
Les rêves d'or dont l'amour m'a bercé :  
Je n'attends plus de bonheur sur la terre ;  
Hélas ! pourquoi m'avez-vous délaissé !



Je marche avec indifférence  
En ce monde triste et désert,  
Sans regrets et sans espérance ;  
Pour espérer, j'ai trop souffert !  
Et nos regrets ne font jamais renaître  
Notre bonheur une fois éclipsé ;  
Mais, vous, Marie, un jour direz peut-être :  
Hélas ! pourquoi l'ai-je ainsi délaissé ?

VICTOR.

## UN QUART D'HEURE DE RABELAIS, (\*)


 CONFESIONS D'UNE CI-DEVANT GLACE-PSYCHE  
 A UN EX-FAUTEUIL-VOLTAIRE TRIPÈDE.


## CHAPITRE III. (†)

Comme quoi la ci-devant glace-Psyché, en faisant de l'histoire contemporaine, pourra bien ennuyer nombre de gens et piquer certaines susceptibilités.

— Quels aventures dramatiques, bon Dieu ! ma chère ! quatre tués, et vous blessée, par-dessus le marché, vous n'y allez pas de main morte !

— Je raconte, mon maître, répondit froidement la ci-devant Glace-Psyché. Lisez le *Moniteur* de 1794, mois d'avril, vous y trouverez, consigné le fait précédent. Si les noms sont altérés dans mon récit, c'est uniquement afin de ne pas compromettre les derniers rejetons d'une famille encore existante.

— Où diable la discrétion va-t-elle se nicher ! grimaça le Fauteuil en essayant un mouvement dédaigneux.

Sans remarquer ou paraître remarquer ce geste, le Miroir reprit :

Je ne revis ma maîtresse qu'un mois après ; elle faisait mal à voir, tant la sombre expression de ses yeux noirs et fiévreux, la pâleur de son teint et les contractions nerveuses et spasmodiques de tous ses membres annonçaient d'incurable désespoir.

Elle eut un moment de rage en m'apercevant ; car vous vous rappelez que j'avais été placée là par le comte d'Odessan, le parjure au Roi, le traître à la République, le meurtrier de Lucien.

Saisissant un candélabre, elle me le lança en plein visage, et tomba d'épuisement.

— Oh ! Lucien ! murmura-t-elle, en s'évanouissant.....

Ce coup faillit me coûter la vie. Il me resta néanmoins assez de connaissance, pour me sentir emporter le lendemain, au fond d'une boîte d'emballage, qui me transféra avec tout un mobilier de rebut, chez un marchand de bric-à-brac de la rue St. Antoine. On m'y fit faire tapisserie dans un coin, pendant quelques jours.

J'étais là, à peu près comme je suis ici, — à la honte de mon glorieux passé, — j'étais là enrouée de tout ce que les maris ivrognes ou les mauvaises ménagères avaient brisé de meubles dans le salon et d'ustensiles dans les cuisines.

J'avais pourtant conservé, dans ma misère, des souvenirs et des mœurs aristocratiques ; je me rappelais les doux et malins sourires de Lucie, je la voyais chausser son pied mignon, le mettre devant moi, pour en admirer la cambrure et l'exiguité. Puis je la voyais plisser sa lèvre mutine, quand elle travaillait à se faire laide pour d'Odessan.

(\*) Voir les Numéros de la *Ruche Littéraire* des mois de mars, avril et mai.

(†) Nous recommandons expressément au lecteur de voir l'article, *Réponse aux Correspondants dans les TABLETTES EDITORIALES*, avant d'entreprendre la lecture de ce chapitre.

—Le vieux scélérat ! disait-elle en frappant du pied ; je veux lui faire horreur.

—Oh ! Arthur, reprenait-elle aussitôt après, si tu m'apercevais tandis que je noue cette boucle !

Puis passait devant moi la folle Florida, dépensant l'existence, comme l'étudiant les ressources de sa famille. La vie de l'actrice, dont je n'avais entrevu qu'un angle, m'apparaissait toute entière. Je contemplais les marquis Français, les lords Anglais et les boyards Russes versant les cadeaux et les billets de banque sur les genoux de la courtisane ; je maudissais la tourbe famélique des Critiques et Chroniqueurs de théâtre vendant leur encens, pour de l'or ou des faveurs.

Mais bientôt je fus arrachée à cette somnolence rétrospective par le bruit d'une adjudication à l'encan. La réalité dut alors dépolir ma surface cristalline ;—car j'en étais arrivée à cette affreuse perspective de tomber entre les mains d'un palefrenier ou d'un charcutier.

Oui, il s'agissait bien réellement de moi.

—Une fois, citoyens ! cette glace vient du salon-Florida ; c'est une relique ; deux fois ! à cent francs ! c'est honteux pour les arts et la nation..... allons, du respect pour les arts.... A cent francs !

—Adjugez donc, dit tout bas un homme d'une gravité affectée, qui serra avec les doigts la cheville du crieur, monté sur une chaise.

—Cent francs ! Une fois, pour une Psyché de prima donna, deux fois !

—Vite donc, insista encore l'homme grave.

—Trois fois, citoyens, à cent francs, cent francs, cent francs, personne ne dit mot,—adjugez la Psyché !

—C'est un aristo, marmotta un jeune ouvrier ; cent francs pour un miroir !

—C'est de l'art, ça vu peigner Florida, riposta son voisin.

—N'importe ! il est trop bien rasé cet homme là, dans un temps où la poudre doit savonner la figure.

En effet, j'étais devenue la propriété d'un homme composé et qui, sous son apparence toute plébéienne, trahissait trop de recherche, pour l'époque soupçonneuse d'alors.

C'était une espèce de hobereau bourgeois, rangé, propre, rigoureusement épilé, portant perruque brun-fauve, mais brillante et soigneusement lissée ; faux col blanc de neige et droit comme verre, retenu par une cravate noire militairement agrafée derrière la nuque. Joignez à cela un froc noir boutonné jusqu'au col, et vous aurez mon maître.

En outre la physionomie de ce nouveau propriétaire respirait une bonhomie d'emprunt qui me faisait presque frissonner, chaque fois que ses traits empesés se refléchissaient sur moi. La légère obésité de son abdomen, ce teint frais, cette tenue glacialement étudiée, joints aux ravages opérés par la coalition de soixante printemps et d'autant d'hivers, tout en cet homme, me rappelait d'Odessan, quant au caractère.

Il n'avait pas, pour le dégagé, les manières d'Odessan que j'avais vu se prélasser dans le boudoir de la rue de Bréda, mais il me semblait retrouver le comte, chez Florida, arrachant la preuve de ses trahisons envers la République, et lançant plus tard une escouade de Jacobins contre le malheureux Lucien Morlaix.

Mais vous le savez, vous, honorable Fauteuil-Voltaire, vous qui avez comme moi, parcouru les antichambres des petits Louvres et les salons de la bourgeoisie, vous le savez : les mêmes instincts d'immoralité et de bassesse du cœur ne se trahissent pas de la même façon chez les uns et chez les autres.



Le Comte d'Odessa soutenait sa vie princière dans le tumulte de la révolution, par des semblants de patriotisme et la trahison envers ses amis momentanés.

Le ci-devant épicier, auquel je venais d'échoir, n'étant pas de ce monde où l'épée loyale ou assassine joue un si grand rôle, devait atteindre son but par d'autres moyens.

Et je m'en convainquis promptement. Transportée dans un arrière pavillon d'une maison située sur le boulevard de Gand, où l'aristocratie du commerce déployait ces luxueux bazars qui attirent les pas des élégants et des étrangers qui ne veulent pas retourner dans leurs familles, sans un riche cachemire pour leurs femmes délaissées, je me vis installer au milieu d'un modeste mobilier, qui ne pouvait appartenir qu'à un androgyne, tant le caractère de la pièce me paraissait sans genre et incolore. Rien de ce qu'une jeune fille a l'habitude de grouper autour d'elle, rien de ce qu'une vieille fille sait collectionner de petites antiquailles ; rien de ce qu'une mère aime à placer sous la main, pour les tendres soins qu'inspirent un cœur maternel ou les exigences de la vie conjugale ; rien de ce qu'un jeune homme sait jeter autour de lui, comme autant de signes d'une vie qui s'use par les deux bouts, ainsi que l'on dit vulgairement ; — pas un vêtement qui put désigner le sexe de l'hôte qui viendrait me rendre ses devoirs ; pas un tronçon de cigare, traînant sur les corniches, pas un colifichet oublié sur le rebord d'un siège ; enfin rien de mâle ni de femelle.

Pourtant une image de Saint clouée sur le mur et un livre qui dénotait son caractère religieux, par l'usage qu'on en avait fait, me donnaient à suspecter que c'était la résidence de quelque personne dévotieuse.

Au reste il y avait un certain confort dans cet appartement froid comme un suaire. Le lit étroit et proprement tendu de moire grise, un fauteuil de jonc, un prie-Dieu gothique, une table, un vaste écritoire où tout était à sa place ; un parquet brillamment ciré, quelques meubles qu'on ne rencontre pas chez le *peuple*, et enfin, — je le dis avec une velléité d'amour-propre, — ma présence même dans le coin dénudé que j'occupais, composaient un ensemble de demi-luxe qui annonçait ce degré d'aisance bourgeoise que l'on acquiert pièce par pièce, et qui n'atteint sa perfection que dans une troisième génération.

Vous, pauvre Fauteuil, qui avez mené ma vie, qui avez, comme moi, monté et descendu péniblement l'échelle de la société : vous avez dû voir aussi monter et descendre avec vous les représentants des grandes maisons, pendant que quelques fils du peuple s'élevaient par le génie pour les remplacer. Alors vous avez dû observer ceci :

La société analysée embrasse trois classes :

1<sup>o</sup> Celle que l'on peut appeler inamovible et qui est la plus nombreuse, celle des prolétaires, qui s'agitent presque immuablement dans le même cercle et qui forment comme la base, le piédestal de toute l'économie sociale ; c'est sur ses épaules que fonctionne la machine du monde sous les pieds duquel on la dirait irrévocablement fixée.

2<sup>o</sup> Une classe d'amovibles, celle des *parvenants* qui gravissent l'échelle de la fortune et des déçus qui la descendent.

3<sup>o</sup> Une classe mixte d'inamovibles et d'amovibles qui se compose des privilégiés de naissance et des parvenus, au milieu desquels on remarque un tronç solide, entouré de branches vacillantes qui alimentent la catégorie des déçus.

—Allons, dame Psyché, vous philosophez à m'ennuyer énormément.

—Vous avez raison ; mais résumons : trois classes donc, celle des inamo-

vibles, la masse du peuple ; une classe de parvenants et de déçus qui se coudoyent au milieu de l'échelle ; une classe mixte, celle des parvenus et des privilégiés.

—Ma foi, chère compagne, je m'ennuyais de votre philosophie, parce qu'il y a vingt ans que je la vois se développer en action ;—cependant cette division est passable.

—Il ne s'agit donc plus de savoir dans laquelle de ces trois classes j'étais tombée.

—Oh ! vous m'en avez déjà assez dit pour me le faire présumer.

—Voyons !

—Parbleu, c'est clair ; votre hobereau bourgeois, sa tenue rigoureuse et, par-dessus tout, ce pavillon, sans couleur, je n'ai jamais vu cela que dans la première catégorie de votre seconde classe, c'est-à-dire chez les parvenants.

—J'ai eu tort, je le confesse, de faire avec vous de la physiologie sociale.

—Le fait est que j'en ai pris dans mon temps.

—Passons alors. Il y avait huit jours que je rêvassais aux vicissitudes, ne ressentant que le travail d'une araignée, laborieusement occupée à tapisser la blessure que j'avais reçue au visage, quand j'entendis un bruit inaccoutumé dans cette maison, où d'ordinaire régnait un silence sépulcral. Soudain la porte du pavillon s'ouvrit devant l'unique fille de chambre qui faisait le service de la maison, et l'on déposa près de moi une lourde malle.

Enfin donc j'allais être tirée de mon anxiété sur le compte de mon propriétaire. En effet une demi-heure après le dépôt de cette malle, un jeune homme de dix-huit ans, de taille moyenne et à la démarche compassée, à l'imitation de son père (car c'était le fils de mon acquéreur), vint jeter son froc de collège sur la malle en question et s'étendre sur le fauteuil de jône qui me tenait compagnie.

L'insolent ! Il n'eût pas même un regard pour moi.

—Allons donc ! vieille coquette, est-ce qu'un collégien fait la cour à une Psyché dans la semaine qui suit sa sortie du lycée.

—Que voulez-vous, l'habitude des petits soins m'avait gâtée. Je m'expliquai promptement les causes qui avaient donné à cet appartement l'air lugubre qui m'avait empêchée de faire aucune conjecture sur le sexe de l'hôte qui m'arrivait. La physionomie de ce jeune homme portait alors le cachet de cette bonté inquiète du collégien émancipé. La tenue différait néanmoins légèrement de ce mélange d'abandon et de hardiesse que l'on remarque chez l'élève de rhétorique. Il n'y avait chez lui ni son insouciance, ni son audace apparente. Cet homme était indéfini au moral comme au physique. Il était difficile, sinon impossible, de le saisir ; à moins de supposer une grande force de caractère, concentrée et latente, sous l'insignifiance des traits. Rien d'accentué dans la figure ni dans les mouvements ; quelque chose de passif ou de méthodique dans tout l'être. Le regard était bien comme tout le reste, ou peut-être même était-ce le regard qui donnait le ton à ce tout incompréhensible. Il ne trahissait ni courage, ni lâcheté, ni sentiment, ni insensibilité, ni négation, ni affirmation enfin.

—Voilà, ma chère, un être singulier et comme j'en ai peu vu.

—Un seul mot pourtant vous l'expliquera tout entier : c'était une pâte, c'est-à-dire un homme à créer, à pétrir ; un homme qui n'avait rien d'arrêté dans l'esprit ni dans le cœur et qui attendait comme le bloc de Paros, que l'ouvrier le façonnât.

—Et cet ouvrier, qui fut-il ?

—Patience ! Il arrive, il entre au moment même où Bertrand (c'était le nom du jeune homme) défesait ses sous-pieds.

—Eh ! bien, mon fils, tu n'as donc pas voulu attendre ta fin d'année ? quels sont donc les projets qui t'ont poussé à cette escapade ?

—Des projets ! Je n'en ai pas ; je suis sorti parce que je ne pouvais plus y tenir.

—Comment cela ?

Oh ! je . . . ne sais . . . plus tard . . . dans quelques jours, — je vous le dirai.

—Pourquoi pas de suite, Bertrand ? serait-ce un amour ?

—Moi de l'amour ! qu'est-ce que c'est que de l'amour ?

—Une punition sévère peut-être ?

—Je n'ai jamais été puni.

—L'envie d'entrer dans l'armée, ou le barreau, de faire ton cours de médecine ?

—Oh Dieu, non !

—Ne jure pas mon fils.

—Ai-je juré ?

—Non ; mais . . . . . Enfin pourquoi es-tu sorti du Lycée, presque malgré moi.

—Plus tard . . . . . je le confierai à ma mère.

—Voilà un grand secret.

—Non il n'y a pas de secret, mais il m'en coûte de dire pourquoi j'ai voulu revenir.

—Allons essaie ; je dois veiller à ton avenir . . . . .

—Rien n'empêche, mon père ; que voulez-vous que je fasse.

—Et toi, que veux-tu faire.—Mais d'abord il est important de savoir pourquoi tu as voulu revenir.

—Tenez, c'est bon ! dit Bertrand avec un commencement d'énergie dans le regard, et comme faisant un effort pour se libérer d'un fardeau : quatre ou cinq de mes condisciples me tourmentaient avec tant d'opiniâtreté que je n'y pouvais plus tenir.

—Grande affaire ! De quoi donc s'agissait-il ?

—S'il se fut agi de moi. Oh ! j'aurais bravé toute la maison. Mais on me disait du mal de mon père . . . . .

—De moi !

—Oui, mon père ;—trois ou quatre de mes camarades disaient . . . . . et Bertrand ne put retenir une larme.

—Disaient ? . . . . .

—Que mon père avait ruiné et volé leurs familles.

—Hélas ! mon cher enfant, le monde est si méchant ; il fallait mettre cela aux pieds de la Ste. Vierge, la consolatrice des affligés.

—J'ai eu beau l'essayer, ils revenaient si souvent à la charge que j'ai abandonné le terrain.

—Mais que disaient-ils encore ?

—Que mon père ayant la caisse des approvisionnements militaires, concédés à une compagnie, s'était approprié la mise des associés et que leurs pères à mes compagnons de classe, allaient être ruinés,—enfin bien des choses que je ne comprenais pas, mais qui me perçaient le cœur.

—Calomnies, cher Bertrand ! Vois-tu la maison, comme elle est simple et combien nous vivons modestement !

—Calomnies, je le sais bien ; car si j'y avais cru, je me serais jeté dans la Seine.

—Il faut mettre cela au pied de la croix, mon fils, et ne pas s'occuper de ce que disent les méchants.

—Je vous avoue que je n'ai pas la force de cette abnégation ; surtout quand je vois parfois le nom de ma mère.....

—Comment, ils osaient ?

—Oui, on disait,.... mais je ne sais comment on expliquait cela.... enfin que vous étiez très riche et qu'il n'y avait pas moyen de vous atteindre dans vos biens, attendu que les fonds détournés avaient été appliqués sur des propriétés de ma mère,—enfin je ne comprends rien à tout cela ; mais l'impression qu'en recevaient mes condisciples et moi-même était telle qu'il n'y a pas de vol de grand chemin qui put produire de plus grand déshonneur.—Alors que pouvais-je faire, sinon me tuer ou tuer ceux qui parlaient ainsi ?

—Vous êtes jeune, mon fils, vous ne connaissez pas le monde, ni la malice des hommes ; s'il n'y avait pas de religion pour consoler des blessures infligées à l'honnête homme, il n'y aurait pas de désert si éloigné où il ne dût s'exiler.

—Je vous dirai franchement, mon père, qu'il me semble avoir de la religion, mais qu'elle ne peut et ne pourra jamais me donner la force de supporter l'injure d'appartenir à une famille de voleurs.

—Je me félicite, Bertrand, d'avoir eu cette explication, car elle me donne l'occasion de t'éclairer sur plusieurs points qu'il est important, sinon indispensable, de connaître en entrant dans le monde. Tu conviendras de suite de deux choses : la première, c'est que la loi offre un recours contre tout ce qui est fait de mal, et, en second lieu, qu'il ne peut en conséquence y avoir aucun mal à faire les choses contre lesquelles la loi n'a pas donné une voie de plainte.

—Cela me semble être un syllogisme assez parfait ; néanmoins je me réserve de prononcer quand vous en aurez donné la mineure.

—Je ne sais ce que tu entends par ta mineure ;—nous parlons affaires ; laissons-là les termes de collège. Alors voici mon fils, ce que tu pourras répondre à tous ceux qui te tourmenteront encore avec ces contes d'approvisionnement militaires : c'est que nous vivons dans un pays civilisé, doté de lois qui protègent tout le monde ; si quelqu'un avait droit de se plaindre de moi, il devrait recourir aux tribunaux.

—Oui, mais s'ils persistent à mêler encore le nom de ma mère à ces intrigues que je ne comprends pas?... Tenez, le plus court, faites-moi conduire chez le maître-d'armes, je veux être en position de défendre mon père et ma mère contre les calomnies et de punir les calomnieurs.

—Paix, mon fils, du sang-froid dans les affaires, car, sérieusement, je te destine aux affaires, et crois-moi, la religion offre assez de consolations à l'honnête homme persécuté pour n'avoir pas à recourir à des moyens de résistance que répudie notre sainte foi.

—C'est impossible, mon père ! Quand on vient me rompre les oreilles d'un grimoire d'hypothèques éteintes, de séparation de biens entre mon père et ma mère, mes tempes bouillent, mon bras s'étend pour frapper et sans rien comprendre à tout cela, je sens l'injure s'infiltrer par tous mes pores.

—Mais que veux-tu dire, avec ces hypothèques éteintes et cette séparation ?

—Je ne veux rien dire, je n'y comprends rien ; mais sachez bien que si j'entendais répéter cela avec cette obstination qu'on y mettait au collège... je vous répète : envoyez-moi chez le fameux tireur, Claudius Albin.

—Mauvaise plaisanterie ! mon bon ami ; bast ! laisse médire les lan-

gues jalouses et profite de tes vacances pour songer à la profession que tu désires embrasser.

Cela dit d'un ton paterne, le vertueux négociant donna sa bénédiction à Bertrand et le congédia.

—Diable! diable! maugréa-t-il ensuite, entre ses dents; il paraît que ma sainteté n'est pas un palladium inviolable. Le secret de mes petites affaires transpire au dehors. Hâtons-nous d'y mettre bon ordre, tandis qu'il en est temps encore. D'abord il faut se débarrasser de cet ameblement beaucoup trop splendide. Demain j'amènerai un brocanteur, qui me délivrera d'un superflu inutile, la glace, le prie-Dieu... Oni; c'est décidé.

—Quel fiellé coquin, s'écria le Fauteuil en courroux.

—Bien des gens lui ressemblent! répondit le Miroir. Otez les masques de la plupart des hommes, que restera-t-il?

—L'hypocrisie!

—Depuis longtemps la nuit accumulait ses ténèbres opaques sur Paris; une obscurité complète envahissait ma chambre lorsqu'un son sec et strident retentit. Les carreaux de la fenêtre volaient en éclats. Une lueur blafarde se projeta dans l'ombre. Elle éclairait deux individus armés jusqu'aux dents!....

UN PHYSIOLOGISTE.

(La suite au prochain numéro, par l'auteur original.)



## LE PRINTEMPS.

Quand le printemps, de son léger soupir,  
Fait naître, dans nos champs, la fleur à-demi close,  
Quand, par un doux baiser, il colore la rose,  
Quand le gazon commence à reverdir.....

Quand l'hirondelle a repris son ouvrage,  
Et que le rossignol gazouille son doux chant,  
J'aime à me reposer sous quelque arbre géant,  
J'aime à rêver sous son jeune feuillage.

Cette eau limpide aux détours gracieux,  
Qui coule en frémissant sur un lit de verdure,  
Le suave parfum de la jeune nature,  
Tout ravit l'âme et rend le cœur heureux.

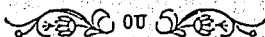
Mais, ô printemps! que tu sembles frivole!  
Sur nos sens enivrés tu régnes un instant;  
Comme toi, le bonheur, passager, inconstant,  
Aujourd'hui nous sourit et demain..... il s'envole!

FELIX G. MARCHAND.

(St. Jean, ce 10 Mai, 1853.)



## REVERS DE FORTUNE



## CONFIDENCES D'UNE ANCIENNE AMIE.



Je dois dire avant tout, pour qu'on ne me taxe pas d'indiscrétion, qu'en publiant les quelques pages qui vont suivre, je n'obéis qu'aux instances réitérées de ma confidente, une amie d'enfance qui me fut chère à plus d'un titre. Adorable femme qui véritablement paie trop cher aujourd'hui quelques peccadilles de jeunesse, hélas ! dont grand nombre de jeunes filles sont contumières, grâce, le plus souvent, à la mauvaise éducation domestique et sociale qu'elles reçoivent de leur mère. Puisse l'exemple que je vais leur offrir les rendre plus sages, et ainsi leur épargner pour l'avenir les amertumes, les déboires, les souffrances qui consomment à petit feu l'existence de ma malheureuse amie !

Eloïse T\*\*\* avait quinze ans, quand je la connus. J'étais à mes dernières années de collège ; j'avais encore le *capot bleu* (terme classique), c'est-à-dire que je n'étais encore qu'imberbe. Mlle Eloïse, elle, était déjà ce que le monde appelle bien à tort, suivant moi, une *grande fille*, une fille raisonnable. Aujourd'hui Mme de Z\*\*\*, mon amie, reconnaît elle-même combien est erronée cette *manie*—je crois que c'est le mot—qu'à la société de vieillir une jeune fille avant l'âge.

C'est un fait—et un fait bien regrettable :—vis-à-vis de la société, il n'y a presque pas de ligne de démarcation entre l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr d'une jeune fille. A peine a-t-elle atteint l'adolescence, qu'on la met, pour ainsi dire, l'innocente enfant, en butte à toutes les illusions, à toutes les séductions du monde. Autant vaudrait, pour les préserver, arracher les poussins à l'aile protectrice de leur mère, et les exposer aux intempéries de l'air !

Généralement une jeune fille n'a pas atteint quatorze, quinze ou seize ans tout au plus, que la voilà mûre pour tout, voire même pour le mariage, assurément l'un des actes les plus sérieux, les plus solennels de la vie !

Est-il surprenant après cela, qu'une fille vieillisse aussitôt : à vingt-un ans elle est déjà presque surannée ; à vingt-cinq elle est réellement *vieille fille* ; à trente ans, plus d'espoir du tout : elle est condamnée à mourir "vierge et martyre," (arrêt porté par le vulgaire) ! Une chose que je ne m'explique pas assez :—

Un garçon n'est considéré que comme un *gamin* tant qu'il n'a pas atteint l'âge de vingt, vingt-un ans. Est-ce que par hasard la jeune fille, à quinze ans, a plus de raison, plus d'expérience que n'en a le garçon au même âge ? Jamais encore, n'en déplaise au beau sexe, cela n'a été constaté.

J'étais en vacances, et Eloïse en finissait avec le couvent :—elle avait terminé ses études, bien plus expéditive que moi qui, après avoir travaillé sept ans, avais encore deux ans à faire pour compléter mon cours. Mais c'est dans l'ordre des choses ordinaires : le cours d'études d'une femme en ce pays, à moins qu'on en veuille faire un prodige, un phénomène, ne dépasse rarement deux ou trois ans. Il suffit qu'une jeune fille ait la réputation d'avoir fréquenté les bancs du couvent une couple d'années comme *demi-pensionnaire*, ou ce qui vaut encore mieux—comme pensionnaire tout à fait recluse.

Quand je lui fus présenté, Eloïse avait, si je puis m'exprimer ainsi, six mois de vie mondaine ; et déjà, je lui en fais mon compliment, elle était on ne

peut plus *mondaine*. Charmante enfant au physique d'abord ; son miroir le lui disait tous les jours, et sa mère encore plus. Avec un esprit léger, naïf ; avec un cœur excessivement expansif—tous les enfans sont comme cela, plus ou moins d'ailleurs, surtout les enfans gâtés—Eloïse ne pouvait manquer de plaire à la plupart de nos habitués de salons qui en prennent hautement et seulement les frivolités. Elle plut malheureusement trop ; elle se fit *coquette*—sans le vouloir, il est vrai, car elle avait trop peu d'expérience alors pour savoir ce que c'était que la coquetterie. Madame sa mère—hélas ! combien de mères avengles comme elle—ne sut pas discerner dans le principe cette forte disposition à la coquetterie que sa fille manifestait : elle crut que c'était un surcroît d'amabilité. Pauvre femme ! il ne faut pas trop lui en vouloir après tout ; elle ne songeait qu'au présent, elle s'imaginait que sa chère petite fille vivait sous un ciel dont la limpidité ne serait jamais altérée par un nuage. Mère insensée !—Je ne puis assez le répéter—si elle sortait de sa tombe aujourd'hui et voyait dans quelle horrible position se trouve sa chère Eloïse !... ne se meurtrirait-elle pas la poitrine de *meâ culpa* !

J'aurais dû dire plus tôt—chose très essentielle—qu'Eloïse, indépendamment de ses charmes, était regardée comme une fille riche, c'est-à-dire, comme *une bonne prise* à faire, pour me servir d'une expression qui, bien qu'assez triviale, n'en est pas moins consacrée dans nos salons les plus fashionables. De fait, il faut le dire, Eloïse méritait moins cette réputation que toute autre. Sa mère, il est vrai, vivait sur un haut ton, mais ce n'était pas sans faire de larges brèches au capital que lui avait laissé son mari qui, il faut l'avouer, s'était enrichi au moyen de banqueroutes plus ou moins frauduleuses. Qu'importe ! Quand un homme a fait de l'argent, on ne se demande pas comment il l'a fait. Question parfaitement oiseuse. Ainsi le père d'Eloïse s'était enrichi. Était-ce légitimement ? ou illégitimement ?—Cela ne fait rien à personne ! M. T\*\*\* n'en était pas moins un brave homme ; et on l'a enterré avec toute la pompe qui appartient à l'honnête de mérite. Dieu ait pitié de son âme !

Des circonstances imprévues m'ont éloigné de Mlle Eloïse T\*\*\*, alors qu'elle était dans ce qu'on peut appeler toute sa splendeur mondaine.

Des circonstances non moins imprévues m'ont rapproché d'elle, alors qu'elle était tombée du faite des glorieuses de ce monde au plus bas degré de l'échelle sociale. Il faut bien le répéter :—

*Vanité des vanités, tout n'est que vanité !*

Les détails qui vont suivre m'ont été donnés par Mlle Eloïse T., aujourd'hui Mme de Z\*\*\*, elle-même : ils datent du jour où je l'ai perdue de vue et vont jusqu'au moment où je l'ai retrouvée, dernièrement, à quelques lieues de Montréal.

Madame T\*\*\*, ai-je dit, vivait sur le plus haut ton. Elle avait deux résidences : une pour la saison des plaisirs, l'hiver, dans un des quartiers les plus aristocratiques de Québec ; puis une espèce de villa à la campagne, à quelques milles de la cité, où l'on passait l'été. Tout le reste à l'avenant : épargnez-moi, je vous prie, le récit des détails de l'étalage fastueux dont s'entourait la veuve.

Il y avait alors, comme aujourd'hui, quantité de dandies, auxquels on a donné—je ne sais trop pourquoi—le sobriquet de *lions* : petits esprits, pour la plupart, dont tout le mérite—si c'en est un—consiste à nouer artistement une cravate, à faire de gracieuses courbettes et à prodiguer des fleurettes : véritables enfans gâtés de salons, espèces de poupées fort en vogue auprès de toutes les jeunes filles qui papillonnent ou, si vous l'aimez mieux, qui n'ont pas encore l'expérience du monde. Tous ces lionceaux-là, ça va sans dire,

trouvèrent leur compte chez Mine T\*\*\* et bientôt Mlle Eloïse eut autant de favoris qu'il y a de jours dans la semaine : elle en eut un pour le dimanche, un pour le lundi, un pour le mardi, et ainsi de suite. Sur tous ces prétendants néanmoins, pas un parti sérieux, sortable. Mais est-ce qu'on songeait à cela ! l'orgueil était là qui fermait les yeux de la mère et de la fille !

Succès enhardit, c'est incontestable;—or alors, comme aujourd'hui, chez l'aristocratie au petit pied, la langue française était en baisse : on trouvait que l'idiôme anglais était plus digne de la fine fleur aristocratique. On ne parla donc plus que l'anglais chez Mme T\*\*\*. Et puis—complément indispensable—il fallut bien recevoir le militaire....

Ma foi, quand la veuve vit ses salons encombrés de gants, beurre-frais, d'épaulettes dorées, et d'habits rouges, elle se crut à l'apogée de la gloire !

En attendant, Mlle Eloïse vieillissait et la fortune de son père diminuait. Mais on ne pensa pas à cela de suite ; c'eût été une réflexion tout à fait inopportune. On ne fit cette réflexion que plus tard, quand la fortune fut bien malade. On songea alors à se faire un peu plus modeste—rien comme la nécessité pour donner de l'abnégation!—On ne voulut pas cependant rompre entièrement avec le passé : on fut toujours aristocratique, mais on reçut, on fêta un peu moins, voilà tout. Et puis on trouva une raison assez plausible pour se ménager les apparences ! Sous prétexte de rétablir sa santé, Mme T\*\*\* n'habita plus que sa maison de campagne; ce qui éloigna grand nombre de visiteurs de ses salons et diminua d'autant les dépenses.—Quand il n'y avait qu'un pas à faire, très bien, se disaient messieurs les lions : mais quand il fallut payer voiture, ma foi, le zèle et l'affection pour la veuve et la fille se ralentirent.—La bourse de Mme T\*\*\* se trouva considérablement soulagée de ce ralentissement ; mais elle était déjà trop malade pour qu'on pût désirer plus qu'un soulagement momentané, c'est-à-dire une guérison radicale.

Quand l'affluence des visiteurs eut diminué, quand on put aller et venir dans les salons de la veuve sans se couloyer, il s'y présenta des personnes plus sérieuses qui manifestèrent des intentions plus solides. Ces nouveaux prétendants s'imaginaient que Mlle Eloïse devait être lasse des fleuriettes. Ce n'était pas mal raisonner ; mais est-ce que la coquetterie raisonne ? Non, Mlle Eloïse ne se souciait pas encore de briser avec les frivolités d'un monde léger. Elle était tout au présent et ne voyait pas dans l'avenir. Que voulez-vous ? elle était myope, la pauvre enfant, et pour comble de malheur, sa mère n'avait pas meilleure vue !

Ces nouveaux prétendants furent reçus le plus gracieusement du monde, tant qu'on ne les crut pas sérieux ; mais dès qu'ils exprimèrent leurs intentions, ils furent poliment éconduits, d'abord par la fille qui se trouvait beaucoup trop jeune pour le mariage, par la mère ensuite qui trouvait toujours les partis indignes de sa *progéniture*. De sorte que finalement tout le monde dut renoncer à ses prétentions ; et bientôt la veuve ne vit plus personne.

« Alors, me dit Eloïse, je me pris à regretter quelque peu mes folies ; alors nous éprouvâmes, ma mère et moi, un commencement de déception. Mais l'orgueil était encore si fort qu'il étouffait de suite la réflexion chez nous. Sans cette présomption, je sais que j'aurais pu encore me faire un heureux avenir ; j'aurais pu, par exemple, devenir l'épouse bien-aimée d'un brave et riche artisan qui fait aujourd'hui le bonheur d'une femme qui a été moins aveugle que moi. Autrefois, j'aurais eu honte de cette femme : aujourd'hui, c'est son tour.... Puissent les jeunes filles puiser dans cet épouvantable revers de fortune une terrible et salutaire leçon ! »



Quand Mme T\*\*\* fit bâtir sa maison de campagne, elle était en pleine fortune ; et en femme de bon goût, elle n'avait rien épargné pour en faire une résidence des plus confortables. Aussi rien de plus pittoresque, de plus charmant à l'extérieur et rien de plus somptueux au dedans ! Mme T\*\*\* demeurait sur la côte Nord du St. Laurent au lieu appelé *La Canardière*, un des sites les plus magnifiques des environs de Québec. Il arriva à Québec, vers la fin de l'été 18. . un étranger qui devait jouer un rôle digne du fameux marquis Paschetti. (A présent, pour donner la juste mesure d'un imposteur de première force, on n'a qu'à dire : *c'est un imposteur à la façon du marquis Paschetti*) :

L'étranger, en question, avait un *de* devant son nom : je ne me rappelle pas exactement s'il n'était pas même marquis, aussi lui. En outre il était mis comme un prince,—portant bijoux et bagues à tous les doigts, ayant moustache des plus artistement retroussée ; enfin il était surabondamment pourvu de tout ce qui peut éblouir, fasciner des femmes comme Eloïse et sa mère. A part cela, rien ou presque rien : tout du superficiel, mais peu de solide chez notre homme. On ne peut tout avoir : la Providence d'ordinaire, ne prodigue pas toutes ses faveurs au même individu.

M. de Z\*\*\* fit fureur dans les salons ; on le choya, on le dorlota à qui mieux mieux. On est si hospitalier en Canada ! . . .

Mme T\*\*\* avait forcément renoncé aux grands galas par suite d'une baisse considérable dans ses capitaux. Cependant elle ne peut résister au désir de faire exception au nouveau régime qu'elle s'était imposé, et de revenir à l'ancien pour recevoir et fêter, dignement un aussi bel étranger que M. de Z\*\*\*. Elle consuma sa ruine ; mais elle s'acquitta les bonnes grâces de son hôte. Cette considération l'emportait sur tout le reste. Et puis la veuve s'était fait cette réflexion : *Eloïse est charmante, si je faisais un mariage ! . .*

Elle en fit un en effet ; mais un mariage qui, au lieu de riantes perspectives, ne devait bientôt offrir à sa fille que les plus cruelles déceptions ! Heureusement (elle en remercie Dieu) Mme T\*\*\* est morte avant de pouvoir juger de toute l'horreur de la mésalliance ! Mais hélas ! pourquoi sa malheureuse enfant lui a-t-elle survécu ! . . .

Sans aucun doute—sa conduite l'a prouvé plus tard,—d'ailleurs M. de Z. était venu en Canada, comme le marquis Paschetti, avec la préméditation de faire des dupes. Seulement il y arriva un peu plus fortuné ; il ne fut pas dans la nécessité, comme le marquis, de mettre tout d'abord à contribution la bourse de ses plus intimes, pour soutenir son rang. M. de Z\*\*\* avait été plus délicat : il s'était muni d'une somme assez ronde, dans tous les cas suffisante pour faire dignement son entrée. Reste à savoir si cette petite fortune n'était pas le produit de quelque industrie peu recommandable exercée à l'étranger ? C'est plus que probable ; mais je n'ai pas à examiner cela dans le moment. Toujours est-il vrai qu'il dépensa *le sien*, qu'il le dépensa tant et si bien que bientôt il n'eut plus rien à dépenser. Or il fallait après cela ou décamper ou trouver des dupes. M. de Z\*\*\* ne se mettait pas en peine pour si peu ; il n'avait à faire que ce qui lui avait déjà réussi quatre ou cinq fois : *épouser une fille riche*. Rien de plus facile avec un prestige comme celui qui entourait M. de Z\*\*\*, il n'avait qu'à choisir, et il savait cela.

J'ai dit que la veuve avait subitement renoncé au luxe de la ville et s'était isolée à la campagne. Quelques mauvaises langues avaient attribué cet isolement subit à une ruine imminente : pour la première fois les mauvaises

langues disaient vrai ; cependant aux yeux du plus grand nombre Mme T\*\*\* n'en passait pas moins, comme ci-devant, pour une riche particulière.

Les grèves qui bordent la côte nord du St. Laurent, en bas de Québec, surtout depuis la *Canardière* au Château-Richer, sont giboyeuses—un peu moins que par le passé pourtant, ce qui est probablement dû à la grande affluence des chasseurs, ou autres qui ont la moindre velléité de le devenir.—Aujourd'hui généralement, il y a plus de fusils et de carabines à l'affût que de gibier.

M. de Z\*\*\* était amateur éperdu de la chasse ; et—disons-le—amateur très habile. Comme de raison il la faisait *en grand* : il avait des armes de tous les calibres, une meute composée de tous les instincts possibles, &c.—Du reste, nous l'avons déjà remarqué, il ne faisait rien *en petit* : tous ses actes, même les plus insignifiants, respiraient invariablement le *chic* aristocratique.

Au retour de ses parties de chasse, M. de Z\*\*\* en homme bien élevé, ne manquait jamais d'offrir ses hommages à Mme et Mlle T\*\*\*. On l'accueillait toujours d'une manière si bienveillante, pour ne pas dire plus, qu'il eut fallu avoir un cœur de bronze pour ne pas s'éprendre. Pour me servir d'une expression vulgaire, on faisait à tout coup *les trois quarts du chemin*.—M. de Z\*\*\* fit le reste ; c'était certes le moins qu'il devait faire. . . . Une déclaration d'amour s'en suivit et puis—les choses vont vite quand toutes les parties sont d'accord—le mariage. M. de Z\*\*\* épousa Mlle Éloïse.

Mariage d'intérêt, rien de plus.—Ces alliances sont malheureusement trop en vogue. . . . M. de Z\*\*\* était presque ruiné, il crut prendre femme riche. Mlle Éloïse aussi, elle, était ruinée, elle espérait épouser un millionnaire. Quelle illusion !

Les conséquences se devinent :—

M. de Z\*\*\* avait encore quelques épargnes ; Mme T\*\*\* aussi. Tant que ces épargnes durèrent, on vécut bien ; on eut l'air de bien s'aimer, de bien se chérir. Sur ces entrefaites la veuve mourut. Je l'ai déjà dit, qu'elle en rendit grâce à Dieu !

La belle mère enterrée, M. de Z\*\*\* visita le coffre. Il n'y trouva pas grand chose ; il feuilleta les livres ; il y trouva beaucoup plus de passif que d'actif. Ce désappointement, on le pense bien, contraria beaucoup M. de Z\*\*\*. Néanmoins, comme ce n'était pas encore le temps de *brusquer*, on fronça le sourcil ; et ce fut tout pour le moment.

Mais plus tard, ce fut bien pis : M. de Z\*\*\* se montra indifférent, puis bourru, puis querelleur, enfin brutal. Il fit des reproches, des menaces ! Éloïse, bien que légère, était éminemment sensible !. . . C'est de ce jour que date son martyre ; c'est de ce jour qu'elle a su apprécier à leur juste valeur ses folies de jeune fille, et comprendre toute l'horreur de la mésalliance qu'elle avait contractée. Regrets tardifs, comme ils le sont tous. . . .

Quand tout fut épuisé, jusqu'à la dernière obole ; M de Z\*\*\* ne trouva plus personne à exploiter, il décampa secrètement, laissant, entre autres dupes la plus malheureuse épouse, n'ayant au monde qu'un enfant nouvellement né. . . . .

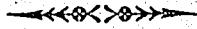
Je l'ai rencontrée par hasard il y a quelques mois dans les environs de Montréal : elle s'est réfugiée chez une vieille tante ; toutes deux gagnent à peine de quoi vivre. . . . et plus d'une fois elles se sont trouvées dans la pénible nécessité d'avoir recours à de bons voisins. . . . .

Et dire, il n'y a pas plus de quatre à cinq ans, l'infortunée Eloïse était entourée de toutes les faveurs de la fortune et du monde ! . . . Où sont tous ses admirateurs d'autrefois ? . . . . .

N'y a-t-il pas, dans cette brusque transition du bonheur à l'infortune, un vaste champ d'amères réflexions ?

E. L'ECUYER.

(Montréal, 5 mai 1853.)



## A L'OMBRE DE L'ORMEAU.

SIMPLE RECIT.



Auprès de mon village,  
Il est un vieil ormeau  
Au vert et doux feuillage :  
Lorsque le temps est beau,  
Dimanches, jours de fêtes,  
Au son du chalumeau,  
Dansent, garçons, fillettes,  
A l'ombre de l'ormeau.

Plus tard, de ma chaumière,  
Le destin m'éloigna :  
A sa douleur amère,  
Mon cœur se résigna :  
Mais en pleurant je laisse,  
Ma mère et mon berceau,  
Et ma jeune maîtresse  
A l'ombre de l'ormeau.



J'avais seize ans à peine,  
Quand sous cet arbre un soir,  
Je vis la jeune Héléne,  
Brune fille à l'œil noir :  
Lors, en mon cœur crédule,  
Brille un désir nouveau ;  
Plus chaud mon sang circule,  
A l'ombre de l'ormeau.

Après trois ans d'absence,  
Je reviens un beau jour,  
Le cœur plein d'espérance,  
De souvenir, d'amour ! . . . . .  
Héléne a pour demeure  
Un splendide château,  
Et seul longtemps je pleure  
A l'ombre de l'ormeau.



Je m'avance vers elle,  
Et nous causons tout bas ;  
Ce que me dit la belle,  
Il ne m'en souvient pas :  
Mais content de moi-même,  
Je retourne au hameau ;  
Je suis certain qu'on m'aime  
A l'ombre de l'ormeau.

Quoi ma belle maîtresse,  
Celle que j'aimais tant  
Partage la tendresse  
D'un vieillard opulent !  
Hélas ! la pauvre femme  
Vendit, pour un joyau,  
Son corps, laissant son âme  
A l'ombre de l'ormeau.



Aujourd'hui la vieillesse  
A blanchi mes cheveux :  
Beaux lieux où ma jeunesse  
Crut à des jours heureux,  
Au poète futile,  
Accordez un tombeau :  
Qu'il dorme enfin tranquille  
A l'ombre de l'ormeau.

V. BARON.



## AGRONOMIE.

(Suite)

## ALLÉES, BORDURES.

L'ordre et la propreté sont les premières parures d'un jardin sans luxe. Quelque bien tenu que soit un jardin, il ne peut avoir bonne mine si ses allées ne sont soigneusement entretenues. Le moyen le plus simple et le plus aisé consiste à sabler les allées ; mais il n'est pas toujours facile de se procurer du sable. En Belgique, en Angleterre et en quelques endroits de la France, on y supplée par les cendres de houille, ce qui donne au sol une couleur noirâtre assez lugubre et fait le désespoir des personnes chaussées de bas blancs. Avant d'employer soit le sable, soit les cendres, ou tout autre moyen de tenir propre la surface des allées, et d'empêcher la terre, par les temps humides, d'adhérer aux chaussures des promeneurs, il importe que les allées aient été sarclées avec des soins minutieux. Il est surtout en Canada une famille de plantes auxquelles nos dames doivent faire une guerre acharnée, ce sont les *chioracées* qui, d'un côté, poussent d'innombrables racines vivaces pénétrant à une grande profondeur dans le sol, et, de l'autre, lorsqu'on les laisse venir à graine, se répandent de toutes parts au moyen des aigrettes dont leurs semences sont pourvues. Si l'on sable sans avoir complètement extirpé ces plantes, elles repoussent, chaque fois que le sol reçoit quelque humidité, et il est impossible de tenir les allées dans un état de propreté satisfaisant. Dans ce cas, on s'épargne beaucoup de soins et d'embaras en adoptant la méthode très simple quoique peu usitée de gazonner les allées au lieu de les sabler. On y sème, à cet effet, du gazon fin qu'on a soin de tenir toujours très court, et auquel il est bon de mêler un peu de petit trèfle blanc.

Les bordures sont indispensables à la propreté des allées ; outre leur charme ornemental, elles ont l'avantage de soutenir la terre et d'empêcher qu'elle n'envahisse rapidement le sable des allées ; le buis, généralement fort employé, est d'un bon effet, mais on doit le tailler fort court. Quelques personnes trouvent qu'il donne aux plates-bandes qu'il encadre un aspect de tristesse ; il est facile d'éviter cet inconvénient en rompant cette uniformité, par quelques bouquets de fleurs.

Les bordures florifères vivaces sont de beaucoup préférables au buis : il faut avoir soin de les rajeunir, c'est-à-dire de les éclaircir assez souvent, pour qu'elles n'envahissent pas plus d'espace qu'il ne convient de leur en accorder.

## DESSIN DU JARDIN.

L'art de dessiner les jardins n'est véritablement du ressort de l'architecture rurale que dans la grande composition, dans l'entourage d'un château. Le parterre et le potager d'une modeste habitation rurale n'ont pas besoin de ces lignes savamment combinées ; la simplicité doit en faire le principal ornement. Toutefois, si l'espace ne manque pas, on peut consacrer une portion de terrain voisine de l'habitation à la création d'un bosquet où prendront place les arbustes d'ornement les mieux appropriés au sol et au climat, principalement ceux dont les fleurs et le feuillage sont propres à attirer les oiseaux chanteurs, hôtes non moins agréables par leur ramage qu'utiles comme destructeurs des insectes nuisibles.

Nous ne pouvons trop engager les dames qui se donnent le plaisir de présider elles-mêmes à la création de leur jardin à en exclure ces lignes sinieuses, ou pour mieux dire, tortillées sans but, et ces allées démesurément longues qui ne mènent à rien. Dans les grands jardins paysagers, une allée tortueuse doit avoir pour fin de mettre successivement une série d'objets agréables sous les yeux du promeneur et de le conduire comme par surprise, vers tous les lieux du jardin servant de point de vue. Tout cela n'étant presque jamais possible dans un petit espace, y devient nécessairement ridicule.

## BÂCHE.

Quoique la culture forcée soit exclue du jardinage que peut avoir à surveiller une dame à la campagne, néanmoins quelques uns des objets servant à cette culture sont actuellement si peu dispendieux et d'un usage si général que nous ne pouvons nous dis-

penser d'en parier; en effet, il n'y a pas de jardinier qui ne sache plus ou moins diriger une couche et tirer parti d'une bêche non pour forcer des primeurs, mais pour se procurer du plant vigoureux des végétaux qui craignent le froid, et qui, comme les melons par exemple, s'ils n'ont pas été avancés sous la protection d'un châssis, n'arrivent à maturité qu'à une époque de l'année où ils ont perdu la plus grande partie de leur valeur. Les meilleurs melons sont évidemment plus goûtés pendant les fortes chaleurs de l'été que pendant les journées déjà froides de l'arrière saison.

Le meilleur emplacement pour une bêche est à quelques mètres en avant d'un mur exposé au midi; on peut aussi le construire directement en appentis le long de ce mur, mais le service de la bêche est beaucoup plus facile, lorsqu'il est possible de tourner autour.

La largeur de la bêche doit être d'environ 4 pieds à 4½ pieds, sur une longueur indéterminée. Le pourtour se construit en planches sur champ reposant sur une légère maçonnerie qui tient lieu de fondation.

Le devant de la bêche ne doit s'élever au-dessus du sol qu'à la hauteur de 1½ pied, tandis que le côté opposé s'élève à trois pieds; cette différence de hauteur détermine l'inclinaison du vitrage dont la bêche doit être recouverte. Pour conserver dans l'intérieur d'une bêche une température plus douce, son niveau intérieur doit être plus bas d'environ un pied huit pouces que celui du sol environnant.

Pendant les grands froids, on maintient dans l'intérieur de la bêche une température douce, en entassant tout autour, du fumier en fermentation, que l'on a bien soin de renouveler pour empêcher le refroidissement. On ajoute à ces précautions, celle de couvrir de paillassons ou de litière sèche les vitrages pendant les gelées.

#### COUCHES.

Si nos dames ne jugent pas à propos d'établir une ou plusieurs bêches dans leurs jardins, elles devront au moins avoir une couche sourde. Ces couches sont indispensables; voici de quelle manière on obtient de *bonnes sourdes*.

On établit la couche non au niveau du sol mais dans un fossé à parois perpendiculaires, d'une profondeur de 8 à 10 pouces. La largeur est celle que nous avons indiquée pour les bêches (4 pieds à 4½ pieds). La longueur est indéterminée. La fosse dont on égalise le fond avec soin, est remplie de fumier de cheval, pris à l'état récent, c'est-à-dire avant qu'il ait subi toute la fermentation. On n'en met à la fois pas plus de 4 à 5 pouces d'épaisseur, dont on rend la surface très égale par un piétinement fait avec soin; la couche bien foulée ne doit pas avoir en totalité plus d'un pied au-dessus du niveau du sol, ainsi établie elle est entourée de planches, maintenues par des piquets. La surface de la couche est couverte de 4 à 5 pouces de bon terreau provenant ordinairement d'une couche semblable démontée après avoir servi pendant un an. Il est bon d'enlever un peu la partie supérieure de la couche dans le sens du midi. On sème sur cette couverture de terreau, le plant que l'on veut hâter et qu'on a soin de recouvrir de cloches, suivant l'époque des semis.

L'époque de la construction de la couche doit être calculée d'après le besoin, car on ne peut pas l'employer immédiatement; il faut laisser passer son premier mouvement de fermentation, qui donne lieu à un dégagement de chaleur trop considérable. La couche doit *avoir jeté son feu*, ce qui exige au moins cinq à six jours.

Toutes ces dispositions générales d'un jardin étant données dans ce numéro et celui qui le précède, nous allons entreprendre de décrire quelques cultures particulières, celles qui nous paraîtront les plus difficiles et les moins bien pratiquées généralement dans les campagnes du Canada.

OSSAYE.

(La suite au prochain numéro.)



## UN SUJET DE FABLE.

Au mois de septembre 1851, je me promenais dans les rues de Paris avec mon excellent ami Pierre Lachambeaudie, un véritable *bonhomme* comme notre LaFontaine, et un grand fabuliste comme lui. Mon Dieu, disons le tout de suite, afin de l'apprendre à ceux qui ne le savent pas: Pierre Lachambeaudie a su imiter l'*inimitable*, l'a souvent égalé, quelquefois surpassé, tout incroyablement que cela paraisse; et l'on ne peut lui refuser, sans injustice évidente, le titre de *second fabuliste français*.

Nous allions déjeuner Boulevard Beaumarchais, à l'une de ces associations de cuisiniers si communes à Paris dans les premiers temps de l'ère républicaine, et que le gouvernement de M. Bonaparte fit successivement fermer. Ceux qui ont mangé dans ces associations conviennent qu'elles étaient tenues avec une extrême propreté, que le service y était fait avec célérité, que les prix des comestibles étaient moins élevés que dans les autres établissements, que les mets y étaient très bien préparés, etc. Bref, nous allions déjeuner.

En traversant le Pont Neuf, nous nous arrêtâmes devant l'étalage d'un bouquiniste que mon compagnon connaissait. Nous jetâmes un coup d'œil sur les livres étalés; comme fait tout flâneur bibliophile. J'achète cela, dis-je à Lachambeaudie, en lui présentant deux volumes in-18 d'Emile Débraux, *ce pauvre Emile qui souffrait de rire à voir couler sa vie comme le vin d'un tonneau défoncé*. J'achète cela, je ne suis pas fâché d'avoir les œuvres d'un poète dont la mort prématurée inspira à notre grand et cher Béranger un de ces chefs-d'œuvre comme lui seul sait en composer.

—Mon ami, reprit Lachambeaudie, Béranger est le noble chantre de l'infortune; mais vous n'avez pas besoin d'acheter ces deux volumes dépareillés, qui ne renferment même pas les chansons de valeur réelle, qui feront vivre quelque temps le nom d'Emile Débraux. Il me reste deux ou trois exemplaires de ses œuvres complètes; je vous en donnerai un en rentrant à la maison.

—C'est bien, dis-je, je vous y ferai penser.

Nous reprîmes notre route vers le Boulevard Beaumarchais. Depuis quelques minutes nous marchions silencieux, lorsque tout à coup Lachambeaudie s'arrêta et me dit:

A propos, pourquoi ne faites-vous pas de fables, vous?

—Moi, des fables!

—Oui, pourquoi ne faites-vous pas de fables?

A cette question imprévue, à la fois si simple et si étrange, je fus un instant sur le point de répondre: "mais, parceque je n'en fais pas!" cependant je réfléchis que ce ne serait point là une réponse, ou que c'en serait une tout au plus digne de feu M. de Lapalisse et je lui dis:

—Par ce que je ne sais pas en faire.

—Est-ce que vous avez essayé quelquefois?

—Il ne m'en souvient pas.

—Pourquoi n'essayez-vous pas?

Mon cher ami, repris-je en riant, je n'essaye pas, parce que j'ai trop lu celles de LaFontaine et les vôtres.

—Mais vous faites des chansons et pourtant vous avez lu celles de Béranger.

—C'est vrai! mais, quand j'écris, je tâche d'oublier Béranger, car si je me le rappelaiss toujours, je n'écrirais jamais.

—Vous avez tort: chacun doit travailler dans la mesure des forces qu'il a reçues de Dieu. Vous-même, que diriez-vous de la fauvette qui ne chanterait pas dans son buisson, sous prétexte que le rossignol chante mieux qu'elle dans le buisson voisin? d'ailleurs d'où naît l'harmonie, si ce n'est de la diversité de voix!

Nous en étions là de notre entretien, lorsque nous arrivâmes à la porte de l'association fraternelle des cuisiniers, nous entrâmes et nous fîmes servir à déjeuner.

Après le modeste repas, et en attendant le café, nous prîmes chacun un journal que nous parcourûmes avec une assez grande indifférence.

—Mon ami, me dit au bout de quelques instants Lachambeaudie, voilà un sujet fable magnifique: tenez, lisez.

Je pris la feuille et lus le passage qu'il me désignait. Le voici à peu près textuellement :  
 " Il y a quelques jours à Nérondes, département du Cher, un tailleur de pierre, en fendant un bloc dans sa carrière fut surpris d'y trouver un énorme crapaud vivant. Aussitôt qu'il se vit libre, l'animal se mit à sauter le mieux du monde, au grand étonnement du carrier et de ses compagnons. Qui pourrait dire depuis combien de siècles ce hideux reptile était renfermé dans le bloc de pierre ? Il y a des mystères que la science n'expliquera probablement jamais."

— C'est extraordinaire, dis-je ; mais je ne vois pas qu'il y ait là un sujet de fable magnifique.

— Comment ! vous ne voyez pas, vraiment ?

— Vraiment !

— Bien, vous allez voir. D'abord, il n'est point fait mention que les carriers aient tué le crapaud ; il est même plus que probable qu'ils ne l'ont pas tué ; le voilà donc sautant à travers champs et prairies. Voyez-le ! quelle lourdeur ! quelle gravité ! c'est comme un *bœuf gras* en miniature ; il a le sérieux d'un roi parcourant ses états et se faisant appeler le père de ses sujets. Enfin, c'est comme tout ce qui est lourd, épais, stupide ; mais croyez-vous qu'il fera seulement vingt sauts, sans s'apercevoir qu'il n'est pas le seul être vivant de la création ? Mon Dieu, non : tenez, voilà une mouche qui voltige autour de lui ; c'est une *éphémère* née le matin dans la corolle brillante et parfumée de quelque fleur ; elle s'approche de lui, s'en approche encore et finit par se poser, étourdie, sur son dos froid, visqueux et rouillé. Alors, puisque nous faisons parler les bêtes pour instruire les hommes :

— Impertinente, dit le crapaud à l'*éphémère*, misérable insecte qui compte à peine quelques heures d'existence, pourquoi viens-tu sauter sur mon dos vénérable : ne sais-tu pas que j'existe depuis des siècles ? On ne t'a donc pas appris à respecter la vieillesse ?

— Je suis née ce matin, il est vrai, répond l'*éphémère*, et je mourrai avant la fin du jour ; mais j'ai parcouru les plaines de l'air ; je me suis enivré du parfum des fleurs ; j'ai connu les joies de l'amour, et les douceurs de la maternité ; j'ai élevé mes enfants ; j'ai été utile à mes semblables, tandis que toute ta vie n'a été qu'une longue inutilité. Au lieu de compter les jours que tu as vécu, songe à utiliser ceux qui te restent à vivre ; car vivre, c'est être utile, et un vieillard qui a passé ses jours dans l'isolement et l'inaction, au lieu du respect et de la vénération, n'inspire que le dégoût et la pitié.

Hé bien ! maintenant, reprit Lachambeaudie, comprenez-vous qu'il y ait là un sujet de fable magnifique ?

— Parfaitement ! vous le traiterez, n'est-ce pas ?

— J'y travaillerai dès ce soir.

— Quand pensez-vous avoir fini ?

— Oh ! pour cela, je n'en sais rien, peut-être demain, peut-être dans huit jours, peut-être dans deux ans. Pauvre cher Lachambeaudie !

Le lendemain nous nous séparâmes, et il est probable que nous ne nous reverrons jamais. La destinée, comme dit notre grand poète, Victor Hugo, a des souffles qui dispersent les hommes comme une poignée de cendres. Un mois après, j'étais obligé de fuir le doux ciel de notre France, pour ne pas être jugé par les traîneurs de sabre de M. Bonaparte. Du fond de l'exil, j'appris, par la voie des journaux, que Pierre Lachambeaudie, le second fabuliste français, l'homme le plus doux et le plus inoffensif que j'aie connu de ma vie, était en rade de Brest au fond d'une cale infecte, avec deux cents compagnons d'infortune, attendant l'heure du départ pour Lambessa, et depuis je n'ai plus entendu parler de lui !

V. BARON.



Les personnes sans énergie laissent aller les choses comme elles vont, espérant toujours que tout ira bien.

## LA CARAVANE.

Sur le sable brûlant, rapide dromadaire,  
 Vole ainsi que les coursiers noirs,  
 Car nous allons porter aux deux bouts de la terre  
 Et l'écharpe à trame légère  
 Et le parfum des encensoirs.

Nos plongeurs ont fouillé dans la vague profonde  
 Pour cueillir le rouge corail ;  
 Nous avons sur le sein des filles de Golconde  
 Pris le collier à perle blonde,  
 A leurs bras des anneaux d'émail.

Nous portons l'amulette odorante et bénie,  
 L'émeraude qui dit : attends !  
 La fleur dont le parfum apaise l'insomnie,  
 Tous les secrets de l'harmonie,  
 Et tous les charmes des Persans ;

Des éventails dorés, de fragiles dentelles,  
 Et des pastilles du Sérail.  
 Des rosaires pieux pour les âmes fidèles,  
 Et les tentures les plus belles  
 Qu'on voie au Caravensérail.

Allons ! marche plus vite, ô léger dromadaire,  
 Ne crains pas l'odieux Simoun.  
 Esmeure, dans ton vol, la brûlante poussière,  
 Nous nous reposerons à terre  
 A l'abri des tentes d'Aroun.

Avance ! avance donc, car la soif me dévore  
 Et mes entrailles sont en feu ;  
 Je donnerais, je crois, mes tissus de Lahore,  
 Mes rubis, ma superbe amphore  
 Pour une source dans ce lieu.

Vole, vole toujours ! je sens que je chancelle,  
 Tout vacille et flotte à mes yeux,  
 Mon bras s'attache en vain et se crispe à ma selle :  
 Oh ! je le sens, la Mort cruelle  
 M'étreint entre ses bras nerveux.

Mais, que vois-je là-bas ? un palais qui s'élève,  
 Un ruisseau qui chante et s'ensuit ;  
 Emporte-moi comme en un rêve :  
 L'espoir me devance et me luit.

Oh ! j'aperçois briller d'élégantes coupoles,  
 Des minarets de pur métal,  
 Des fleurs dont les parfums sont autant de symboles  
 Qui souvient, suaves paroles,  
 Peignent un amour sans égal.

Des palmiers élevés balancent leur feuillage  
 Sur un gazon fin et fleuri,  
 Des oiseaux, en chantant, boivent l'eau sur la plage :  
 En s'écoulant sur le rivage  
 Il semble que l'onde ait souri.



En avant ! car voici qu'une nappe changeante  
 Se déroule sur le ciel bleu ;  
 La vague, sur la vague apporte obéissante  
 Avec la conque éblouissante,  
 Le naacre aux purs reflets de feu.

Sous le toit gracieux d'un groupe de platanes,  
 Une femme semble glisser.  
 Son corps est entouré du voile des sultanes,  
 Et malgré ses plis diaphanes  
 Mon regard peut la caresser.

Erreur, tout disparaît, tout s'enfuit, tout s'efface  
 A mes regards tristes, errants....  
 Le désert seul étend un effrayant espace,  
 Le dromadaire, sur sa trace  
 N'a que des sables dévorants.

O mon riche harem ! ô mes belles épouses  
 Ma félicité, mon orgueil,  
 Vous que j'aimais à voir bondir sur les pelouses ;  
 Qui, trop aimantés, trop jalouses.  
 Vous haissiez pour un coup d'œil !

Adieu Bagdad, ville aux divines merveilles,  
 Bassora, reine des cités.  
 Damas qui nous forgeais des lames sans pareilles  
 Et nous tissais, pendant tes veilles,  
 La soie et les brocarts vantés.

Couche-toi sur le sol, ma paisible monture,  
 Que m'importe une heure de plus !....  
 Mon cœur seul, bat encor, ma voix n'a qu'un murmure,  
 Tout succombe dans la nature  
 Et mes efforts sont superflus !

Une voix parle et dit : Persan, Persan, courage !  
 Vois-tu la ville devant toi ?  
 Ce n'est plus pour tes yeux un séduisant mirage ;  
 C'est le terme de ton voyage,  
 Bannis un trop funeste effroi.

Courage ! pense encore à la joie, à l'ivresse  
 Qui vont seconder ton espoir ;  
 Après avoir passé cette heure de détresse  
 Tu trouveras gloire et richesse  
 Au sein de ton palais, ce soir.

Et la troupe, volant sur l'ardente poussière,  
 Invoque un prophète puissant :  
 Une brise s'élève et rafraîchit, légère,  
 La caravane passagère  
 Qui trois fois bénit le croissant !

M. EUGÉNIE CHERVEZ.



## TABLETTES EDITORIALES.

SOMMAIRE.—Un pénible exorde.—*Dame Plume et Messire Cerveau.*—Echantillon du style et des idées du XIV<sup>e</sup>. siècle.—Moyen de transition assez usité quand on n'en a pas d'autre.—Préparatifs de gastronomie littéraire qui pourront bien encore nous attirer le reproche d'immoralité : il y a des libertins si susceptibles !—Carte d'un dîner qui, pour n'être pas neuve, n'en est pas moins appétissante.—A l'œuvre on connaît l'artisan.—Des merveilles, encore des merveilles, toujours et toujours des merveilles !—Trop de mots pour dire peu de choses.—Anecdote vraie.—Où nous sommes la cause innocente de maints scandales ; nos correspondants se rendent coupables du péché d'orgueil ou de blasphème.—Bizarre esroquerie.—Travail d'un critique paresseux : Les Veillées Canadiennes, l'Illustrated News, The New-York Pick.—Lettre parisienne qui ne promet guère et donnera probablement beaucoup.

- Je vous répète, mon cher monsieur, que c'est impossible.
- Impossible ! Allons donc, ma bonne dame, vous plaisantez !
- Moi ! pas le moins du monde ; je vous assure.
- Alors.....
- Alors, je vous dénie mes services.
- C'est ce que nous verrons !
- Sur le champ.
- Vous me mettez au défi ; prenez garde !
- Des menaces ! je ne m'en effraie guères.
- Je suis le Conseil, madame, apprenez-le.
- Je suis l'Exécutif, monsieur, sachez-le.
- C'est moi qui ordonne.
- Et moi qui accomplis.
- En conséquence, je vous enjoins de m'écouter.
- J'écoute.
- Et de m'obéir.
- Nenni.
- Indocile !
- Entêté !
- Mais encore une fois, la raison de ce refus.
- Je vous l'ai déjà donné, vous êtes trop lourd ce soir.
- Belle raison, ma foi ! que vous importe que je sois lourd ou spirituel.
- Comment, monsieur ! mais ma réputation, ma gloire, mon honneur ! comptez-vous cela pour rien !
- Réputation, gloire, honneur ! c'est-à-dire renommée ! Or, ma tante adorable, de la renommée, vous n'en aurez jamais, ne vous en déplaise.
- Le motif, impertinent ?
- Le motif, oh ! rien de plus simple à expliquer. Pour avoir droit à la renommée, il faut surtout être vertueux. Pénétrez-vous, à ce propos, de l'opinion d'un de nos plus antiques bas-bleus, Christine de Pisan.
- Voyons.
- Dans le *Livre des faits et bonnes mœurs du sage Roi Charles*, Chapitre IV, elle s'exprime ainsi : " Comme renommée peust être comparée à la fleur que nous appelons lis, lequel est blanc, tendre et sociel flairant, mais de moult petit hurt est froissé et taché, aussi bonne renommée convient que soit nectement gardée, et par grant soing enveloppée es-odeur de vertu, autrement son noble flair et beauté ne pourraient être maintenues longuement." Qu'en pensez-vous ?
- Que vous êtes un pédant.
- Hem ?
- Faites la sourde oreille, je vous y engage.
- Quoi ! ma citation n'est-elle pas de saison ?
- Elle pourrait être mieux placée.
- Brisons-là et prêtez-moi votre concours.

—Non, sur ma parole ! pas ce soir, ma légèreté ne saurait s'accommoder de votre pesanté. Vos abonnés me seront, j'en suis sûr, reconnaissants de cette fermeté qui leur évitera la pernicieuse absorption d'une dose d'opium, en sauvegardant les intérêts de la *Ruche Littéraire*. Allez retremper votre verve dans les bras du repos, mon vieux ami ; et, demain, si l'inspiration vous éclaire, humble et obéissante servante, je suis prête à saupoudrer de sel attique les tartines que vous nous trancherez.

Ainsi parlaient (vieux style) la Plume et le Cerveau de notre Cuisiner-Éditeur, le 7 juin 1853, entre dix et onze heures de l'après-midi. Hautain et susceptible comme une coquette, la première refusait opiniâtement d'apporter son aide indispensable au second qui, rompu, courbaturé, exténué par un pénible travail, voulait encore entreprendre de nouveaux labeurs avant de s'étendre sur sa pailleasse. Mais le prote attendait de la copie ; il maugréait derrière sa casse, bâillait à se désarticuler les mâchoires, sacrant sans souci de son âme ; et, le compositeur à la main, menaçait de briser la mise en page de notre dernière feuille. Alors, l'œil hagard, les cheveux en broussailles, la barbe en buisson, le teint blême, la parole strangulée, le Cook nous tint cet éloquent discours :

— Marmitons de mon cœur, oyez :

— Durs sont les temps, rebelle est la plume. Qu'allons-nous faire ?

— « Vaincre ! » hurlèrent d'une voix unanime, les apprentis rôtisseurs.

— « Vainquez donc ! riposta le maître. Quant à moi, je vais me coucher. Bonsoir ! Dieu vous bénisse ! »

— « Amen ! marmotta pieusement le cœur.

Ils se mirent incontinent à l'œuvre. Public, nous te faisons juge de leur talent.

L'hon. Pot-au-feu se chargea du plat de résistance ; Daubière assumait la responsabilité du premier service ; le jeune Ragout revendiqua le soin du deuxième ; Tournebrotte prit naturellement la direction du troisième ; à Mitron appartenait de droit la confection des pâtisseries, à Hors-d'œuvres, la surveillance des entremets, au citoyen Cruchon, le choix des liquides et à Briochon, l'agréable tâche d'empâter la bouche des convives.

A Galimatias fut confié l'office de Grand-Maître des Cérémonies.

Les emplois distribués, on procéda à la carte du menu.

Après de profondes méditations, de mûres délibérations, de chauds pourparlers, elle fut dressée ainsi qu'il suit :

1<sup>o</sup> UNE MONSTRUEUSE PARTIE D'ÉCARTÉ (*Bœuf à la mode*) ;

2<sup>o</sup> EXCURSION EXTRA BARRIÈRE (*Blanquette de veau*) ;

3<sup>o</sup> EXERCICES D'IMAGINATION (*Primeurs et Friandises*) ;

4<sup>o</sup> UN CANCAN (*Vol au vent*) ;

5<sup>o</sup> RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS (*Condiments, épiceries, sirupoux, &c.*) ;

6<sup>o</sup> CHRONIQUE LITTÉRAIRE (*Poissons et gibiers*) ;

7<sup>o</sup> ESSAI SUR LA FASHION (*Dessert*) ;

La table est servie ; approchez !

Mylord William B\*\*\*n, est capitaine au XX<sup>e</sup> Régiment, récemment encore en garnison à Montréal. Mylord W. B\*\*\*n, jouit de tous les avantages physiques qui peuvent relever un brillant militaire dans l'esprit des femmes ; aussi Mylord W. B\*\*\*n, officier bien appris s'il en fut, ne laisse-t-il pas ces dons se flétrir à l'ombre des casernes. Se dandiner dans les rues Notre-Dame et St. Paul, lorgner les belles, flâner la conquête *about petticoats*, courir les salons, faire caracoler son destrier à la robe isabelle, sarcler, aux heures de loisir, ses superbes favoris couleur orange, papillonner, en un mot, voilà son lot : avouez qu'il y a des gens plus mal partagés !

Au nombre des esclaves que le capitaine avait désiré voir attachées à son char, se trouvait une charmante veuve canadienne, Madame Louise R\*\*\*\*. Elle était vive, gracieuse, spirituelle, peu favorisée de la fortune, et, disait-on, fort ambitieuse. Le Lord était riche, de vieille souche, en fallait-il plus pour que ses soins fussent agréés ! N'allez pas croire, cependant, que la séduisante veuve sauta immédiatement au cou de l'officier. Elle était trop de son sexe pour commettre pareille faute. D'abord, aux prévenances de Mylord W. B\*\*\*n, on répondit en personne habituée aux hommages. Ses déclarations obtinrent un sourire d'incrédulité, ses cadeaux furent dédaigneusement

retournés. Les obstacles sont l'aliment de l'amour, chacun le sait. Aussi, le capitaine devint-il bientôt sérieusement épris. Alors, Mme R\*\*\*\*t parut s'adoucir. La rougeur incarna ses joues, quand son amant lui pressait silencieusement les mains, son sein palpait avec force, quand il lui peignait la passion qu'elle lui avait inspirée, et un jour même elle lui avoua presque qu'il était payé de retour.—Vous avez tous, plus ou moins, reçu de ces confidences qui d'un être raisonnable font un fou, ainsi donc, pas n'est besoin de vous détailler les folies auxquelles se livra Mylord W. B\*\*\*n, en apprenant son bonheur. Toutefois, notre militaire, chérissait trop l'indépendance pour envisager sans effroi le mariage; puis il appartenait à une de ces classes altières qui repoussent les mésalliances comme un opprobre. Son inclination était en conséquence, combattue par de puissants ennemis. Mme R\*\*\*\*t ne l'ignorait pas, mais elle ne désespérait point du triomphe et poursuivait habilement sa tactique de temporisation.

On arriva ainsi à la fin d'avril.

Un soir il y avait réunion intime chez la veuve; le capitaine, en véritable amoureux, préférait la conversation au jeu. Mais se reléguer dans un coin avec l'objet de sa flamme, alors que chacun était assis à une table de whist, aurait donné lieu à des interprétations malignes. D'un autre côté, le whist ne se jouant guères qu'à quatre, se poster avec Mme R\*\*\*\*t entre deux partenaires, interdisait les brûlantes œillades, les pressions des genoux, et autres douceurs possibles dans le tête-à-tête. Homme d'expédients, Mylord imagina un plan qui devait briser les entraves et réaliser ses souhaits.

—Connaissez-vous l'écarté, madame? dit-il à la veuve, d'un ton dégagé.

—L'écarté! non. Qu'est-ce que cela?

—Une partie très en vogue chez les français.

—Comment se joue-t-elle?

—A deux!

—Ah! fit-elle, devinant où il voulait en venir.

—Désirez-vous que je vous l'apprenne, madame?

—J'ai la tête bien dure.

—Le précepteur usera d'indulgence.

—Mais quels seront les enjeux?

—Un louis pour les pauvres, contre ce ruban vert que vous avez au cou.

Madame R\*\*\*\*t sourit.

—Soit! dit-elle ensuite. La charité de l'acte palliera la mauvaise pensée qui le dicte.

Une simple leçon préliminaire suffit à l'élève pour saisir la marche de l'écarté. Le fils de Mars rayonnait de joie. Placé à un pied de son idole, s'enivrant de son haleine, lui pressant légèrement le pied, il goûtait des extases vraiment célestes.

—Coupez, dit Mme R\*\*\*\*t qui venait de battre les cartes.

Mylord obéit machinalement. Du diable, s'il pensait au jeu!

—Le roi! annonça la veuve. Je marque. Atou?

—Je n'en ai pas.

—Atou du valet?

—Je n'ai que du pique.

—Désolé, Mylord, moi je n'ai que du cœur.

—Alors, vous avez la vole.

—Un et deux sont trois. Plus que deux points, n'est-ce pas?

—Le cœur vous est propice, Madame; dit-il en la dévorant du regard.

—Toujours, toujours, Mylord, répondit-elle en riant.

Le capitaine fit les cartes et la partie recommença. Soit qu'il voulut perdre, afin de prolonger les délices,—je pencherais assez vers cette opinion,—soit que la chance ne le favorisât point, il fut encore capot sur le coup.

—Gagné! s'écria Madame R\*\*\*\*t. J'espère que vous devez être content de votre pupille!

—Quitte ou double! dit-il en souriant.

Cette seconde partie eut le même sort que la première.

—Quitte ou double, poursuivit l'officier, prenant plus d'intérêt au jeu qu'il jouait sous la table qu'à celui qu'il jouait dessus.

Nouvelle défaite pour lui sur le tapis ; triomphait-il dessous ?

—Je ne suis pas en veine, fit-il d'un air ravi. Quitte ou double ?

Cinq minutes après la veuve chantait victoire.

—Assez, dit-elle, je vous décaverais mon cher capitaine.

“ Mon *cher* capitaine ! ” Elle l'avait appelé mon *cher* capitaine ! Evidemment la perte supérieure était largement compensée par les gains inférieurs.

—Il n'est pas dix heures. Quitte ou double, madame.

Quatorze parties succédèrent à celle-là, et quatorze fois l'infortuné B\*\*\*n perdit. La société de Madame R\*\*\*\*t avait coutume de se retirer à minuit. Aux premières vibrations de la cloche tout le monde se leva. Malgré le plaisir que lui procurait son jeu en partie liée, l'officier comprit qu'il fallait s'arracher à cette voluptueuse ivresse.

—Ma foi ! je ne suis pas heureux ce soir, cria-t-il gaiement. Combien vous Jois-je de parties, madame ? seriez-vous assez aimable pour compter ?

—Dix-huit, Mylord, répliqua la veuve, après avoir calculé.

—Dix-huit ! Oh ! Vous serez ma créancière ; car je ne pense pas avoir assez d'argent pour payer cette dette. Nè vous montrez pas trop rigoureuse pour le remboursement.

—Vingt-quatre heures, capitaine, riposta-t-elle d'un ton badin. Si après ce laps de temps, je ne suis pas soldée, je vous fais appréhender au corps.

Et ce disant, elle partit d'un frais éclat de rire ; Mylord y mêla les accents de la voix martiale et sortit, enchanté de sa soirée. Pour les rêves qui le bercèrent durant le reste de la nuit, souffrez que je vous renvoie aux impressions qui ont suivi quelques heures écoulées près de la divinité de votre adoration. Madame R\*\*\*\*t s'endormit, en cherchant le moyen d'amener son amant à un bon et solide mariage.

Le lendemain, en s'éveillant, William B\*\*\*n sonna son valet de chambre.

—Tu iras, lui dit-il, me chercher un millier de louis chez mon banquier.

Puis, il ajouta, en aparté, après le départ du domestique : “ Mille livres sterling ! c'est beaucoup ; néanmoins j'ai bien dû en perdre cinq cents à ce polisson d'écarté ! Mais aussi, comme mes affaires sont avancées !..... Hum ! si j'établissais mon compte.”

Prenant un crayon dans son porte-visite, il traça des chiffres sur le dos d'une carte.

—Hè ! exclama-t-il au bout d'un instant. Qu'est-ce à dire ? dix milles.....cela ne se peut ! Je me trompe. Reprenons l'opération ! Il y a erreur flagrante !

Mais au bout d'un autre instant, Mylord W. B\*\*\*n pâlit affreusement, le porte-visite s'échappa de ses mains.

—Ruiné !

Ce fut son seul cri. Il s'évanouit. La carte gisait sur le parquet ; on pouvait y voir l'addition suivante :

|    |        |
|----|--------|
| 1  | 128    |
| 2  | 256    |
| 3  | 512    |
| 4  | 1024   |
| 5  | 2048   |
| 6  | 4096   |
| 7  | 8192   |
| 8  | 16384  |
| 9  | 32768  |
| 10 | 65536  |
| 11 | 131072 |

Quand B\*\*\*n revint à lui, il était couché dans son lit et une femme, un ange priaient à ses côtés. S'imaginant être le jouet d'une hallucination, l'officier ferma les yeux, mais pour les rouvrir bientôt.

—Vous ici, madame ! dit-il d'une faible voix !

—Ne parlez point, répliqua-t-elle ; le médecin l'a défendu.

—Le médecin ! Que signifie cela ?

—Mylord, depuis un mois, vous êtes attaqué d'une fièvre cérébrale.

Peu à peu les souvenirs revinrent à la mémoire du malade. Il se rappela sa soirée

chez la veuve, l'écarté, la perte formidable qu'il avait faite..... Son visage exprima une sorte d'égarément. Madame R\*\*\*\* s'en aperçut.

—Ne craignez rien, Mylord, s'empressa-t-elle de lui dire. Voici votre reçu.

Ayant déposé un papier sur la table, la sylphide s'enfuit.

Quinze jours après, le capitaine B\*\*\*\* du XXe Régiment, écrivait à Madame Louise R\*\*\*\* :

“ Madame

“ Pour que je puisse accepter le reçu, il faudrait que vous daignassiez m'accorder la main qui l'a signé. Oh ! voudrez-vous y consentir !

“ WILLIAM B\*\*\*\*.”

Ici cesse le côté poétique de l'anecdote. Dans le prosaïsme du mariage le roman meurt d'inanition ; arrêtons-nous donc, en nous contentant d'ajouter que les deux époux sont en ce moment voile pour l'Angleterre et que nous leur souhaitons une postérité semblable à celle du bonhomme Jacob.

—Puisque nous sommes en juin, donnons l'étymologie nominale du cinquième mois de l'ère grégorienne. Juin vient du latin *Junius*. Quelques uns, parmi lesquels se trouve Ovide, font dériver ce mot de la déesse Junon :

“ *Junius a nostro numine nomen habet,* ”

dit l'auteur des *Métamorphoses*. D'autres, avec Macrobe, le tirent de *Junioribus* (des Jeunes gens). Il fut ainsi, disent-ils, désigné par les Romains en mémoire de leur jeunesse. Quoiqu'il en soit, le mois de juin est, sur les deux continents, un des plus beaux mois de l'année ; et, en Canada, il a ramené cette année les tièdes chaleurs du printemps. Désertant la semaine passée, notre poudreux laboratoire, il nous prit envie de tenter une excursion autour de cette magnifique montagne, au pied de laquelle Montréal sommeille, en écoutant les murmures de son fleuve argenté. Le temps était superbe, bien qu'une sorte de gaze vaporeuse voilât l'azur des cieux. Phœbus épanchait sur la terre les rayons de son disque lumineux, l'atmosphère était chargée de parfums enivrants, et tout invitait à une promenade champêtre.

Courir la campagne, traîné par deux haridelles de louage, dans une caisse de sapin, nous a toujours paru un contre-sens, sinon une aberration du goût humain. N'en déplaît à nos bien-aimés compatriotes qui se croiraient déshonorés de franchir la barrière avec l'aide unique de leurs tibias, nous estimons que, pour jouir des charmes rustiques, il faut trois choses :

*Premièrement* :—Une paire de bons gros souliers ferrés aux pieds.

*Secondement* :—Un gourdin long de quarante-huit pouces.

*Troisièmement* :—Une âme au fond du cœur.

Soit que, dans sa sagesse, la providence divine n'ait pas voulu nous octroyer calèche, landau, voire même un modeste cab, soit que nous ayons préféré,—c'est douteux cependant,—par dédain du luxe, n'user que de nos facultés naturelles ; nous partîmes le bâton à la main, le cœur joyeux et le gousset léger.—Se lester de vil métal eut été une sottise dont nous étions incapables !

Une demi heure de marche nous conduisit à travers une route romantique, bordée de riantes villas, aux premiers gradins d'Hochelaga. Devant nos regards, s'élançait le piton, à la croupe abrupte, drapé dans un opulent manteau de verdure. Derrière c'était la cité acerroupie sur la rive du St. Laurent, c'étaient les hautes tours de Notre-Dame, le clocher de St. Patrice, la brillante coupole du Marché Bonsecours, des milliers d'édifices, de tous genres, de toutes formes, se découpant sur l'horizon d'un bleu blanc-châtre. A droite se déroulaient de gras paturages où paissaient quelques troupeaux ; à gauche la vue se perdait parmi des massifs d'arbres, des jardins et des prairies. Il était midi, et cependant les seconds plans de cet incomparable tableau s'épanouissaient sur un fond cotonneux comme au lever de l'aurore. Un sauvage se fut senti ému à l'aspect de ces richesses de l'industrie, de l'art et de la création. Aussitôt les belles paroles de l'historien populaire du Canada se représentèrent à notre esprit :

“ S'il était permis aujourd'hui à Jacques Cartier de sortir du tombeau pour contem-

“ pler le vaste pays qu’il a livré couvert de forêts et de hordes barbares à l’entreprise  
 “ et à la civilisation européenne, quel spectacle plus digne pourrait exciter dans son  
 “ cœur le noble orgueil de ces hommes privilégiés dont le nom grandit chaque jour,  
 “ avec les conséquences de leurs grandes actions !”

Ensuite, reprenant notre marche, nous commençâmes à gravir un chemin sinueux encaissé au milieu d’une double rangée d’érables, de chênes et de merisiers. Ça et là le glou-glou d’une cascade, le chant cristallin d’un *goglu* frappaient nos oreilles ; puis nous nous arrêtons, rêveurs, auprès des ruisseaux qui descendaient, en écumant sur leur lit rocheux pour féconder la vallée environnante. Comme l’imagination se surprend à grandir lorsqu’elle reçoit ses impressions du cachet de la nature ! Que les passions qui torturent les hommes sont mesquines, mises en parallèle avec les douceurs de la poésie inspirée par les sentiments de l’âme !

À une courte distance de la Côte des Neiges, la culture reparait ; l’échine des côtes a été défrichée ; des vergers, des champs, de charmantes maisonnettes, se groupent autour de vous. Vous admirez les merveilles d’agriculture et d’horticulture, et faites une halte devant la coquette habitation que Mr. John Boston a élevée sur le versant de la montagne. Bien qu’inachevé ce petit palais vous enchante. Moitié châlet suisse, moitié manoir féodal, il a été construit avec une délicatesse exquise, auquel le pittoresque du site prête les plus séduisants attraits. Au-delà, c’est le village de la Côte des Neiges, pimpant et propre, comme une jeune fille en un jour de fête. Traversez-le et obliquez à gauche, vous pénétrerez dans un fertile vallon abrité par des collines boisées, et, parvenu au faite, la ville de Montréal vous découvrira une autre face de son magnifique panorama.....

Nous rentrions à notre bureau, mon compagnon et moi, lorsqu’un individu nous apostropha dans la rue par ces paroles.

— Ne trouvez-vous pas que c’est une infamie, messieurs ?

— Qu’est-ce ?

— D’avoir privé la place Jacques Cartier de son corps-de-garde.

— Nous ignorions cette mesure. Mais qu’y a-t-il d’infâme là-dedans ?

— Ce qu’il y a d’infâme ! Comment, messieurs ? Mais ce procédé abominable exterminera quantité d’honnêtes négociants !

— Expliquez-vous.

— Eh bien ! messieurs, quand le corps de garde existait, les militaires de service y étaient commandés par un officier qui y avait sa chambre, où ses collègues lui rendaient de continuelles visites durant la journée, et cela, messieurs, attirait les promeneuses, et le désir d’admirer les splendides uniformes amenait nos élégantes vers la place Jacques-Cartier, et, tout en lognant leurs *cavaliers*, elles accorderaient un pauvre petit coup d’œil à nos magasins..... et cela faisait marcher les affaires..... et..... tenez mes bons messieurs, l’enlèvement du corps de garde, c’est la ruine du quartier, sa destruction, son anéantissement..... Avoir payé cent louis, il n’y a qu’un mois, pour le loyer d’un *store*, en spéculant sur la proximité de cette malheureuse *guard house*, ô mon Dieu !

Sur ce, le désolé négociant s’enfuit, heureusement pour la conservation de notre sérieux, car il n’avait pas fait quatre pas, que nous livrions cours à une violente explosion d’hilarité.

— Les correspondances affluent sur notre table. Malgré le désir de répondre à toutes, nous nous voyons forcés d’opérer un triage, afin de laisser place à ceux de nos collaborateurs qui n’ont pas encore apporté leur tribut à ce salmigondis littéraire.

LE JOURNAL DE QUEBEC.— Dans son numéro du 4 juin, en accusant réception de notre livraison de mai, le *Journal de Québec* dit : “ L’industrie parisienne a trouvé aussi trois pages dans la *Ruche* pour faire parler d’elle. Est-ce là dire que l’industrie canadienne sera aussi heureuse ?”

— Chaque fois qu’on nous communiquera un bon article sur l’industrie canadienne, nous lui ouvrirons nos colonnes de préférence à tout autre. S’il est agréable aux rédacteurs du *Journal de Québec* de donner l’exemple, ils pourront constater que les intérêts canadiens sont spécialement chers à notre publication.

APPRECIATION DE L'HISTOIRE DU CANADA PAR M. F. X. GARNEAU.—L'abondance des matières nous oblige à renvoyer cet article au prochain numéro.

UN SUJET DE FABLE, PAR V. BARON.—Nos remerciements sincères à M: V. Baron pour la délicieuse bluette qu'il nous a envoyée. Nous accorderons un abonnement gratuit de la *Ruche* à celui de nos poètes canadiens qui traitera le mieux le sujet de fable proposé. Le comité de rédaction jugera les compositions qui lui seront soumises et publiera celle qui lui semblera digne du prix.

LE PRINTEMPS, PAR M. F. G. MARCHAND.—Les productions poétiques de M. Marchand sont jolies; nous les insérons avec plaisir et nous aimons à en recommander la lecture à nos amis.

J. GENTIL.—Désormais nous comptons en vous un correspondant distingué à la Nouvelle-Orléans.

MME LA BARONNE DE MARGUERITES ET M. ARPIN ancien rédacteur-en-chef du *Courrier des Etats-Unis*, se sont engagés à nous donner chaque mois des Chroniques ou Revues de New-York. Cette brillante collaboration va placer la *Ruche* à la hauteur des publications littéraires les plus estimées.

JEAN DE STADACONE (QUEBEC).—Les nobles sentimens que vous témoignez à votre patrie, dans l'*Ode* en prose que vous nous avez adressée, sont fort louables assurément; mais pour qu'il nous fût possible de leur donner publicité, ils auraient au moins besoin de la forme rimée.

ERNEST B. (KINGSTON).—Formellement refusé.

MADemoiselle MALVINA D\*\*\* (QUEBEC).—*Rêves d'amour*, cette suave aspiration d'un cœur sensible,—la première dont une de nos aimables canadiennes ait daigné nous honorer,—paraîtra dans le prochain numéro. Puisse la contagion exercer des ravages parmi le beau sexe de Québec!

LE DIABLE A TORONTO.—Inadmissible. Malheureusement, pour l'auteur, Le Sage a écrit un chef-d'œuvre en ce genre.

R. S. (TROIS-RIVIERES).—Sous considération.

MONSIEUR A. D. H. (ST. HYACINTHE).—Régnier Desmarests, dans son *Edit de l'Amour*, VIII strophe, nous fournit le conseil que vous demandez :

Qu'il lui témoigne donc qu'il se fait un supplice  
De sa moindre froideur, de son moindre caprice,  
Qu'il craigne sa colère à l'égal du trépas,  
Mais que, quelquefois il agisse,  
Comme s'il ne la craignait pas.  
C'est une maxime éternelle,  
Que si jamais il ne fait rien  
Pour se mettre mal avec elle,  
Jamais il ne s'y mettra bien.

P. L. S. (KAMOURASKA).—Jacques-Cartier naquit du XVI<sup>e</sup> siècle à St. Malo. Il partit de son pays natal en 1534, pour explorer les *Terres-Neuves*, avec deux navires de 60 tonneaux et 61 hommes chacun. Dans cette expédition, il découvrit les côtes du Golfe St. Laurent, puis revint en France. Le 10 mai 1535, il remit à la voile, et reconnut tout le pays aux environs de Québec. Au mois d'octobre de la même année, il visitait la montagne d'Hochelega au pied de laquelle est aujourd'hui bâtie la cité de Montréal. Le 6 mai 1536 il revint dans sa patrie où il arriva le 16 juillet suivant. En 1540 Cartier retournait au fleuve St. Laurent. L'époque de sa mort est inconnue. On suppose qu'il périt en faisant le commerce des pelleteries.

UN QUART-D'HEURE DE RABELAIS.—Dernièrement, l'auteur de cette esquisse trouva dans la boîte de la *Ruche* un manuscrit avec une lettre ainsi conçue :

« Montréal, 1 juin 1853.

« Monsieur le Rédacteur,

« Voici qui sans-doute vous paraîtra étrange: je viens vous demander la permission de glisser un tableau dans le diorama social dont vous avez commencé l'exposition. M'appropriant pour un instant votre *Glace-Psyché*, je lui ai fait faire un pas de plus dans la vie, aurez-vous la générosité de me pardonner ce vol, dont je vous transmets les fruits?

« Agrérez, monsieur, etc.

« UN PHYLOGIÈTE. »



Réponse du Rédacteur-en-chef de la *Ruche Littéraire*.

“ Monsieur le Physiologiste,

“ Si vous nous faites souvent des vols de la nature de celui dont vous vous accusez, et nous en transmettez les fruits savoureux, nous finirons par croire que le larcin n'est pas chose aussi infamante qu'on le suppose vulgairement.

“ Tout à vous,

“ H. E. CHEVALIER.”

—Notre collaborateur, M. Ossaye, a dernièrement publié sous le titre de : *Les Veillées Canadiennes, un essai élémentaire d'agriculture que nous voudrions voir entre les mains de tous les habitants*. Formé à cette école d'agronomie qui repousse la routine comme l'obstacle habituel des entreprises agricoles, et enseigne l'application des perfectionnements scientifiques ou industriels à la culture des champs aussi bien qu'à l'exploitation des fermes, M. Ossaye a déposé dans son livre une foule de connaissances exactes, dont l'étude et la pratique sont de la plus haute utilité. *Les Veillées Canadiennes* obtiennent un succès légitime ; et, — nous sommes heureux de le signaler, — la valeur de cet ouvrage en est la meilleure recommandation.

ILLUSTRATED NEWS.—La Revue illustrée fondée à New-York par Messrs. Barnum et Beach, le 1er janvier 1853, a acquis depuis son apparition un développement qui la met au niveau des plus fameuses publications périodiques de l'époque, telles que l'*Illustrated News*, de Londres, l'*Illustration*, de Paris, l'*Illustrirte Zeitung*, de Leipsic, &c. Ses articles, littéraires sont généralement bien choisis, spirituels, amusants et instructifs. Ses vignettes, sans avoir tout le fini désirable, sont cependant supérieures à ce qui a paru jusqu'à ce jour en Amérique. La modicité du prix de chaque copie (6 cents) permet à chacun de se procurer cet excellent recueil le plus apprécié des États-Unis.

THE NEW-YORK PICK.—Si vous voulez toutes les semaines, prendre une dose de bonne humeur, abonnez-vous au *New-York Pick*. Ce journal a une recette infailible pour déridier les fronts moroses : la causticité de son éditeur ! — un spécifique pour amener le rire aux lèvres, — l'esprit de ses caricaturistes ! — un antidote contre l'ennui, — l'habileté de ses feuilletonistes.

## M O D E S .

“ Paris, 19 Mai 1853.

“ Vous êtes bien peu galant, monsieur. Mettre mon amitié à pareille épreuve, oh ! mais c'est affreux ! Un semblable trait mériterait punition exemplaire, que je cessasse toute relation avec vous. Obliger une femme à perdre son temps sur une feuille de papier, à barboter dans l'encre, ça s'est-il jamais vu ! Quelle noire ingratitude ! Les hommes sont tous comme cela. Si nous leur accordons une légère pri-vauté, les voilà qui, de suite, veulent s'imposer en tyrans. Je vous prévient, monsieur, vous rendrez raison à mon sexe de cet acte d'incroyable érudité.

“ Soyez satisfait, niez complaisamment dans votre barbe ; vous m'avez cloué devant mon pupitre, j'ai la sottise de répondre à votre inqualifiable demande. Mais..... j'aurai ma revanche. Vous vous souviendrez du mauvais tour que vous me jouez ! Ah ! vous vous figurez qu'il ne s'agissait que de dire “ ma chère, je veux un article de modes parisiennes et je compte sur vous,” pour être servi ! Eh bien ! monsieur le mal-appris, je refuse, moi, de vous obéir, à moins que vous ne me fassiez le serment solennel de publier, mensuellement, dans la *Ruche Littéraire* un article de modes canadiennes.

“ Si vous le jurez, je consens — sinon, non, entendez-vous, monsieur ? Puisque j'ai les doigts dans le noir animal, je veux vous prouver qu'au fond, je suis plus charitable que vous ne pensez. Voici quelques détails que je vous autorise à reproduire. Osez maudire les femmes après cette concession ! Longchamp a été splendide cette année, car quand dame Politique s'ennuit, Miss Fashion prend ses ébats. Equipages toilettes, tout était ravissant. “ En vérité, me disait la marquise de R\*\*\*, il semble que l'élégance, naguère près de nous délaisser, ait repris vie aux sources de la cour impériale.

“ Madame de P\*\*\* avait une toilette de printemps qui fait fureur en ce moment.

“ C'était un petit chapeau en paille de riz, avec une garniture intérieure de roses du Bengale, entrecou- lées de bleuets. Un marabout blanc, fixé assez haut, entre l'événement et la coiffe du chapeau, retombait, par une courbe infiniment gracieuse, sur les épaules. Son mantelet en crêpe de chine, festonné à même le lè, frangé de longs effilés et doublé de soie rose pâle était surmonté d'un capuchon andaloux ; d'où s'échappait un gland en soie blanche. La robe était en linon très claire et très transparente, à taille longue, avec une sous-jupe de satin vert, d'un effet merveilleux. — Des manchettes bouffantes, à la pompadour, ornaient ses bras. Sa main était cachée par un gant-Jouvain. Cette mise si modeste attirait toutes les regards. Moi-même, je l'avoue, je fus surprise de sa simplicité.

“ Certes on ne s'attendait guère à ce que la luxueuse madame de P\*\*\* se montrerait à Longchamp sous un costume à peine admissible à la campagne. Pourtant comme elle est la reine du goût, son arrêt a donné le ton à la mode.

“ On porte beaucoup des corsages à basques, ouverts sur la poitrine, avec guimpes tuyautées ou seulement plissées. Les chemises sous un corsage entrebaillé jusqu'à la ceinture ont aussi beaucoup de vogue, mais les robes à la bayadère causent le désespoir des ouvrières qui ne peuvent suffire à leurs nombreuses commandes.

“ En général, les chapeaux sont étroits, surchargés de fleurs, surtout en dessous de la passe.

“ Pour la chambre on a adopté les coiffures en cheveux avec bandeaux bouffants lisses ou ondulés, sur lesquels court une natte tressée à cinq touffes, ce qui a le privilège d'embellir même une femme laide. J'ai remarqué ça et là quelques feronnrières, mais je crois que leur dynastie ne saurait revivre. Les ombrelles marquises reviennent dans l'atmosphère. Il y a cent à parier contre un qu'elles règnent pendant la saison entière.

“ Quatre heures sonnent. Je vais faire une promenade aux Tuileries, actuellement lieu de rendez-vous du dandysme. Bénissez même ma concision et n'oubliez pas la clause importante de notre traité.

“ Rosalie, M\*\*\*”

Pour compléter ce trop court article, nous dirons que nous avons vu de charmantes fleurs artificielles chez M. Merrill, rue Notre Dame à Montréal; chez MM. Paradis et Lafricain, des châles et mantilles dans le dernier genre; chez M. Beaudry, des dentelles, guimpes et chevissettes d'une beauté rare; de magnifiques cachemires, étoffes de soie aux magasins de MM. Nichols, et chez M. Boivin, bijoutier, des broches, des camées antiques, des bracelets aussi précieux par la finesse du travail que par l'originalité des reliefs qui y sont gravés.

X. F. Z.

P. S. Nous espérons qu'à l'avenir il nous sera possible de joindre quelques gravures ou patrons, à notre article de mode.

À la demande de plusieurs de nos abonnés, nous donnerons chaque mois une correspondance de Paris sur la politique européenne.



## LES TROIS VOYAGEURS.

— — — — —

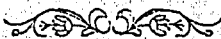
Trois voyageurs, sur le point de se quitter pour ne plus se revoir peut-être, se demandèrent l'un à l'autre leurs adresses.

Un de ces voyageurs dit à ses compagnons : lorsque nous nous serons quittés, rien ne vous sera plus facile que de me voir, si vous le voulez. Creusez au pied d'un jonc et vous me trouverez, car c'est là que j'habite.

Le second, après avoir remercié de ses paroles bienveillantes son ami, fit connaître ainsi sa demeure : montez au sommet d'un peuplier et vous m'y verrez.

À peine ces deux voyageurs ont-ils parlé que le troisième prend la parole en ces termes : que ne m'est-il donné de vous renseigner aussi bien que vous l'avez fait ! Mais hélas, je ne le puis : aussi, la douleur dans l'âme, je vous dis ; si vous m'aimez véritablement, ne me quittez jamais, car si vous m'abandonnez un seul instant, vous ne me retrouverez plus, malgré toutes vos recherches.

— On demande le nom des trois voyageurs.



## FANATISME RELIGIEUX.

Montréal, 10 juin, 1853.

Dans un pays où les croyances religieuses sont divisées en deux fractions principales, il est nécessaire pour l'intérêt de tous que les croyances individuelles soient respectées ; dans un pays, comme le Canada, la liberté de conscience garantie par les lois doit également être garantie par l'opinion publique, autrement le commerce et l'industrie seront étouffés par la discorde.

Cette pensée est l'expression complète de notre opinion sur les malheureux évènements de Québec et Montréal. Nous ne craignons pas, nous catholiques romains, de flétrir, au nom de la religion catholique romaine, l'infâme conduite de quelques insensés envers le père Gavazzi. Tous les ministres de notre culte, tous les Canadiens-français, partagent cette idée et nous sommes heureux d'apprendre que plusieurs ecclésiastiques se sont déjà levés pour condamner les déplorables excès récemment commis à Québec et Montréal. Les meurtriers s'imaginent-ils que Dieu leur pardonnera le sang versé pour la défense de sa cause ? Croient-ils sincèrement que le paradis sera la récompense d'un zèle qui a causé la mort de tant d'innocents ? Est-ce ainsi qu'on leur a appris à mettre en pratique les maximes de Jésus sur la croix ! Oseront-ils bien répéter le soir, en famille, le précepte de l'oraison dominicale ? "Seigneur, pardonnez-nous nos offenses, comme nous le pardonnons à ceux qui nous ont offensés ?" Non, non ! le culte catholique est un culte d'amour qui fait des prosélytes par la charité de ses pratiques, la bienveillance de ses œuvres, la douceur de ses commandements, et ceux qui s'égarèrent à supposer que la violence est agréable au Dieu de leur adoration, ceux-là se trompent, et, conformément aux instructions de leur Église, se vouent à ses peines éternelles.

Nous voudrions nous étendre davantage sur cette question de liberté religieuse, mais le défaut d'espace nous oblige à nous en tenir là, nous nous bornerons donc à rapporter les faits qui sont venus à notre connaissance ou dont nous avons été témoins. Le père Gavazzi, Italien d'origine, vint à Québec le 6 juin dernier avec l'intention d'y faire une lecture contre "l'Inquisition ancienne et moderne." La séance eut lieu dans la soirée à Chalmer's Church. A neuf heures et demie environ le lecteur ayant fait une allusion à l'Irlande, quelques conjurés profitèrent de l'occasion pour exécuter un dessein tramé à l'avance. Des projectiles de toute sorte furent lancés dans l'église ; puis les perturbateurs se ruèrent contre la chaire où discournait M. Gavazzi et essayèrent de l'en jeter à bas. Le *padre* se défendit énergiquement ; secondé par un brave sergent il résista sans autre arme qu'une chaise ; mais le militaire fut gravement blessé et M. Gavazzi précipité du haut de la chaire élevée d'environ quinze pieds du sol. Heureusement il tomba sur les épaules de la foule. Quelques uns de ses amis le firent alors évader par une fenêtre. La lutte se continua entre les assistants, mais l'arrivée du 66e d'infanterie dispersa les perturbateurs et l'on n'eut aucun sinistre à regretter. Le bruit de cette émeute arriva à Montréal où le père Gavazzi était attendu pour faire une lecture. Les Irlandais de cette ville prirent aussitôt la détermination de s'y opposer par tous les *moyens possibles*. Le 9 au soir ils étaient rassemblés vers 6½ heures aux environs de Zion Church, avec l'intention bien arrêtée de troubler les protestants qui composaient l'auditoire du père Gavazzi, et au besoin de tuer ce dernier. La police de Montréal, sous les ordres du Capitaine Ermatinger, était sur pied, et échelonnée au bas de l'église. Jusqu'à 7½ heures, à l'exception de quelques cris, rien ne semblait faire prévoir l'affreuse scène qui allait se passer. Mais à ce moment, les *Rowlies* attaquèrent la police et la repoussèrent, puis l'émeute commença, les couteaux-poignards furent mis au jour et les coups de pistolets retentirent. Deux compagnies des troupes régulières accoururent sur le théâtre de la lutte, M. le maire de la cité en tête. L'affaire menaçait de devenir sérieuse, on commanda le feu et plusieurs personnes furent atteintes par une double décharge.

Le manque de place nous empêche de fournir plus de détails.--Ajoutons pour terminer, qu'on parvint à arracher le père Gavazzi à la fureur des énergumènes. A l'heure qu'il est le chiffre des morts s'élève à 8, celui de blessés à 24 ; 9 sont dans un état désespéré. Plaignons les victimes, mais plaignons encore plus ces fanatiques dont l'esprit d'intolérance a plongé dans le deuil et les larmes quantité d'honorables familles, en semant l'inimitié sur la terre qui leur avait généreusement donné l'hospitalité. u z c.

# LA RUCHE LITTÉRAIRE.

LA RUCHE LITTÉRAIRE paraîtra désormais régulièrement dans la première huitaine de chaque mois.

Le prix de l'abonnement est fixé :—

|   |            |
|---|------------|
| Pour le Canada et les États-Unis à..... | 7s 6d.     |
| Pour l'Angleterre à.....                | 12s 6d.    |
| Pour la France à.....                   | 12 francs. |

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées FRANCO, au bureau de la *Ruche Littéraire*, rue Ste. Thérèse, à Montréal.

Les manuscrits ne seront point rendus.

Des annonces seront reçues dans la *Ruche Littéraire*, à des prix très raisonnables. Cette publication est d'un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces-adresses.

CONDITIONS.—5s. par ligne, pour l'année.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement PAYABLE D'AVANCE.

## AGENTS POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE.

|                               |                          |
|-------------------------------|--------------------------|
| THOS.-ET. ROY.....            | Québec.                  |
| J. GASPARD DUMGULIN.....      | Trois-Rivières.          |
| CHARLES GIROUX.....           | Nicolet.                 |
| J. F. G. COUTU, N. P.....     | Berthier.                |
| LOUIS G. DE LORIMIER.....     | L'Assomption.            |
| ISAIE MELANCON.....           | Industrie.               |
| ROMUALD ST. JACQUES.....      | St. Denis.               |
| GUILLAUME ST. JACQUES.....    | St. Hilaire et Belœil.   |
| H. PAGES.....                 | Longueuil.               |
| ANTOINE MASSE.....            | St. Philippe.            |
| DR. A. DECOUAGNE.....         | Lachine.                 |
| F. X. GILARD.....             | Varenes et Boucherville. |
| J. B. E. DORION.....          | Durham, E. T.            |
| P. GUITTÉ.....                | St. Hyacinthe.           |
| TOUSSAINT LEFEBVRE.....       | Laprairie.               |
| L. G. LACASSE.....            | St. Jean.                |
| MÉCHIN ET CIE, LIBRAIRES..... | New-York.                |

## CHARLES GUERIN.

### ROMAN DE MŒURS CANADIENNES,

PAR

P. J. O. CHAUVÉAU.

Prix 7s. 6d. broché.

A vendre à la librairie ecclésiastique de J. M. Lamothe, rue Notre Dame; chez John Armour, Grandé rue St. Jacques; D. et J. Sadlier, coin des rues Notre Dame et St. François Xavier; B. Dawson, Place d'Armes; E. R. Fabro et Cie, rue St. Vincent; J. B. Rolland, rue St. Vincent; Z. Chapeleau, rue Notre Dame, et Beauchemin et Payette, rue St. Paul, Libraires.

On peut également se procurer chez les personnes ci-dessus nommées, *La Ruche Littéraire Illustrée*. Prix 15 sols par livraison; ou 7s. 6d. par année.

# LE RÉPUBLICAIN

Journal du Soir,

PUBLIÉ A NEW YORK.

## PRIX DE L'ABONNEMENT :

AU CANADA.

*Affranchi jusqu'à la frontière.*

|                 |        |
|-----------------|--------|
| Un an.....      | \$9.50 |
| Six mois.....   | 4.75   |
| Trois mois..... | 2.50   |

## ANNONCES :

Première insertion, 60 cents le carré de 10 lignes.

Insertions suivantes, 35 " " "

|                 | TOUS<br>LES JOURS. | 3 FOIS<br>LA SEMAINE. | 2 FOIS<br>LA SEMAINE. |
|-----------------|--------------------|-----------------------|-----------------------|
| Un mois.....    | \$ 5.....          | \$ 3.....             | \$ 2.50               |
| Trois mois..... | 12.....            | 6.....                | 5                     |
| Six mois.....   | 24.....            | 12.....               | 10                    |
| Un an.....      | 36.....            | 24.....               | 20                    |

Les abonnements et les insertions sont payables d'avance.

Agence à Montréal : RUE LITTÉRAIRE, Rue Sainte-Thérèse.

LITTÉRATURE, SCIENCE, &c., &c.

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION

DE

MM. BEAUCHEMIN ET PAYETTE,

RUE ST. PAUL 81, MONTREAL.

En offrant leurs remerciements à leurs amis et au public en faveur de la bienveillance et des encouragements qui ont accueilli et soutenu la fondation de leur Maison de Librairie, les soussignés se font un plaisir d'annoncer, aujourd'hui, qu'ils peuvent offrir un vaste et bel assortiment de livres de prières, d'Histoire, de Littérature, brochés, cartonnés ou richement reliés. Ces ouvrages, tous du meilleur choix, peuvent être donnés comme prix ou récompenses, à leurs élèves, par les chefs d'établissements d'éducation, les instituteurs des écoles primaires ou par les parents à leurs enfants.

Ils possèdent en outre une grande quantité d'Historiettes ou Contes moraux à l'usage de l'enfance et de la jeunesse ; des Albums illustrés et coloriés avec soin ; des livres de bonne et saine littérature ; des œuvres Ascétiques diverses, de Théologie, de Piété ; des HISTOIRES DE L'ÉGLISE, HISTOIRES DE LA RÉVOLUTION ET DES EMPIRES, par Gabourd, LES MÉMOIRES D'OUTRE TOMBE, par Châteaubriand, HISTOIRES DE FRANCE, DE NAPOLEON, par Gabourd, &c., et une infinité d'ouvrages dont l'énumération serait trop longue dans un simple avertissement.

Les soussignés prient le public de vouloir bien visiter leurs magasins, et ils se flattent que toutes les personnes qui les honoreront de leur confiance seront satisfaits de l'incroyable modicité du prix des livres mis en vente à la LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION, et de l'empressement qu'on mettra à exécuter leurs commandes.

BEAUCHEMIN ET PAYETTE.

Montréal, Juin 1853.

# ATTENTION!!

Le plus grand Journal Français du Canada.

POUR UNE PIASTRE PAR ANNÉE!

## LE MONITEUR CANADIEN,

Politique Littéraire JOURNAL DU PEUPLE, Commercial et Agricole

Nous sommes les premiers en Canada, qui aient fourni à toutes les classes du peuple, le moyen de lire et de s'instruire à aussi bon marché. On conçoit aisément qu'il n'y a qu'une grande circulation, que le grand nombre de souscripteurs qui pourront nous rémunérer suffisamment. Nous prions donc insistentement tous ceux qui ont à cœur l'éducation du peuple—éducation qui devient de plus en plus indispensable—de recommander le Journal à leurs amis.

Le **Moniteur Canadien** est publié comme par le passé, dans l'intérêt de toutes les classes de la société. Politique locale et étrangère, littérature, sciences, commerce, agriculture, etc., nous ferons en sorte de ne rien négliger, afin que tous les goûts soient satisfaits. Quand à ce qui regarde l'étranger, nous vous offrirons des extraits tirés des meilleures publications de l'Europe et des Etats-Unis. Nous vous prions de remarquer que le **Moniteur** publie chaque fois Cinq grandes colonnes de littérature; jusqu'à présent aucun Journal n'en a autant donné. Notre littérature est toujours de la plume des meilleurs écrivains européens et très souvent canadienne.

Nous consacrons toujours une ample part de notre feuille à l'agriculture. Les cultivateurs ont toujours leur feuilleton où ils peuvent puiser foule de connaissances.

**PRIME:** Celui qui nous enverra six abonnements à la fois, payés d'avance, recevra cinq chelins en argent, ou une copie du **Moniteur** pour un an.

Toute lettre pour abonnement doit être adressée (franche de port), à

C. J. N. De Montigny & Cie.,  
79½ Rue St.-Paul, Montréal.



## IMPRIMERIE DE MONTIGNY & C<sup>IE</sup>.

No. 79½, Rue St. Paul, Montreal.

LES Soussignés ont monté leur IMPRIMERIE sur un pied, tel qu'ils sont à même d'accepter tous les JOBS possibles, en Français et en Anglais, tels que :

Circulaires, Cheques, Pamphlets, Affiches, Factures, Brochures, Placards, Livres, Journaux, Catalogues, Etiquettes, Lettres de change, Lettres Funeraires, Cartes de commerce, Cartes de visites.

La netteté des caractères, l'élégance des entourages, assurent aux ouvrages qui sortent de cette imprimerie, une grande supériorité sur les autres ouvrages du même genre.

Les soussignés appellent l'attention des Marchands sur leur établissement; ils verront quels avantages résulteront pour eux, d'avoir leurs Cartes et Annonces en deux langues.

De Montigny & Cie., Imprimeurs, 79½, Rue St.-Paul.

Cartes de Visites, etc., de Paris,

Glacées, à bords illuminés, en Or, en Argent et autres couleurs unies, etc., à vendre à ce bureau, et imprimées à ordre dans le plus bref délai.



LA RUCHE LITTÉRAIRE paraîtra désormais régulièrement dans la première huitaine de chaque mois.

Le prix de l'abonnement est fixé :—

- Pour le Canada et les États-Unis à.....7s 6d.
- Pour l'Angleterre à..... 12s 6d.
- Pour la France à..... 12 francs.

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées FRANCO, au bureau de la *Ruche Littéraire*, rue Ste. Thérèse, à Montréal.

Les manuscrits ne seront point rendus.

Des annonces seront reçues dans la *Ruche Littéraire*, à des prix très raisonnables. Cette publication est d'un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces-adresses.

CONDITIONS.—5s. par ligne, pour l'année.

*On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement PAYABLE D'AVANCE.*

~~~~~

LITTERATURE, SCIENCE, &c., &c.

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION

DE

MM. BEAUCHEMIN ET PAYETTE,

RUE ST. PAUL 81, MONTREAL.

En offrant leurs remerciements à leurs amis et au public en faveur de la bienveillance et des encouragements qui ont accueilli et soutenu la fondation de leur Maison de Librairie, les soussignés se font un plaisir d'annoncer, aujourd'hui, qu'ils peuvent offrir un vaste et bel assortiment de livres de prières, d'Histoire, de Littérature, brochés, cartonnés ou richement reliés. Ces ouvrages, tous du meilleur choix, peuvent être donnés comme prix ou récompenses, à leurs élèves, par les chefs d'établissements d'éducation, les instituteurs des écoles primaires ou par les parents à leurs enfants.

Ils possèdent en outre une grande quantité d'Historiettes ou Contes moraux à l'usage de l'enfant et de la jeunesse ; des Albums illustrés et coloriés avec soin ; des livres de bonne et saine littérature ; des œuvres Ascétiques diverses, de Théologie, de Piété ; des HISTOIRES DE L'ÉGLISE, HISTOIRES DE LA REVOLUTION ET DES EMPIRES, par Gabour, LES MEMOIRES D'OUTRE TOMBE, par Châteaubriand, HISTOIRES DE FRANCE, DE NAPOLEON, par Gabour, &c., et une infinité d'ouvrages dont l'énumération serait trop longue dans un simple avertissement.

Les soussignés prient le public de vouloir bien visiter leurs magasins, et ils se flattent que toutes les personnes qui les honoreront de leur confiance seront satisfaits de l'incroyable modicité du prix des livres mis en vente à la LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION, et de l'empressement qu'on mettra à exécuter leurs commandes.

BEAUCHEMIN ET PAYETTE.

Montréal, Juin 1853.